Éditions MobileRead

SOYONS GAIS !

Richard O'Monroy

SOYONS GAIS !

Richard O'MONROY

Paris
Calmann et Lévy
1891

EN MISSION

Ce n'était pas tout à fait de son plein gré que le colonel de Boosch, commandant le 3e régiment des guides à Bruxelles, avait désigné le jeune lieutenant Van der Waart pour aller assister en France aux importantes manœuvres que devaient exécuter le 1er corps d'armée du Nord) opérant contre le 2e corps (armée du Sud), sous la haute direction du général Billot.

Sans doute le lieutenant était encore bien jeune, bien inexpérimenté, et, à en croire ses chefs, passait plus de temps à flirter chez le pâtissier Mathys avec ces dames de la rue Montagne-de-la-Cour, qu'à piocher sa théorie. Sur ses notes trimestrielles

on lisait : « Subordonne trop sa manière de servir à son agrément. » Mais il était apparenté à toute la noblesse du Brabant, et magnifique cavalier, portant avec une élégance très crâne le spencer vert à soutaches qui rappelle aux Français les splendeurs de la garde impériale, il devait donner une bonne idée de la cavalerie belge.

Le général Von Krock-Mitten avait donné l'ordre, et, pour une fois, monsieur, il n'y avait, sais-tu, qu'à obéir.

D'ailleurs, le rôle du délégué était restreint :

— Allez partout, lui avait dit le général ; Vous êtes jeune, vous êtes bien monté, vous avez de bons yeux. Voyez tout et rendez-moi compte.

Et Van der Waart s'était embarqué pour Saint-Quentin, avec son ordonnance, deux magnifiques chevaux, et muni de ses tenues les plus étincelantes. À vrai dire, avec sa jo-

lie figure, sa fine moustache châtain clair retroussée en chat, et surtout son uniforme si pimpant, si coquet, il fit sensation au milieu des généraux, des colonels et des gros majors russes, allemands, italiens, espagnols, japonais, tous vieux, chauves ou ventripotents, qui composaient la mission étrangère. Les deux commandants d'armée, un gaillard superbe, taillé en Hercule, et un petit vieux édenté, et légèrement boscard, lui firent l'accueil le plus flatteur, et le général Billot lui-même pensa que le jeune cavalier ferait un très bon effet dans son catapultueux état-major.

Au milieu d'un joyeux cliquetis de fourreaux de sabres cognant contre les éperons, les officiers de la mission, laissant leur cheval sur la place, se massèrent à l'hôtel de la Cloche dans la grands salle, où le colonel, chef d'état-major général, devait leur expliquer le thème. On s'assit tant bien que mal

sur les bancs, sur les tables, sur les escabeaux, tandis que le colonel, trônant à la place de la dame de comptoir, commençait :

— Messieurs, voici l'hypothèse admise pour les manœuvres des premier et second corps d'armée. L'ennemi a traversé Maubeuge… – je vous serais obligé de suivre sur la carte… Vous tenez Maubeuge ?… Bon, je continue… – et pousse un détachement chargé de prendre Landrecies. Simultanément, il a détaché un corps d'armée pour détruire les défenses du Quesnoy et de Cambrai…

Le lieutenant des guides avait bien déplié sa carte comme les camarades, et, de la meilleure foi du monde, il avait cherché Maubeuge, mais son attention fut tout à coup attirée du côté de la fenêtre, par une très jolie petite femme blonde, très maquillée, qui se promenait sur la grande place de Saint-Quentin. Elle était merveilleuse-

ment mise d'un costume en cheviot anglais rayé, orné en bas d'un bord de cuir. Un petit sac, forme cartouchière, était suspendu du côté gauche ; sur la tête un grand chapeau en feutre souple avec une envolée d'oiseaux ; sept ou huit petits oisillons blancs et noirs, sortant d'un buisson de fourrure. C'était ravissant.

Et le chef d'état-major continuait :

Des forces françaises se concentrent, abritées par la camp retranché de Laon-la-Fère pour combattre l'armée ennemie qui investit Maubeuge…

Ah ! ça lui était bien égal, l'investissement, à Van der Waart ! Ce qu'il voyait, c'était que la petite femme venait d'entrer chez le marchand de tabac. Pourquoi entrait-elle chez le marchand de tabac ?

… Un corps d'armée déjà rassemblé sur l'Oise reçoit l'ordre de couvrir la concentration et d'opérer contre les forces ennemies

signalées sur le Quesnoy. Vous me suivez bien ?…

Le lieutenant ne suivait pas du tout. La blondinette était ressortie de chez le marchand de tabac et montait dans une voiture de louage. Diable ! Mais alors il allait perdre sa trace ! Ma foi, il n'y tint plus. Profitant de ce que le colonel s'absorbait sur la carte pour y découvrir Baudignies, Baudignies où devait se trouver la première division du général de Gools – Van der Waart se rapprocha à petits pas de la porte, et, lâchant la conférence au plus intéressant, il s'esquiva. Déjà la voiture disparaissait dans un nuage de poussière. Il sauta sur son cheval que l'ordonnance tenait tout sellé et partit à la poursuite du fiacre.

En deux temps, il eut rattrapé l'inconnue, puis il se mit à galoper à la portière, bien campé en selle, le corps aisé et souple se liant aux mouvements du cheval

rassemblé. La blondinette avait tourné la tête en entendant le bruit des sabots sur la chaussée, et, peu farouche, elle ne put s'empêcher d'admirer la prestance martiale du cavalier qui lui servait d'escorte. Aussi se mit-elle simplement à sourire, tout en montrant ses dents de jeune chien.

— Les routes ne sont pas sûres, madame, en ces temps de guerre, commença Van der Waart, et si la protection d'un officier peut vous être agréable ?…

La petite femme blonde avait lu dans Montépin des romans qui commençaient absolument comme ça, sur une grand'route, par un beau soleil, entre un chevalier et une noble dame en carrosse. C'était très amusant. Elle répondit donc sans hésiter :

— Merci, monsieur. Je vais à Cateau retrouver un ami que j'ai là, un intendant, vous connaissez peut-être ?… M. Rispincel ?

— Rispincel… je connais vaguement le nom…

— Eh bien ! c'est lui qui est chargé des approvisionnements du 1er corps. Ainsi aujourd'hui il a été obligé d'aller porter du lard à Solesmes où il restera toute la journée. Alors comme je m'ennuyais et comme je n'avais plus de cigarettes, j'ai loué une voiture et je suis venue jusqu'à Saint-Quentin renouveler ma provision.

— Ah ! vous fumez ?

— Toute la journée. C'est un bien vilain défaut, n'est-ce pas ? mais c'est ma principale distraction, le suis si souvent seule !

— Il y aurait mieux à faire pour tromper la solitude ?

— Vous croyez ?

Je ne sais pas quelles furent les raisons données par le lieutenant, mais sans doute il plaida vivement sa cause, car, arrivé à Cateau, il fut autorisé à monter dans la

chambre que la belle occupait à l'hôtel du Grand-Cerf. Le nom lui parut de bon augure, ainsi que la coiffure de l'intendant – l'homme au lard – installé comme un emblème sur la commode. Un bicorne superbe.

— Vous permettez, dit la petite femme, que je me passe un peu de veloutine. Cette route m'a donné une chaleur !...

— Oh ! quelle merveilleuse poudre vous avez là ! Elle répand un arôme ! Tenez, là, derrière l'oreille. C'est un parfum exquis.

— Voulez-vous bien rester tranquille !

Et, le repoussant, elle alluma une cigarette. Le lieutenant fit la grimace.

— Allons, fit-il, avec votre maudit tabac, voilà toute la bonne odeur envolée. Je vous en prie... puisqu'on ne peut pas faire deux choses à la fois... ne fumez pas, voulez-vous... ne fumez pas et laissez-moi respirer cette poudre de riz qui me grise. Il colla ses lèvres si tendrement sur la nuque embau-

mée, à la naissance des petits cheveux que, ma foi, la blondinette jeta sa cigarette dans la cheminée, distant seulement d'une voix mourante ;

— Au moins, poussez le verrou !

Et, pendant ce temps, un escadron du 22e dragons – cavalerie indépendante du 2e corps ennemi – arrivait ventre à terre et surprenait la place de Cateau, gardée seulement par les hommes de corvée du 21e dragons. En un clin d'œil, le général Billot organisait la défense. Des voitures, des fourgons, des échelles étaient jetés à l'entrée des rues vers le faubourg de Cambrai et la route de Saint Quentin. Les hommes de corvée s'embusquaient aux fenêtres et aux portes et ouvraient le feu sur les assaillants. Ceux-ci mettant pied à terre ouvraient le feu à

leur tour. Au dehors, le général Faverot de Kerbrech canonnait vigoureusement la ville.

C'était un tintamarre épouvantable et ta lutte continuait ardente. Un dragon avait la jambe cassée, un autre la clavicule démise, un chef d'escadrons avait la joue brûlée par un coup de carabine à bout portant.

— C'est tout à fait l'image de la guerre ! disait en riant dans la chambre bien close Van der Waart, en rassurant à force de baisers sa compagne, toute frissonnante dans ses bras. Rispincel verra, lui aussi, ce que vaut l'artillerie belge.

Le soir, de retour à Saint-Quentin, le lieutenant des guides dînait avec la mission étrangère, lorsqu'au dessert, un général russe s'adressant au jeune homme, lui dit à brûle-pourpoint :

— Eh bien ! cachottier, nous avons donc déjà été tout seul à Cateau ?

— Tiens ! vous savez, dit Van der Waart en rougissant…

— Nous savons tout. Ah ! vous ne perdez pas votre temps, mon gaillard. Eh bien ! voyons, entre nous, quel effet vous a produit la poudre ?

— La poudre ?

— Oui, la poudre sans fumée.

— Vous savez, cela aussi ! Ma foi, messieurs, sans fumer… elle sent l'opoponax.

THERMIDOR ET GERMINAL

Pour rien au monde le vicomte Tugdual de Gueuldebuys n'aurait manqué un mardi à la Comédie-Française, où il occupait, au second rang, le fauteuil 27, par droit de naissance, et aussi un peu par droit de conquête. Cela n'avait pas été facile, et le vieux duc de Tregagas, le jour où il ne fut plus capable de comprendre Molière, avait dit entre deux bégayements :

— Un Gueuldebuys seul est digne de me succéder au fauteuil 27.

Aussi, tous les mardis, avec l'air d'un homme qui remplit un sacerdoce, Tugdual endossait le frac noir, arborait la cravate blanche, et disait à la vicomtesse, qui faisait

un peu la moue ennuyée de cet abandon hebdomadaire ;

— Ma chère Andhrée, désolé… mais la *Maison* me réclame.

Il disait la *Maison* tout court, comme les Romains disaient *Urbs* et Lauzun *Mademoiselle.* Dîners de famille, réunions mondaines, tout devait céder à cette considération de la présence nécessaire du vicomte sur le fauteuil 27 de neuf heures à minuit.

Les premiers temps, Andhrée resta seule au coin de son feu, suivant par la pensée Tugdual, Tugdual sérieux et recueilli, écoutant sans broncher les aphorismes de Febvre, les ironies de Worms, les trompettes de Coquelin, ou les incantations de Bartet. Il n'était pas mauvais qu'un homme désœuvré comme le vicomte, allât une fois par semaine se retremper aux sources pures de la belle littérature et du grand art. Et elle se le figurait appuyé sur sa canne d'or, pimpant,

pomponné, hochant de la tête en connaisseur et applaudissant

À tous les beaux endroits qui méritent des ah !

Cependant, à la longue, cette méditation finit par lui paraître insuffisante, fastidieuse, et la petite aiguille d'or qui marquait les minutes sur la pendule de Saxe, parut avancer de plus en plus lentement.

Un soir, elle dit négligemment au beau baron d'Antinoüs qui lui demandait si elle n'était jamais chez elle en dehors de son jour de réception :

— Si, en général, le mardi soir M. de Gueuldebuys va à la Comédie-Française et moi, je ne bouge jamais de chez moi.

— Alors… vous m'autoriseriez à venir vous voir ?

— Au fait… pourquoi pas ? Venez vers les dix heures, si vous n'avez rien de mieux

à faire. Nous prendrons une tasse de thé, et nous bavarderons ensemble.

Et, de ce jour, d'Antinoüs devint l'hôte assidu du mardi. Vers les dix heures, il arrivait du club où il récoltait tous les menus potins du jour et de la soirée ; il les apportait tout chauds à la vicomtesse ; on riait, on causait, on bêchait un tantinet le prochain ; puis, à onze heures et demie, après avoir pris une tasse de thé exquis, le baron partait le plus honnêtement du monde.

Oui, monsieur, honnêtement. Je ne vous dirai pas qu'après la troisième ou quatrième tasse de thé, il n'essaya pas de gagner du terrain. Vous en eussiez fait tout autant à sa place, n'est-ce pas ? La vicomtesse était charmante, avec ses déshabillés de crépon blanc, dont le corsage, garni de galons d'or, était échancré à la grecque et tout garni d'un plissé de mousseline qui jabotait jusqu'à la ceinture. Les bras nus émergeaient

hors des manches en crêpe de Chine, avec une broderie d'or qui remontait du poignet à l'emmanchure. Et de tout cet ensemble éthéré, féminin, froufroutant, se dégageait un parfum subtil se mêlant aux senteurs lourdes des lilas qui se mouraient lentement dans les potiches, du samowar qui envoyait dans les airs des vapeurs chargées d'aromes.

Ce fut d'abord un fauteuil peu à peu rapproché de la chaise longue, une main gardée un peu plus longtemps qu'il n'eût été naturel, une émotion involontaire de la voix qui mollissait tout à coup en racontant quelque aventure d'amour, puis des insinuations : « N'était-il pas odieux de voir une jolie femme ainsi abandonnée pendant des soirées entières ? On a bien raison de dire qu'on n'apprécie jamais le bonheur qu'on a sous la main. Ah ! si c'était lui ! Si c'était lui !… »

Peu à peu, la confiance venait. Il faisait des confidences. Il avait jadis installé, 9, rue Saint-Florentin un petit nid destiné à l'amour ; mais celle qui venait était morte, et, depuis ce temps, jamais le petit nid n'avait servi à nouveau. La poussière s'accumulait sur les meubles, les persiennes étaient closes, l'appartement restait plongé dans une nuit profonde jusqu'au jour béni où l'amour viendrait à nouveau frapper à la porte. Alors, comme dans le château de la *Belle au Bois dormant*, tout s'éveillerait, tout revibrerait, et le soleil rentrerait en même temps dans le nid abandonné et dans le cœur endormi…

Un beau soir, il n'y tint plus et risqua la déclaration la plus passionnée qui soit jamais sortie de la bouche d'un clubman. C'était très convaincu, très entraînant, et cependant plein de respect et de délicatesses infinies, dans la forme… sinon dans le fond.

Ne viendrait-elle pas un jour, comme une bonne fée, éclairer de sa gracieuse apparition le rez-de-chaussée tout sombre ?…

La vicomtesse écoutait, très troublée, et, dans l'échancrure du corsage à la grecque, sa gorge merveilleuse avait ces ondulations répétées que les artistes produisent au théâtre pour simuler l'émotion. On eût dit une tempête dans un vase de lait. Cependant elle se remit bien vite, et répondit d'une voix très ferme :

— Non, mon ami, si vous voulez que nous continuions à nous voir, n'insistez pas. Jamais je ne tromperai Tugdual – du moins la première.

— Alors, si vous aviez jamais la preuve certaine d'une infidélité ?…

— Oh ! alors… le lendemain même je serais chez vous.

À l'idée de cette trahison, ses yeux flamboyaient, sa voix prenait un accent mé-

tallique. On voyait que la vengeance serait certaine et la peine du talion appliquée dans toute sa rigueur.

— C'est bien, répondit d'Antinoüs avec philosophie, j'attendrai.

— Et je crois, mon pauvre ami, que vous attendrez longtemps.

Et, de ce jour, le baron redevint un camarade très tendre, très attentif, mais ne risqua plus la moindre parole d'amour.

Mardi dernier, il arriva du club à dix heures comme d'habitude, avec la mine d'un homme qui en a long à raconter.

— Vous ne savez pas ? Gros événement. On s'est battu ce soir à la Comédie-Française.

— Pas possible !

— Parfaitement. Le ministre ayant interdit *Thermidor*, on a voulu servir aux abonnés *Tartufe* et le *Dépit amoureux ;* mais les mardistes ont réclamé énergiquement la

pièce de Sardou sur l'air des lampions – *Ther-mi-dor ! – Ther-mi-dor !* En vain Cadet, semainier, faisait des apparitions : « Comment, mesdames, comment, messieurs, vous ne voulez pas écouter Molière ? – Non ! Non ! *Thermidor.* »

La toile baissait, mais, dès qu'elle se relevait, la tempête recommençait. À la sixième fois, la Comédie a cédé, et Cadet, navré, est venu dire qu'on pouvait s'en aller, et l'on a évacué la salle.

— Alors, sauvez-vous, car évidemment Tugdual va bien vite venir me raconter tout cela et il est inutile qu'il vous trouve ici. Allons, ne pleurez pas, je tâcherai de vous donner une compensation cette semaine.

— Merci ! vous êtes bonne.

Là-dessus d'Antinoüs embrassa éperdument la petite main qu'on lui tendait et rentra chez lui, furieux de la manifestation réactionnaire qui lui faisait manquer sa soirée.

Puis la vicomtesse attendit. Onze heures, onze heures et demie, minuit sonnèrent successivement à la petite pendule de Saxe, et pas de Tugdual. Enfin, à minuit et demi, il fit son entrée, un peu fripé, un peu décoiffé, un peu chiffonné. Sans doute, la lutte contre les infâmes Jacobins avait été vive. Bon sang ne saurait mentir.

— Eh bien ! mon ami, racontez-moi cette soirée émouvante.

— Mais, ma chère Andhrée… vous avez lu les comptes rendus comme moi. Coquelin est merveilleux en Labussière. Il a une vérité de gestes, d'attitudes ; Marais aussi, en officier d'artillerie, toujours très chaleureux… Ah ! il y a aussi Bartet, Bartet en… en jeune aristocrate qu'on guillotine. Très touchante, vraiment, très touchante. Ainsi moi, je suis bien sceptique, eh bien, je vous avouerai que j'ai eu plus d'une fois le gosier serré.

— Et, c'est tout ? demanda la vicomtesse très pâle.

— Oui… à peu près, vous comprenez, je passe les détails ; à la fin du quatrième acte, les mardistes ont fait une véritable ovation à tous les acteurs. C'était du délire. Là-dessus, je suis un peu fatigué, je vais me coucher. Bonne nuit, ma chère Andhrée !

Restée seule, la vicomtesse demeura un moment atterrée. Non seulement Tugdual n'avait pas mis les pieds à la Comédie-Française, mais encore il n'avait été ni au cercle, ni sur les boulevards, ni dans un salon. Pour ignorer à minuit et demie une nouvelle connue de tout Paris depuis dix heures, il fallait qu'il eût été directement de chez lui chez quelque maîtresse, et qu'il en fût revenu de même, après y être resté jusqu'à la dernière minute les oreilles enfouies dans les oreillers. La trahison était certaine.

Alors, après avoir tiré le verrou, elle s'assit devant son petit bureau de Boule, et avec un étrange sourire elle écrivit simplement ceci :

« Mon cher d'Antinoüs,

» Je vous ai promis une compensation pour hier soir. Je serai demain à deux heures, 9, rue Saint-Florentin, Ouvrez les fenêtres et commandez un beau soleil. Nous causerons de *Thermidor*... et peut-être aussi de *Germinal*. »

LE TRIOMPHE DE VÉNUS

Au capitaine Folarçon.

Oui, mes amis, disait hier matin au mess le capitaine Roland de Roncevaux, il paraît que le pauvre Éparvin, le vétérinaire en premier du 36e dragons ne va pas être décoré pour le 14 Juillet. C'est navrant, car Éparvin a bel et bien vingt-six ans de service et est l'inventeur d'une certaine ferrure à éponge, pouvant également servir pour le pansage.

De plus, Éparvin parle allemand, peut-être pas avec la pureté de Schiller lui-même, mais enfin suffisamment pour étonner les

cadres qui ne le comprennent pas. Or, les vétérinaires qui parlent assez une langue étrangère pour ne pas être compris des cadres sont excessivement rares. À la suite de la guérison merveilleuse, au printemps dernier, du cheval appartenant au général Bourgachard, – le plombage d'une incisive qui empêchait ce noble animal de manger son foin sans douleur – il avait caressé le doux rêve de porter enfin sur sa poitrine l'étoile des braves. Le général Bourgachard, sondé à ce sujet par le vétérinaire – sondé moralement, bien entendu – l'avait laissé espérer dans un fin sourire… Vous ne connaissez pas le fin sourire du général Bourgachard ? Ah ? mes enfants, alors vous ne connaissez rien, mais, quoi qu'il en soit, je vous jure que le digne Éparvin était en droit d'avoir de l'espoir – même sans fatuité.

Or, samedi dernier, voilà qu'au déjeuner, les sous-lieutenants Vermandois, Pouraille et le grand Tournecourt persuadent à Éparvin d'aller, le soir, faire avec eux un tour au cirque d'Été. Une représentation exclusivement féminine : la chambrière tenue par l'exquise mademoiselle Dudlay en Arlequine ; et Otero avec sa danse du ventre ; et Émilienne d'Alençon – celle dont on n'a jamais su le degré de parenté exact avec le duc d'Orléans – montrant ses lapins, oui, messieurs, des lapins, qui tirent des coups de pistolet et se balancent sur l'escarpolette. Vous avez beau protester, c'est comme ça. Et surtout, surtout des tableaux vivants exécutés par des Allemandes superbes, groupées en costume léger dans des poses lascives et sympathiques. – Vous pourrez leur parler allemand, avait insinué Vermandois. Quel succès !

Cet argument avait déjà ébranlé Éparvin, mais lorsque le grand Tournecourt eut annoncé qu'il y avait déjà retenu les billets, le vétérinaire n'hésita plus.

— Seulement, dit-il, une chose m'ennuie. J'ai entendu dire que le samedi était le jour élégant et que tout le monde, même les écuyers, – étaient ce soir-là en habit et cravate blanche. Or, je n'ai pas d'habit.

— Eh bien, allez en tenue.

— En uniforme !

— Oui, la tenue du vétérinaire, militaire, élégante dans sa simplicité, et vénérée partout, est spécialement de mise au cirque, où tout homme de cheval jouit, par sa profession même, d'une considération particulière. Chez M. Franconi, voyez-vous, un vétérinaire en premier produit plus d'effet que le prince de Sagan.

— Eh bien, j'irai en tenue. J'ai justement un dolman neuf qui me moule le torse, vous verrez ça.

Le soir même, après un dîner fortement arrosé des crus les plus généreux, sans oublier la bonne bouteille de champagne carte blanche au dessert, nos quatre amis se dirigèrent vers les Champs-Élysées. Vermandois était gai, Pouraille était jovial, Tournefort était folâtre ; quant à Éparvin, il était rond comme une pomme, mais très raide dans son dolman neuf.

La représentation se passe sans encombre, et, pendant l'entr'acte, Tournecourt présente le vétérinaire au directeur. Toujours aimable pour tout ce qui touche à l'armée, ce dernier tend cordialement la main à Éparvin, ébloui.

— Monsieur, lui dit-il, les amis de mes amis les chevaux sont mes amis.

Immédiatement l'on se met à causer dressage, selle anglaise, mors, liberté de langue, ferrure à froid, clou de rue, etc., et, au cours de la conversation, Pouraille insinue que le vétérinaire parle allemand.

— Vous parlez allemand ! lui dit le directeur, ah ! bien, vous allez faire plaisir à mes pensionnaires, vous savez, les petits modèles qui figurent dans les tableaux vivants. Elles ne peuvent jamais causer avec personne ; en vous entendant, elles vont humer des parfums de saucisses et de choucroute. Vous allez leur rappeler la mère patrie.

— Vraiment ! Je vais parler à des artistes ! Oh ! monsieur, c'est mon rêve le plus cher ! Figurez-vous que je n'ai jamais parlé qu'une fois à mademoiselle Scriwaneck… et encore c'était en omnibus.

— Oui, comme sensation, ça a dû être incomplet. Eh bien ! Venez avez moi.

On tourna à droite, dans les écuries éblouissantes comme un boudoir avec leurs glaces, leurs lustres et leurs mangeoires dorées, et l'on descendit à la queue leu leu dans un petit corridor obscur conduisant à une espèce de souterrain. Dès l'entrée, on sentait tomber sur ses épaules une fraîcheur de cave.

— Où allons-nous ? dit le vétérinaire un peu inquiet. Je ne me figurais pas du tout les coulisses comme ça.

— Ah ! c'est que mes coulisses à moi sont sous la piste et communiquent avec la salle par une simple trappe cachée sous le sable. C'est très curieux. Vous allez voir ça.

En effet, au bout du corridor, on distinguait comme une lueur vague. On approche et bientôt l'on aperçoit de magnifiques créatures, moulées à les croire nues dans des maillots couleur de chair ne laissant rien à deviner de leur plastique impeccable. Des

diadèmes, des fleurs, des casques symboliques étaient placés sur leur longue chevelure rutilante qui les enveloppait comme d'un manteau de cour, et c'est à peine si, çà et là, quelque morceau de gaze diaphane était accroché sur ces superbes corps pour augmenter le désir par le charme d'un mystère aussi troublant que suggestif.

Éparvin n'avait jamais été à pareille fête. Je vous laisse à penser s'il était ému – tellement ému qu'il en avait pour ainsi dire oublié son allemand. Il n'y avait pas que les cadres qui ne le comprenaient plus ; les blondes Germaines, étonnées et naïves, témoignaient, par une pantomime vive et animée, quelles se déclaraient inaptes à saisir un mot du galimatias bafouillé par le savant vétérinaire. Les sous-lieutenants Vermandois, Pouraille et Tournecourt – cet âge est sans pitié ! – témoignaient une joie que je qualifierai d'indécente.

Mais Éparvin ne se décourageait pas. Il s'était attaqué à Hébé elle-même, une grande fille qui tenait sur sa tête une cruche d'or avec la pose biblique popularisée par Rebecca, et, peu à peu, le calme lui revenait, il était arrivé à formuler des substantifs, puis des verbes, puis enfin des phrases hyperboliques, qu'on avait fini par comprendre tant bien que mal. Et Hébé avait souri, flattée de se voir ainsi courtisée par un officier français, un cavalier, *mein Gott*, avec des galons d'argent à son képi et des éperons immenses à ses bottes, quelque noble, sans doute, et ce sourire avait fait apparaître deux rangées de perles éblouissantes dans un écrin de satin pourpre – du moins ce fut la comparaison employée par Éparvin.

Et comme, à ce moment, le régisseur appelait les artistes pour prendre les attitudes mythologiques sur la plaque tour-

nante, tandis qu'un large vélum de soie jaune, tombé du cintre, cachait les préparatifs au public, le vétérinaire, tout entier à sa passion, sortit, lui aussi, par la trappe et monta sur la piste.

— Où allez-vous, malheureux ! lui cria Vermandois par le trou.

— Bah ! laissez-le, répondit le directeur, il y a encore cinq minutes avant que le rideau se relève. On le préviendra en temps.

Alors, la félicité d'Éparvin ne connut plus de bornes. Il marchait tout vivant dans son rêve étoilé. Monté sur l'estrade, noyé dans les tulles et dans les gazes, il s'était agenouillé aux pieds de la déesse immortelle, et là, étreignant ses larges cuisses que le tissu soyeux du maillot rendait nacrées, il débitait des vers de Gœthe, expliquant à la blonde créature, un peu surprise, qu'il était le docteur Faust, et qu'elle, Marguerite, avec

son amphore, allait lui verser l'éternelle jeunesse…

Tout à coup, il poussa un cri de détresse. Le vélum jaune venait de remonter brusquement vers les frises, et le public du samedi, stupéfait, aperçut un vétérinaire en uniforme figurant dans le *Triomphe de Vénus*. En vain, le régisseur, pour sauver la situation, coiffa brusquement le malheureux Éparvin d'un casque d'or et lui campa dans la main une coupe qu'Hébé faisait semblant de remplir avec un divin nectar. Un éclat de rire terrible, tumultueux, fou, éclata comme un coup de tonnerre dans toute la salle, et toutes les lorgnettes braquées purent jouir de ce spectacle, nouveau à coup sûr, avant que le machiniste eût pu faire redescendre le rideau protecteur.

Le scandale fut immense. Un vétérinaire en premier, un officier portant les trois galons ! M. le ministre de la guerre n'aime

pas beaucoup que les vétérinaires perdent leur prestige et posent comme de simples Mars dans des *Triomphes de Vénus*. C'est un exemple qui ne saurait être encouragé par un chef chargé de conserver les saines traditions. Cette exhibition, quoique involontaire, était certainement un peu trop fin de siècle, et ce n'est pas en s'agenouillant ainsi devant les belles filles de Germanie que les vétérinaires peuvent songer dignement à la revanche.

Et voilà pourquoi le pauvre Éparvin, – vingt-six ans de service, linguiste, inventeur de la ferrure-éponge, etc., etc. – ne recevra pas, le 14 Juillet, l'étoile des braves.

Ce que c'est que de nous ! Messieurs, à voire santé !

SUR LES GENOUX

Le cœur en proie à une félicité profonde, le capitaine Raoul de Pardaillan, muni d'un coquet petit sac de voyage, venait de donner à son cocher l'ordre de mettre le cap sur la gare Saint-Lazare, cour du Havre, ligne de Normandie.

Il allait, en effet, à Dieppe, l'heureux capitaine ! Le colonel, de bonne humeur ce matin-là, lui avait accordé huit jours de permission, une grande semaine ! Raoul l'avait abordé au café d'Orsay, dans le coin privilégié où le grand chef faisait une digestion arrosée d'un excellent verre de fine 1820, et là, il lui avait exposé timidement qu'on allait bientôt partir pour les grandes manœuvres

du général d'Espeuilles, vers les steppes de Mourmelon-les-Bains ; que l'on ne pouvait chasser, cette année, ni plume ni poil, et qu'avant d'aller se livrer à ces exercices vertueux, il serait bon de calmer la bête par quelques jours de débauche fastueuse sur une plage élégante.

— Oh ! ce Pardaillan, toujours le même ! Vous voulez aller voir des petites femmes ?

— Oui, mon colonel, des grandes aussi, et puis des moyennes, je n'ai pas de parti pris.

— Eh bien, partez, mon gaillard, et maintenez haut et ferme la bannière du 6e de l'arme. Je vous donne huit jours.

Et voilà comment le capitaine s'embarquait, insouciant et ravi.

C'était un samedi, et il y avait devant les guichets de départ une bousculade inénarrable.

En cavalier débrouillard et sachant voyager, Raoul, arrivé bien avant l'heure, avait pénétré sur le quai, avait avisé le conducteur du train – un vieux brave, très sérieux et très galonné, et lui avait dit :

— Je voudrais un bon coin en arrière pour l'express de Dieppe.

— Oui, monsieur, mais il faudrait me donner quelque chose.

— C'est trop juste, avait répondu Raoul en allongeant cent sous.

— Monsieur, il ne s'agit pas de ça, avait riposté le conducteur avec dignité – tout en empochant la pièce, – mais il faut me remettre un objet pour garder votre place.

— Parfait. Voici mon sac.

Puis, rassuré de ce côté, notre capitaine, muni de son billet quart de place, s'en alla tranquillement dîner dans un restaurant voisin qu'il ne quitta que juste dix minutes avant l'heure fixée pour le départ. Alors,

la cigarette aux lèvres, les mains dans ses poches, il se dirigea vers le quai d'embarquement, non sans un sourire de commisération pour tous ces voyageurs ahuris, inquiets, nerveux, qui s'agitaient à la recherche fantastique d'une place quelconque. Avec des gestes de marionnettes en délire, ils arpentaient le terrain, traînant derrière eux des femmes essoufflées, des marmots pleurnicheurs, et des bonnes affolées, le tout chargé de paquets invraisemblables.

Pardaillan eut bien vite reconnu son conducteur.

— Hé, l'homme ? Où avez-vous mis mon sac ?

— Ici, monsieur, compartiment 539.

— Merci.

Là-dessus il loua un oreiller et finit tranquillement sa cigarette, attendant le cri traditionnel : « Messieurs les voyageurs, en

voiture » pour se décider à grimper dans son wagon.

À sa grande surprise, il aperçut huit voyageurs dans le compartiment, bien que son sac apparût majestueux dans le filet, au-dessus de la place, en arrière. Le coin était occupé par un gros monsieur ventripotent et moustachu accompagné d'une blondinette fort agréable, avec ses yeux de pervenche et son nez tourné à la friandise.

— Monsieur, dit le capitaine en saluant avec une extrême politesse, vous occupez ma place.

— Pardon, elle n'était pas gardée quand je suis monté avec ma femme.

— Il y a sans doute une erreur, continua Raoul avec une grande aménité. Conducteur !

Le conducteur apparut en saluant.

— C'est bien ce coin-là que vous m'aviez réservé ?

— Absolument, monsieur, et comme j'ai posé votre sac dès la formation du train, je suis bien sûr que le wagon était libre.

— Vous entendez, monsieur ; il ne vous reste plus alors qu'à me céder la place.

— Jamais de la vie ! grincha le voyageur moustachu, tandis que la blondinette implorait Raoul avec de grands yeux suppliants.

— Alors, monsieur, à mon grand regret…

De plus en plus poli, le capitaine campa sur les genoux de l'intrus l'oreiller qu'il tenait à la main, et fit mine, en relevant ses basques, de s'asseoir bon gré mal gré sur ce siège d'un nouveau genre.

Très intéressée par cette lutte, la galerie se mit à pouffer, tandis que le gros monsieur, exaspéré et sentant qu'il n'avait pas les rieurs de son côté, s'écriait :

— C’est une infamie ! c’est une insulte, mais nous nous reverrons, monsieur, nous nous reverrons ! Allons, viens, Juliette !

Déjà il se levait pour s’en aller avec son épouse, tandis que Pardaillan, impassible, s’installait dans le coin resté vide, lorsqu’un employé poussa brusquement la portière, un coup de sifflet retentit et le train se mit en marche.

— Eh bien, nous voilà neuf ! Où diable vais-je me mettre ?

— Sur le champignon ! C’est tout ce qu’on peut faire pour vous, répondirent les voyageurs.

— Allons, asseyez-vous, et tenez-vous tranquille.

Le monsieur s’installa en maugréant sur la séparation peu capitonnée, tandis que Raoul tirait silencieusement une carte de sa poche.

— Monsieur, au cours de notre discussion, vous avez laissé échapper un mot malheureux… Vous avez dit ; « C'est une infamie. » Voici ma carte, avec l'adresse de l'hôtel où je descends :

Capitaine de Pardaillan
Hôtel Royal, à Dieppe.

J'espère que vous voudrez bien condescendre à me donner la vôtre, afin que deux de vos amis puissent causer demain avec deux des miens.

— Je n'ai pas de carte sur moi… et je ne sais pas encore où je descendrai, balbutia le gros monsieur.

— Soit, Dieppe n'est pas grand, et il est probable que nous nous retrouverons. Je vous préviens que jusqu'à ce que vous m'ayez rendu raison de votre propos malséant, partout où je vous rencontrerai, au

casino, sur la plage, au restaurant, sur la jetée, etc., etc., j'irai m'asseoir sur vos genoux.

Les six autres voyageurs s'amusaient beaucoup, et le capitaine jouissait à son insu du plaisir d'avoir le beau rôle – tout homme a dans son cœur un cabot qui sommeille – lorsque tout à coup il sentit un bras rond et potelé qui lui donnait d'imperceptibles petits coups de coude pour le calmer. Il leva les yeux et aperçut la blondinette – jolie, oh jolie !… – qui lui adressait une prière muette, mais si éloquente, que Pardaillan, attendri, consentit momentanément à en rester là, et se plongea dans la lecture du Gil Blas.

Bientôt l'esprit des rédacteurs aidant – est-ce qu'il n'y avait pas un Pompon ce jour-là ? Je me le demande ? – le capitaine eut bien vite oublié cette discussion inepte, tandis que le monsieur moustachu continuait à osciller et à trépider sur son strapontin.

Le lendemain matin, à neuf heures, dans sa chambre de l'hôtel Royal, Raoul était en train de faire sa barbe, lorsqu'un domestique lui annonça une visite, et, soudain, il vit entrer comme un ouragan une petite femme vêtue d'une robe en surah rose recouverte de flots de satin mousse et les dessous en batiste lin avec des myriades de volants de dentelle ; sur la tête, un chapeau rustique recouvert d'un grand voile de gaze rose. L'inconnue enleva son voile. C'était la blondinette.

— Monsieur, dit-elle en rougissant, vous avez dit hier à mon mari que tant qu'il ne vous aurait pas rendu raison, vous iriez vous asseoir sur ses genoux.

— Oui, madame.

— Eh bien, je viens vous proposer un troc. Si vous voulez me promettre de ne pas vous asseoir sur les siens, c'est moi qui m'assoirai sur les vôtres.

Et gentiment, légère comme un oiseau, elle vint se poser sur le capitaine tout en lui jetant ses deux bras autour du cou.

… Ce petit arrangement à l'amiable fut conclu à la satisfaction générale, et je vous prie de croire que Pardaillan maintint haut et ferme la bannière du 6e de l'arme. Pendant tout son séjour à Dieppe, le mari moustachu put se promener le front haut – très haut – sans avoir à craindre en public le contact humiliant produit par la large assiette d'un capitaine appartenant à la cavalerie française.

Voyez-vous, le dévouement chez la femme, est d'instinct !

À QUOI CELA TIENT

« Vertu, tu n'es qu'un mot. »
BRUTUS ET DELPHINE DELIZY.

ARRIVÉE depuis seulement huit jours au château de Becot-Pincette, la baronne de Languevive s'était trouvée tout à coup dans la pénible obligation de revenir pendant une journée à Paris. Comme la propriété est près de Compiègne, vous allez me dire qu'on n'était pas bien à plaindre pour une heure et demie de chemin de fer.

Ah ! mon bon monsieur, vous en parlez à votre aise. Si vous croyez que c'est agréable lorsqu'on s'est bien installée, qu'on

a repris ses chères petites habitudes, qu'on a serré tous ses costumes de ville, etc., etc., de monter dans le train en pleine canicule, et tout cela, pourquoi, je vous le demande, pourquoi ? Parce que madame Cadart, la grande couturière, n'a pas tenu parole. Elle avait promis vingt-huit toilettes, et elle n'en a livré que vingt-sept. Précisément la plus jolie, un certain déshabillé en surah rose recouvert de flots de satin mousse avec chicorée mousse, et myriades de volants de dentelle, était restée en souffrance.

Et voilà que madame Cadart était perplexe… Elle a écrit qu'elle ne savait pas s'il valait mieux mettre la garniture Florian en Chantilly ou en gaze de soie crème. Pour trancher une question aussi grave, il fallait que madame la baronne – avec son goût si sûr – jugeât pièce en main.

— Elle est vraiment bien ennuyeuse, cette madame Cadart (je crois, Dieu me par-

donne, qu'elle a même dit embêtante !) s'est écriée madame de Languevive, mais enfin, la vie a ses devoirs.

Et la voilà en route pour Paris, adorable sous son chapeau rustique, avec des ondées d'edelweiss. En apprenant ce brusque départ, le baron a fait son nez… mais s'il fallait faire attention toutes les fois que monsieur fait son nez !…

— Ma chère Diane, a-t-il osé dire au départ, ma chère Diane, je pense que vingt-sept toilettes suffisaient pour un mois, et je trouve votre voyage absurde.

Absurde ! Franchement, il n'est pas aimable, le baron. Sous prétexte qu'il a besoin de se reposer de la vie brûlée qu'on mène à Paris et de se mettre un peu au vert, depuis l'arrivée à Becot-Pincette, pas ça !… pas ça !… Est-ce qu'il se figure vraiment qu'à vingt-six ans, même à la campagne, – on peut ainsi se passer de choses indispen-

sables ?… Il est inouï, ce bon Adhémar. Et puis après, il sera étonné si…

Je ne sais à quoi pense la jolie Diane, tandis que le train roule ; mais elle se met à sourire, et ce sourire fait apparaître deux fossettes sur le visage poudrerizé, si bien que le vieux monsieur placé en face d'elle ne peut plus continuer à lire le *Journal des Débats*. On ne devrait pas voyager avec des fossettes semblables.

Enfin, on arrive à Paris. Diane accepte la main du vieux monsieur, très troublé, descend de son wagon, et d'un pas alerte se dirige vers la rue Lafayette pour appeler une voiture. Mais, à ce moment, un de ces modestes travailleurs que nos édiles payent à seule fin de créer de la boue dans nos rues, lorsque le ciel ne s'en mêle pas, envoie maladroitement sa lance dans la direction de la baronne, et voilà les bas lilas tout éclaboussés – oui, monsieur, des bas de soie lilas, ra-

vissants, assortis avec la jupe de batiste à fleurs mauves.

Un désastre ! Un véritable désastre !

La baronne arrive de fort méchante humeur, à l'hôtel abandonné, et se met en devoir de chercher une paire de bas de rechange. Miséricorde ! La camériste a tout emballé. Est-ce qu'il va falloir garder ces bas mouillés et maculés de boue !… Enfin, à force de fouiller dans les tiroirs et dans les chiffonniers, madame de Languevive finit par trouver une paire de bas blancs à jours, comme on en portait au bon vieux temps, de ces bas qui, bien tirés, émoustillaient le cœur de nos pères, et faisaient dire à Brasseur dans un ancien vaudeville du Palais-Royal :

— Les bas blancs, ça m'inspire, tandis que les bas noirs, ça ne m'inspire pas. Et Facteur ajoutait : Une reine, même une reine m'offrirait ses faveurs avec des bas

noirs… eh bien, je refuserais ; je ne pourrais pas.

Ah ! les idées ont bien changé ; ce sont aujourd'hui les bas blancs qui n'inspirent plus, et il n'y a pas de femme de chambre qui consentirait à en porter. Aussi madame de Languevive reste un moment très hésitante avec ses bas blancs à la main. Bah ! Il n'y a plus un chat à Paris, la jupe de batiste est très longue, personne ne se doutera de cette grave incorrection.

Et bravement, la petite baronne met ses bas blancs, puis curieuse, elle se regarde dans la psyché. Eh bien, ils n'avaient pas tout à fait tort, nos ancêtres, et la jambe ainsi montée prend une blancheur marmoréenne qui fait songer sous les jupons froufroutants et soyeux aux dessous polissons aperçus dans quelque tableau de Fragonard, au hasard de l'escarpolette. Cependant l'éducation de l'œil est telle que, toute hon-

teuse, madame de Languevive s'empresse de rabattre ses jupes pour cacher cet horrible spectacle et se met en route pour aller conseiller, rue de la Paix, madame Cadart.

Il fait beau, Paris est tout ensoleillé, et les passants ont l'air de se promener dans une poussière d'or. Avec cela un petit vent frais délicieux : la baronne, d'un pas alerte, décidé, marche sur le bitume que ses talons font résonner de petits coups sonores, et se sent heureuse de vivre. Les Champs-Élysées sont encore bien jolis, plus jolis que la campagne, avec leur feuillage touffu ; sur la place de la Concorde, les fontaines envoient dans l'eau leur panache d'argent, les chevaux de Marly se détachent blancs sur la masse sombre des grands cercles, et les fenêtres de l'Épatant abaissent leurs bannes à raies blanches et roses.

Est-ce le changement d'air ? Est-ce la sagesse de ces derniers jours ? Je ne sais,

mais madame de Languevive se sent comme le cœur gonflé de sève, une sève qui voudrait déborder… des bouffées de chaleur lui montent au cerveau, et sa bouche gourmande, humide, tend comme machinalement ses lèvres à un baiser imaginaire. Il n'y a pas à se le dissimuler, elle est dans un de ces états d'âme où le corps énervé est prêt à toutes les folies, s'offre à toute les caresses, vibrant d'avance au premier appel de l'amoureux qui passe.

— Ah çà ! mais qu'est-ce que j'ai donc aujourd'hui ?… ne peut s'empêcher de murmurer la baronne. Ah ! Adhémar, Adhémar, mon ami, vous êtes bien coupable et vous mériteriez…

Tout à coup, elle pousse un cri et se trouve nez à nez, avec le beau capitaine de Folangin qui, le stick sous le bras, sort du petit cercle.

— Ah, par exemple, voilà une chance ! La femme la plus élégante de Paris, au mois d'août, en pleine rue Royale !

Et le capitaine serre à briser deux petites mains qu'on lui abandonne le plus cordialement du monde.

— Oui, je suis venue passer la journée pour affaires.

— Seule ?

— Seule.

— Ah ! Diane ! Diane ! s'écrie de Folangin enthousiasmé, c'est la destinée, la destinée inexorable qui vous met sur ma route afin que nous puissions sceller une tendre réconciliation qui aurait dû se faire depuis longtemps. J'ai été un peu coureur, vous avez été un peu coquette, mais, au fond, nous n'avons jamais cessé de nous aimer. Rappelez-vous nos petits cinq à sept dans mon rez-de-chaussée de la rue de Castellane.

— Taisez-vous ! mon ami !… de grâce, ne rappelez pas ces souvenirs déjà lointains.

— À peine deux ans, ma Diane adorée, et ce n'est pas de ma faute, si depuis cette époque je n'ai jamais pu trouver dans le tourbillon de noire vie mondaine un moment où vous fussiez assez libre pour me laisser plaider ma cause et implorer ma grâce. Vous savez qu'il existe encore, mon rez-de-chaussée… La rue de Castellane est à deux pas. Allons, faites-moi une petite visite, comme autrefois ; dites oui, mais dites donc oui…

La baronne regarde le capitaine ; il est toujours bien joli garçon avec son képi sur l'oreille, son air mauvais sujet et ses moustaches retroussées en chat. Toute frissonnante sous l'action de ce regard si chaud, si passionné, elle se sent comme inondée d'un fluide qui est presque le plaisir. Déjà, elle a jeté un regard dans la direction de la Made-

leine, et se sent comme invinciblement attirée vers ce petit nid où elle a passé des moments si délicieux, déjà elle ouvre la bouche pour formuler le oui ardemment attendu, lorsque soudain, dans un éclair de mémoire, elle se souvient d'une chose monstrueuse, inadmissible, atroce : Elle a des bas blancs !

Que pensera d'elle M. de Folangin, habitué à la considérer comme une des reines de la mode, comme une femme qui donne le ton. Navrée, elle hésite, cependant, une seconde… N'est-ce pas absurde, pour une cause aussi futile, de perdre le bénéfice d'une heure exquise, de décourager à tout jamais un amant, qui avait bien, en somme, quelques défauts, mais qui brillait par de solides qualités… Mais, d'un autre côté, baisser dans son esprit, descendre du piédestal, déchoir dans son opinion d'homme de goût… cela jamais ! Comme disait Brasseur :

« Une reine même, une reine qui aurait des bas blancs, on ne pourrait pas !… »

Et, avec un ton très hautain de femme outragée, madame de Languevive répondit :

— Monsieur, ce qui est fini est fini ; j'aime mon mari, et ma conscience m'empêche de vous laisser plus longtemps me parler sur ce ton de suprême inconvenance. Adieu ! Et, froidement, elle tourna les talons pour se rendre honnêtement chez madame Cadart, tandis que le capitaine – ô naïf ! – se disait avec mélancolie et en la regardant s'éloigner :

— Allons, encore une qui est dégringolée dans la vertu !

LA PIQÛRE

Je ne vous jurerais pas que le comte de Latour-Denesles ne sera pas trompé un jour : cela peut arriver à de fort honnêtes gens ; de plus, comme sa femme Gilberte est très jolie, comme elle a une vingtaine d'années de moins que son seigneur et maître, il rentre dans la catégorie des *prédestinés* dont parle Balzac, d'autant plus que ses hautes fonctions au ministère des affaires étrangères absorbent beaucoup de son temps.

Mais, du moins, il est décidé à lutter jusqu'à la férocité ; il défendra son front menacé, en donnant de la tête envers et contre tous, avec l'énergie du désespoir. À lui les

agences Tricoche, les surveillances occultes, les ruses du sauvage et les méfiances du fantassin.

Aussi, lorsque le docteur Tournier – oh ! ces médecins – eut déclaré que les eaux de Luchon étaient nécessaires à la comtesse dont la poitrine était délicate – délicate ! des seins gonflés et durs à faire craquer tous les corsages – le comte fut tout à fait navré, car le roi Milan de Serbie et le prince Ferdinand de Bulgarie rendaient tout congé impossible en août.

Je vous demande un peu si ce Milan – je vous demande également si ce Ferdinand – le Ferdinand qui a gagné le lapin blanc ne pouvaient pas au moins rester un peu tranquilles à l'époque des déplacements et villégiatures.

Or, Latour-Denesles entrevoyait les dangers, pour une jeune femme, d'un séjour isolé à Luchon ; les excursions dans la mon-

tagne, les pique-nique en bande joyeuse, les soirées au Casino avec les gens aimables qui tiennent absolument à ramener le soir jusqu'à sa porte une pauvre petite femme abandonnée. Jusqu'à sa porte !… Bien heureux encore quand l'accompagnateur ne confond pas l'adverbe *exclusivement* avec *inclusivement.* Et les rencontres aux douches le matin, et les promenades dans le petit bois sombre qui mène à la source, et la promiscuité des hôtels, avec des chambres qui – on ne sait pourquoi – communiquent toutes les unes avec les autres et ne sont séparées que par de simples targettes glissant au moindre appel. Tout cela était menaçant en diable, et il fallait trouver un moyen, sinon d'empêcher le voyage, du moins de le rendre inoffensif.

Le comte revenait du quai d'Orsay, tout en faisant d'assez sombres réflexions,

lorsque, sur le Pont-Royal, il rencontra le docteur Tournier qui paraissait radieux.

— Mon cher, qui vous rend si folâtre ? Prévoyez-vous l'invasion du choléra à Paris ?

— La choléra, il n'en est pas question, hélas, mais j'ai trouvé un autre moyen de parvenir à la fortune et à la gloire. Figurez-vous, monsieur le comte, que j'ai inventé la piqûre parfumée.

— Qu'est-ce que c'est encore que ça ?

— Au lieu d'administrer à mes clientes avec la seringue Pravaz ce poison inodore que l'on nomme la morphine, je les pique avec un parfum simple, un extrait de suc des fleurs pouvant, sans inconvénient pour la santé, circuler dans l'organisme : la rose, la violette, le réséda, le jasmin, la verveine, etc. ; alors, par un phénomène extraordinaire, ces personnes se mettent quelques jours après à exhaler par tout leur être la

senteur infusée. Plus besoin de sachets, d'eaux, de poudre ou de triples extraits ; inutile le vaporisateur ! Leur peau, par ses pores dilatés, dégage un arôme comme par les trous d'un brûle-parfum ; l'haleine est embaumée, et la personne marche derrière elle en laissant un sillage d'odeurs.

— C'est merveilleux !

— Ainsi, dernièrement… je vous demande pardon… il me faudrait, pour conter cela, tous les euphémismes du spirituel Armand Sylvestre… enfin, j'avais parmi mes malades une vieille dame un peu démolie qui, non seulement fêtait le dieu Crepitus plus que de raison, mais encore avait le… hoquet facile.

— Bref, docteur, le gaz à tous les étages.

— Précisément. Eh bien ! je l'ai piquée au mimosa. Depuis ce temps, les accidents continuent, mais elle *mimose* ainsi tous ses amis qui ne se plaignent plus. On sent le mi-

mosa jusque dans les rues, c'est-à-dire que les passants s'arrêtent dehors pour mieux renifler l'air ambiant, et, comme disait le colonel Ramollot, ils en prennent plus avec leur nez qu'avec une pelle.

— Docteur, je crois que votre invention est appelée à un grand avenir, et vous à une brillante fortune.

— Je l'espère, répondit le toujours modeste docteur Tournier.

On se sépara en riant de part et d'autre, mais tout en rentrant chez lui, le comte de Latour-Denesles esquissa un de ces sourires que M. Dennery eût certainement qualifié de diabolique. Il avait son idée, cet homme, une idée infernale (trémolos à l'orchestre), et, tout en dînant le soir, il raconta à la comtesse les résultats obtenus par le docteur, et sans oublier l'incident de la vieille dame au mimosa.

— Toutes les élégantes, ajouta-t-il, se précipitent aujourd'hui chez Tournier ; c'est une rage, un délire ! c'est à qui se fera piquer à son parfum préféré, et l'*odor di femina*, si chère aux nerfs olfactifs des joyeux viveurs, se trouve corsée peu après par les effluves capiteux empruntés à la flore.

— Tiens ! tiens ! s'écria Gilberte enthousiasmée, moi qui adore l'iris, je me ferai piquer à la violette.

— Gardez-vous en bien ! ma chère amie, répondit le comte d'un ton sec, rien n'est mauvais genre comme l'abus des parfums, et je vous prie de continuer à exhaler, simplement comme une honnête petite femme, le parfum de la vertu. Je vous défends donc formellement d'aller chez ce médecin.

Il savait bien ce qu'il faisait, le malin Latour-Denesles, en interdisant à sa femme la visite chez Tournier, et il donnait ainsi à la fameuse piqûre tout l'attrait du fruit dé-

fendu. En effet, la comtesse se disait de son côté :

— Mon mari parle par jalousie. Mais puisque la piqûre ne produit son action que quelques jours après, j'irai me faire piquer seulement la veille de mon départ ; à Paris, personne ne s'apercevra de rien, et, une fois arrivée à Luchon, je me promènerai, dégageant sur ma route des parfums de violette. Ce sera exquis.

Le jour même, en profond philosophe, le comte prévenait le médecin de la visite probable de madame de Latour-Denesles et lui donnait les instructions en conséquence. Puis, il attendit les événements.

En effet, comme il l'avait prévu, sa femme courut se faire inoculer par le célèbre praticien quelques gouttes d'un liquide jaunâtre qu'il puisa délicatement dans une petite fiole, puis, le lendemain, heureuse et légère comme un oiseau, elle partit

pour Luchon, où elle descendit au grand hôtel.

Elle aussi attendit les événements. À sa grande surprise, étant entrée le lendemain au Casino, elle vit immédiatement le vide se faire autour d'elle ; dans la rue, les promeneurs, au lieu de se retourner comme jadis pour admirer sa beauté, passaient en doublant le pas. À la table d'hôte, tout le rang des voisins de droite et de gauche se leva et s'enfuit sans avoir touché à un seul mets. Ah çà ! qu'y avait-il donc, pourquoi son joli visage ne produisait-il plus son action fulgurante et pourquoi la traitait-on ainsi en pestiférée ?

Elle rentra dans son appartement, très intriguée, très inquiète, avec une vague envie de pleurer, et tout à coup sa femme de chambre entra, se bouchant le nez d'une main et tenant un télégramme de l'autre :

Et la comtesse lut épouvantée :

« Désolé, madame, me suis trompé bouteille ; vous ai piquée à l'*assa fœtida*. Vous en avez pour un mois.

« Docteur Tournier. »

… Et, pendant ce temps, au ministère des affaires étrangères, il y avait un diplomate qui riait dans sa barbe, et qui se disait en se frottant les mains :

— Allons ! allons ! je crois que je puis être tranquille pour le séjour de Luchon. Plus tard, je trouverai autre chose.

AU CONCERT VATOIRE

Eh bien ! demandai-je l'autre soir, en rentrant, à madame Bourrimel, ma concierge, eh bien ! avons-nous eu un succès ?

Il faut vous dire que mademoiselle Léona Bourrimel, sa fille, avait concouru dans la journée au Conservatoire pour la tragédie, et vous savez, il est toujours bon d'avoir l'air de s'intéresser à ces petites émotions de famille… On a tant besoin de sa concierge !

— Ah ! monsieur Richard, vous arrivez bien ! J'ai justement besoin de m'épancher. Tenez, asseyez-vous là, dans mon fauteuil, près du cordon. Je vais tout vous raconter.

— Madame Bourrimel, que d'honneur ! Je ne souffrirai pas…

— Si, si, installez-vous bien, j'en ai tant sur le cœur, ça me soulagera ; sans cela, voyez-vous, mon miroton ne passerait pas. Comme vous le savez, Léona avait appris le rôle de Blanche dans *le Roi qui fait la noce*. C'est M. Bourrimel – vous connaissez ses opinions politiques – qui avait choisi cette pièce-là, d'accord avec le professeur. Il est bon de montrer au peuple la fête que faisaient les monarques, avant la République, et puis c'est de Hugo, et il parait que c'est bien écrit. Le professeur, – vous ai-je dit que c'était M. Guillemot, un petit joufflu à face ronde, très gentil et très convenable avec les mères, le professeur était content et Léona s'était incarnée dans le rôle de Blanche. « Voyez -vous, madame Bourrimel, comme il me le répétait, votre Léona s'est fourrée dans la peau de la fille violée. C'est tout à

fait ça. » Vous savez que, dans la pièce, elle est violée par François I^er^, mais ce n'est pas cette scène-là que nous avions piochée ; le prince Tapaloff ne l'eût pas permis. Non, nous avions pris dans l'acte II, le moment où Blanche avoue son amour à Dame Bérarde. Le soir, après le café, nous répétions en famille. Le prince – toujours excellent – tenait la brochure, et moi je faisais Dame Bérarde, un rôle convenable pour mon âge. Tenez, je sais tous les vers :

Pourquoi donc lui conter cela, madame, en somme
Votre père est un peu sauvage et singulier…

… Ah ! monsieur Richard, on a sonné. Puisque vous êtes dans mon fauteuil, voulez-vous être assez aimable pour tirer le cordon ? Merci ! – Donc, cela marchait très bien, Léona savait son rôle sur le bout du doigt et aurait pu le réciter à l'envers ;

le prince avait commandé le costume chez Chose, et avait assisté lui-même à l'essayage. Son mot m'avait été au cœur :

— Restez à vôtre loge, madame Bourrimel, m'avait-il dit, et puisque les devoirs de votre charge vous retiennent, je vous remplacerai. Il m'a remplacée, et le costume un peu moyen âge – vous comprenez, pour François I^er^ – était ravissant. Figurez-vous une robe de foulard fond blanc avec branche de glycine et coucous ; dans le bas trois bandes de velours déchiqueté ; le corsage ouvert en carrés avec les manches recouvertes de point Colbert et sur les épaules une espèce de camail en petit drap de soie gris ne prenant qu'aux épaules et fixé à la taille par des bretelles brodées. Quand j'ai vu ça, mon cœur de mère a bondi dans ma poitrine, et j'ai sauté au cou du prince en lui disant :

— Avec une robe semblable, Léona aura le prix, et ce sera grâce à vous, oui, grâce à votre générosité !

J'étais attendrie, et je crois bien que le prince, lui aussi, avait une larme derrière son pince-nez. Le grand jour arrive. Nous partons pour le concert de M. Vatoire avec ma voisine, madame Frimard, dont la fille concourt depuis six ans pour la comédie… Mais, monsieur Richard, voilà trois fois qu'on sonne ! Ouvrez donc !

— Je vous demande pardon, madame Bourrimel, c'est le manque d'habitude…

— Où en étais-je ? Ah ! oui, nous nous installons avec madame Frimard aux fauteuils de balcon dans cette espèce de théâtre peint couleur sang de bœuf. Il parait que c'est le style étrusque, et nous regardons la salle. Jolie chambrée. Le prince, vu ses fonctions à l'ambassade, n'avait pu rester avec moi. Il était dans l'avant-scène, derrière ma-

dame Carnot. En voilà une qui s'habille bien ! Et distinguée, et comme il faut avec sa capote de chrysanthème sur ses bandeaux bien lisses. Madame Frimard, depuis le temps qu'elle concourt, connaît tout le jury et tous les critiques.

— Voyez-vous, me disait-elle, ce gros à figure socratique, c'est Maurice Tourcey ; il dort, il fait sa nuit ; c'est sa manière à lui de juger ses contemporains. Puis, ce brun un peu défraîchi, c'est Victor Fessard ; il a lâché à cinquante ans la politique pour la littérature, et cogne à tort et à travers pour faire croire qu'il s'y connaît – comme les gens qui sifflent aux combats de taureaux pour avoir l'air Espagnols ; ce monsieur à cheveux longs et à grosse moustache, c'est La Puiseraye, la courtoisie faite homme ; celui-là, qui a l'air d'un général, c'est Auguste Destu, un consciencieux et un érudit. Puis, dans la tribune du jury, vous avez au pre-

mier rang Alexandre Dumas, un mousquetaire désillusionné ; Jules Claretie souriant, Halévy aimable, Camille Doucet ratatiné ; le vieux du centre, avec sa tête de grand-prêtre, c'est le président, M. Ambroise Thomas, et, dans le fond, cette silhouette spirituelle et folichonne, c'est Cadet, Cadet de la Comédie-Française.

Je m'amusais beaucoup, parce que madame Frimard les connaît tous. Elle leur a fait tant de visites dans sa vie ! De temps en temps, dans la loge officielle, le prince Tapaloff se penchait et me faisait une petite risette d'intelligence, avec un clignement de l'œil qui signifiait : Je ne puis pas être à vos côtés, à cause des exigences sociales ; mais je suis avec vous de cœur ; c'était gentil.

Successivement, nous voyons défiler mademoiselle Moreno, M. Godeau, mademoiselle Dulux, mademoiselle Carlix, Baron fils – tout à fait la voix de son père, – mais

tout cela ne m'intéressait guère, vous comprenez, je ne pensais qu'à Léona et à François Ier : enfin, un grand silence se fait, et l'huissier vient annoncer :

— Mademoiselle Léona Bourrimel, vingt ans ; a concouru en 1888 et 1889 ; n'a rien obtenu (il avait bien besoin de dire ça !) rôle de Blanche dans le *Roi s'amuse ;* réplique mademoiselle Frimard.

Ah ! monsieur Richard, vous ne savez pas ce que c'est ; il faut avoir passé par là ! Mon cœur me battait… Tenez, passez donc le bougeoir par le vasistas au locataire du second ; merci… Il faut vous dire que l'administration du concert Vatoire n'avait guère bien fait les choses : comme accessoires, une table avec un tapis vert, deux chaises de velours et c'est tout. Ce qu'il doit être rat, ce monsieur Vatoire ! Qu'est-ce qu'il aurait dit si nous étions venues sur son théâtre avee une robe décrochée au passage

du Saumon ! Enfin Léona fait son entrée, jolie ! oh jolie, avec son costume glycine et son camail moyen âge à bretelles d'acier. Immédiatement un murmure flatteur éclate dans la salle ; M. Dumas retrousse ses moustaches et M. Halévy se met à lorgner, ce qui est bon signe. Quant à M, Tourcey, il dormait toujours… mais il parait que ça ne l'empêche pas d'avoir un avis – au contraire.

Et voici Léona qui commence :

Du jour où son regard à mon regard parla
Le reste n'est plus rien ; je le vois toujours là.
Je suis à lui ! vois-tu, je m'en fais une idée !…

Ah, monsieur Richard, si vous l'aviez vue lancer ce vers-là, en regardant le prince ! C'était senti, c'était vécu ; on comprenait l'idée qu'elle se faisait… Les

membres du jury la comprenaient aussi, car ils paraissaient ravis et très émerillonnés, le petit ratatiné surtout – vous saisissez, à son âge. Alors ma fille continue, toujours en regardant le prince ; dame, c'était bien le moins après tout ce qu'elle lui devait, le camail, les bijoux, la robe et le reste :

Il me semble plus grand que tous d'une coudée !
Comme il est brave et doux, comme il est noble et fier,
Bérarde ! Et qu'à cheval, il doit avoir bel air.

Évidemment dans la pièce, il s'agissait de François I^er^, mais Tapaloff pouvait prendre cela pour une allusion délicate, et il souriait, très flatté, d'autant plus qu'il est grand, qu'il est noble, qu'il monte bien à cheval ; on aurait dit que Hugo avait pensé à lui. Devant la loge, madame Carnot, elle aussi souriait, songeant peut-être au roi ac-

tuel… mais voilà que tout à coup un grincheux crie :

— Face au public !

— Oui ! face au public ! crie-t-on de tous les coins de la salle. C'est dégoûtant de faire ainsi sa cour au pouvoir.

Quels crétins que ces spectateurs ! Je vous demande un peu. Ils se figuraient que Léona regardait la présidente de la République et jouait pour elle, et ça les rendait jaloux. Je me lève, très digne, et je crie :

— Mais ce n'est pas madame Carnot qu'elle regarde, – ça lui est bien égal madame Carnot ! Elle s'adresse au prince Tapaloff.

Le tumulte augmente. Au milieu du vacarme, des rires, des sifflets, je m'adresse au jury et je crie :

— Vous pouvez bien me croire, puisque je suis sa mère !…

Alors un tapage épouvantable éclate. Léona ne peut plus continuer, le jury se retire, et, sur l'ordre de M. Ambroise Thomas, on me flanque à la porte en compagnie de madame Frimard, qui, elle aussi, protestait afin de soutenir la réplique de dame Bérarde.

Et voilà comment, par un fâcheux malentendu, Léona n'a pas encore décroché, cette année, son premier prix. Quant à moi, en sortant, je me suis adressée au prince, et, très digne, je lui ai dit :

— C'est pour vous que ma fille a gâché sa carrière. Si vous n'êtes pas le dernier des polissons, vous savez ce qui vous reste à faire.

Le prince a été, je dois le reconnaître, parfait de tact. Il m'a dit : « Madame Bourrimel, je suis un galant homme » je connais mon devoir… Ce soir, j'emmène Léona avec moi à Dieppe… et je vous ferai venir avec

M. Bourrimel dans le courant d'août. » Et ils sont partis tous les deux par le rapide de huit heures. Hein, monsieur Richard, j'espère qu'en voilà des événements !

— Allons » tout est bien qui finit bien. Je vous rends votre fauteuil et votre cordon. Bonsoir, madame Bourrimel.

BRIMADES

Allons, voilà les brimades qui recommencent à Saint-Cyr ! s'écria le commandant Giverny après avoir parcouru le journal, et la guerre est une fois de plus déclarée entre les anciens et les melons.

— Bonne chose, la brimade ! opina le capitaine Brulard en battant son absinthe à petits coups. Il faut cela pour dompter les caractères des jeunes gens.

— Mon Dieu, messieurs, cela dépend, et il y a des natures délicates avec lesquelles ce système de coups d'épingle et de froissements réussit fort mal.

— Des natures délicates ? La vôtre, par exemple ?

— Mais oui, la mienne, répondit en souriant Giverny, et il s'en fallut de peu que ma vie militaire ne débutât par un drame.

— Diable, racontez-nous cela.

On se rapprocha de la table du commandant, on alluma les cigares, et Giverny commença :

— Il faut vous dire, d'abord, que lorsque j'entrai à l'École spéciale impériale de Saint-Cyr, je n'étais pas un potache habitué à donner et à recevoir au lycée des horions avec les camarades sans y attacher d'autre importance. Élevé dans ma famille avec le respect absolu de ma dignité d'homme, j'étais déjà un monsieur très fier, voulant qu'on gardât avec moi la politesse dont j'usais envers les autres.

Mon brave abbé s'était bien un peu inquiété de cet état d'esprit. Il m'avait inculqué le respect de l'ancien, et m'avait appris

la fameuse prière du melon, qui date, je crois, de 1807.

Ancien que j'adore,
Ange de bonté,
Ô toi, dont j'implore
La sérénité,[1]
Que l'on glorifie
Ton nom au matin,
Qu'elle soit bénie
L'ombre de ta main !… etc.

Les huit premiers jours allèrent bien. Notre promotion seule était arrivée, et nous vaguions en liberté dans les cours, sous la direction de quelques vieux chevronnés, appelés sergents-d'ours, qui nous apprenaient à plier nos effets dans la case, à cirer nos bottes, et à faire nos lits en rectangle à l'aide de deux planchettes. Comme les soirées étaient déjà fraîches, et la cour Wagram assez sombre, la mode était de se réunir dans

les deux chalets de… nécessité que l'administration prévoyante avait bâtis ; l'un s'appelait *le Turc*, l'autre *l'Anglais.* Bizarre lieu de rendez-vous, mais dame, c'était couvert, éclairé au gaz, il y faisait chaud, et, huchés dans les poutres, nous donnions à l'*Anglais* et au *Turc* des petits concerts intimes, chacun y allant de son couplet. Dans notre innocence nous ignorions d'ailleurs absolument que le *Turc* fût la propriété exclusive des anciens, comme plus grand, plus confortable et… mieux aéré.

Enfin les anciens sont annoncés. On nous range sur deux rangs devant le mur ; puis, par la grande porte nous voyons arriver, musique en tête, et précédée par un grand tambour-major toute la promotion précédente. Ils étaient superbes, nos anciens, avec leur moustache, leurs favoris jusqu'à l'oreille, leur pantalon collant, leur képi bahuté, et auprès d'eux je dois avouer

que nous faisions assez triste figure avec nos fausses-manches bleues, et la tenue d'ordonnance à laquelle nous n'étions pas encore habitués.

On les range en bataille, face à nous, puis tout à coup je compris pourquoi ce mouvement s'appelait *en bataille*, car nous fûmes chargés par trois cents gaillards qui nous bousculèrent de la belle façon à coups de pied, et à coups de poing jusque sous le *zinguot,* espèce de hangar couvert où avait lieu l'exercice les jours de pluie. Mes camarades avaient beau me répéter que c'était l'usage, j'étais outré, et, comme je témoignai de quelque velléité de résistance, une dizaine d'anciens me tombèrent dessus, en criant ;

— Qu'est-ce que c'est, *monsieur bazar !* on se rebiffe !

C'était un mauvais début et immédiatement je fus coté comme une *forte tête.*

Le soir, le commandant de l'École, Gondrecourt, celui qu'on appelait je ne sais pourquoi Gondreballe, arrive au réfectoire ; on verse du vin de Champagne à toutes les tables, puis le général élève son verre et nom dit :

— Messieurs, je n'ai pas approuvé la manière dont les anciens ont accueilli tantôt leurs recrues. Ces mœurs barbares et brutales ne sont plus de notre temps. Je viens donc vous proposer de boire à l'abolition de la brimade.

Un silence de mort – ce qu'on appelle une muette – répond à ce discours conciliant et je constate avec terreur qu'aucun de nos anciens ne touche au vin de Champagne.

— Allons, qui ne dit rien consent, insista Gondrecourt. À l'abolition de la brimade !

Mais alors les murmures éclatent de tous les coins de la salle ; on brisa les as-

siettes, on imita le cri du coq, et la général se retire bien vite pour ne pas compromettre plus longtemps le prestige de ses épaulettes dans une algarade de gamins. Pauvre Gondrecourt ! En sa qualité de romancier, il croyait encore, comme Trochu et bien d'autres à l'influence de la parole, alors que, dans notre métier, il faut peu parler, mais agir.

Donc, il n'y avait pas à se le dissimuler, c'était la guerre. Le soir, après le dîner, j'allume ma cigarette et je me rends comme d'habitude au concert du Turc, mais je me heurte à un caporal ancien qui s'écrie sur un ton indigné :

— Un melon au Turc !

Il appelle deux de ses camarades, et les voilà qui s'exclament : « Un melon au Turc ! Un melon au Turc ! » Il paraît que c'était monstrueux, et qu'on n'avait jamais commis semblable crime de lèse-majesté.

— Monsieur, commençai-je très poliment…

— Appelez-moi caporal, caporal Jullian.

— Caporal, j'ignorais que le Turc fût un endroit de délices interdit en première année…

— Ah ! vous raisonnez, melon saumâtre, verdâtre, fangeux, gélatineux et gallipoteux ! Ah ! vous faites le malin, monsieur Bazar ! Eh bien, puisque le Turc est un endroit de délices, vous allez en goûter.

Là-dessus le caporal Jullian m'empoigne, et, malgré ma résistance désespérée, aidé de ses deux camarades, il me soulève de terre ; à eux trois, ces brutes me font basculer et me plongent une seconde la tête jusqu'à l'entrée d'une des lunettes, puis on me remet sur pied. J'étais pâle comme un mort.

— Caporal Jullian, lui dis-je en m'avançant exaspéré vers lui, je m'appelle

Raoul de Giverny. Dans deux ans, je serai officier comme vous – et je vous tuerai.

On nous sépara, et on m'emmena de pied ferme à la salle de police comme ayant insulté un gradé. Pendant toute l'année ma vie fut un martyre. Jullian avait donné le mot à ses camarades de promotion et l'on m'avait mis au *système prussien*. Les punitions pleuvaient sur moi drues comme grêle, et quand je rencontrais le caporal, il me disait avec un sourire ironique :

— Eh bien ! on le domptera, ce caractère, monsieur Bazar, on le domptera.

— C'est possible, mais je vous tuerai.

C'était devenu mon idée fixe. Je comptais les mois, les jours qui me séparaient du moment où, officier, moi aussi, je pourrais me venger ; tout d'ailleurs me faisait craindre que je n'eusse à recommencer ma première année, vu le nombre incalculable de mes consignes et de mes salles de police.

Tout à tout le bruit de la déclaration de guerre à la Prusse éclate comme un coup de tonnerre. Dès le 14 juillet, nos anciens sont nommés sous-lieutenants par décret impérial, et, le soir même, quittent l'École ; tout frémissant de rage, je vois partir mon Jullian, ivre de joie, nommé sous-lieutenant au 42e de ligne, et me disant encore :

— À revoir, monsieur Bazar, sans rancune, et tâchez de devenir raisonnable.

Puis les événements s'accumulent et trois semaines après, nous aussi, sans souci des jours de consigne, nous sommes nommés officiers. Je suis envoyé au 4e dragons, et je rejoins en hâte mon régiment campé à Metz, devant la porte Mazelle. Nous nous battons à Borny, à Gravelotte, à Saint-Privat. J'avoue qu'au milieu de ces émotions quotidiennes, j'avais un peu oublié mon caporal et mes projets de vengeance, lorsque le 31 août, lors de la fameuse sortie, je vois

passer près de notre régiment rangé en bataille, un bataillon d'infanterie marchant en colonne de compagnie, et sur l'un de ses flancs, Jullian, Jullian lui-même, portant encore le pantalon à bande bleue, et ayant seulement fait coudre en hâte un galon d'or sur sa tunique de l'école.

Il me reconnaît, hésite un moment, puis il vient à moi :

— Monsieur Bazar, nous marchons à l'ennemi… J'ai peut-être été un peu dur envers vous. En attendant que je puisse vous rendre satisfaction… Je tiens à vous demander pardon. Dites-moi que vous ne m'en voulez pas.

Il me tend la main si loyalement, si cordialement que, ma foi, l'émotion me saisit, je me penche sur ma selle, je jette mes deux bras autour du cou de mon ennemi, et nous nous embrassons comme deux frères.

— À revoir, me dit-il, à revoir !

Et il rejoint sa compagnie au pas de course.

Puis la fusillade éclate, le canon gronde, et nous recevons à notre tour l'ordre de marcher en avant, pour dégager l'infanterie très compromise.

… Et tout à coup, au coin d'une route, au milieu d'un monceau de cadavres accumulés, j'ai aperçu mon pauvre Jullian, frappé d'une balle en plein front, tué raide dans cette tunique de Saint-Cyrien où le galon d'or n'avait pas eu le temps de remplacer le galon de laine du caporal… C'est à peine si, dans notre marche au galop, j'ai pu lui adresser un dernier salut du sabre.

Il m'a semblé qu'il souriait, content que je lui aie pardonné avant sa mort ces vilaines brimades m'ayant fait si longtemps désirer une mort qui me mettait ce jour-là les larmes aux yeux.

Et, du fond du cœur, j’ai répété la prière du melon :

Que l’on glorifie
Ton nom au matin ;
Qu’elle soit bénie,
L’ombre de ta main.

Pauvre Jullian !

LE CAB

HISTOIRE D'HIER

Le cab, ainsi que l'a dit un profond moraliste, est une voiture ainsi faite que de l'intérieur le supérieur ne voit pas le postérieur de l'inférieur qui est à l'extérieur.

Comme définition, c'est un peu long, mais c'est très complet.

En l'espèce, le cab était surtout la voiture la plus élégante que le loueur Sautereau – de Trouville – pût louer pour les courses de Deauville. Il avait bien à profusion des mylords, des phaétons, des spidders, des buggys, des vis-à-vis et des mails, mais il

n'avait qu'un cab, un cab superbe de provenance anglaise directe, et orné à l'avant du *crest* du prince de Galles. Gillette et Renée, séparées par une de ces haines qui ont jadis rendu *select* les Montaigu et les Capulet, avaient eu en même temps la même idée, et s'étaient dit :

— C'est égal, ce serait rudement chic de se rendre aux courses en cab, le seul cab, le cab unique, avec un joli cocher qui planerait dans les nues !

Gillette avait fait part de son projet à son ami Jacques ; et Renée s'était épanchée à ce sujet dans le *suit* rayé de son ami Bertrand. Jacques et Bertrand étaient restés, d'ailleurs, les meilleurs camarades du monde. Aussi, comme ces preux chevaliers étaient amoureux de leur belle autant qu'on peut l'être en ce siècle de Paul Bourget, ils jurèrent chacun de leur côté qu'ils auraient le cab, dussent-ils le louer au poids de l'or.

Le mercredi, d'un pas dégagé, Jacques se dirigeait, à midi, vers la rue des Sablons, et après un colloque paisible – comme un homme qui ne tient pas plus à un véhicule qu'à un antre, – il enlevait la location du cab pour la somme de dix louis, cocher compris !

Et Gillette lui sauta au cou, quand il revint, en l'embrassant en pincette et en lui disant : – Tiens, mon petit Jacques, tu es un amour !

Mais à midi un quart, Bertrand prit à son tour la direction de la rue des Sablons, et moyennant une surenchère de quinze louis, il obtint facilement la promesse du cab, d'autant plus que « le monsieur qui était venu n'avait pas l'air si entiché de la voiture ». On lui donnerait un buggy, voilà tout.

Et Bertrand reçut a son tour un bécot exquis de Renée qui lui affirma qu'il était un

ange – un ange un peu velu – mais Séraphin quand même.

Sans doute l'indifférence du « monsieur qui n'y tenait pas » était simulée, car lorsqu'il apprit que Sautereau avait loué son cab à un autre, il se mit en fureur, d'autant plus que dans l'opinion changeante de mademoiselle Gillette, il dégringola immédiatement de la situation enviable d'amour au rang de simple crétin.

Aussi Jacques retourna-t-il chez le loueur, et dans la soirée il enleva la location du cab pour cinquante louis. Cette fois, pour plus de sûreté, la location eut lieu sur papier timbré, devant un notaire de la rue de Paris, et avec un dédit de cent louis pour celle des deux parties qui n'exécuterait pas le contrat.

Jeudi dernier, dès le matin, les *planches* étaient en fête. Les hommes se promenaient déguisés en maîtres-nageurs, avec costume de flanelle claire, ceinture de soie et souliers

jaunes – ce qui est la dernière contorsion du *ah !* pour quelqu'un qui se respecte. Les femmes avaient des jupes de serge blanche, des petits paletots courts pareils avec deux rangées de boutons, des chemisettes d'hommes avec col empesé, des gants lilas ou beurre frais à quatre boutons ; sur la tête des toques en paille blanche, ou des Devonshire immenses et empanachés.

Les fleuristes passaient, offraient leurs boutonnières en œillets ou roses-thé ; des petits bonshommes criaient à tue-tête le programme des courses. Tout ce monde-là, sur la plage ensoleillée, avait l'air heureux de vivre. Renée surtout exultait, et racontait à qui voulait l'entendre qu'elle allait aux courses en cab, le seul cab de Trouville, un cab, ma chère, qui avait été conduit par le prince de Galles lui-même et qui avait encore ses armes sur la caisse !

Aussi faillit-elle avoir une crise de nerfs terrible lorsqu'au déjeuner, sous la tente, tandis qu'elle était en train de grignoter des crevettes à un louis pièce, un homme de la campagne apporta le petit mot suivant :

« Désolé de vous manquer de parole ; mais j'avais promis avant vous le cab à madame Renée et à M. Jacques. Si je le leur refusais maintenant, ils pourraient me faire un procès, car il y a un acte signé par-devant notaire.

» Recevez, avec tous mes regrets, mes salutations empressées.

» Sautereau.

» P.-S. – Si vous voulez, j'ai un buggy – le leur – à votre disposition. »

À cette lecture, Renée éclata :

— Non ! non ! s'écria-t-elle d'une voix rageuse, je n'irai pas en buggy. Je resterai chez moi, et ne mettrai pas les pieds à leurs sales courses.

Bertrand était consterné et tâchait, par sa figure morne, de prouver à sa tendre amie la part immense qu'il prenait à cette catastrophe. En somme, il n'y avait rien à dire contre Jacques : c'était de bonne guerre. Il disait cela en cassant les reins à ses crevettes avec philosophie, et en buvant à petits coups son grand sauterne, car Bertrand était un sage n'attachant aux choses de ce monde que l'importance qu'elles méritent et trouvant à part lui qu'au cab est bien peu de chose auprès de l'éternité.

— Ce qui m'exaspère, s'écria Renée comme si elle venait de trouver tout à coup un nouveau sujet de désespoir, ce qui m'exaspère c'est de penser que Gillette va se

prélasser dans mon cab, ce cab dont j'ai parlé à tout le monde. Oh ! j'en mourrai !

Et elle fondit en larmes.

Il y a deux choses que le flegmatique Bertrand n'a jamais pu voir, impassible : frapper un cheval et pleurer une femme. Il prit donc les mains de son irascible compagne, en lui disant :

— Voyons, voyons, n'exagérons rien, je t'assure que tu n'en mourras pas.

— J'en mourrai si je ne suis pas vengée. Oh ! cette Gillette ! oh ! ce Jacques ! comme je les déteste ! Je suis capable, quand ils passeront en cab, de leur tirer dessus un coup de revolver.

Cela devenait grave, car il ne faut jamais plaisanter avec les nerfs d'une maîtresse, ni surtout la défier de faire une bêtise.

— Ma chérie, reprit Bertrand avec une grande douceur, il ne faut pas tirer sur Re-

née et Jacques – le monopole des attentats est réservé à M. Carnot – mais on peut les ridiculiser, ce qui vaut mieux. Veux-tu t'en rapporter à moi et rester bien tranquille à l'hôtel ?

— Oui oui, venge-moi et je t'aimerai tout plein.

Là-dessus, Bertrand embrassa sa maîtresse et partit chez le loueur.

— Voyez-vous, monsieur Sautereau, dit-il, votre billet m'a beaucoup contrarié, car j'avais parié que j'irais aux courses dans votre cab, et votre refus me fait perdre une forte somme. Il y aurait moyen de tout arranger. Prêtez-moi la livrée d'un de vos hommes et je conduirai votre voiture aux courses. Cela vous économisera un cocher, et moi, cela me fera, quand même, gagner mon pari.

— Ma foi, monsieur, dit Sautereau en riant, faites comme vous voudrez… d'autant

plus que pendant la grande semaine mon personnel est sur les dents. Je vous attends tantôt.

À une heure, Jacques arrivait, muni d'un petit paquet mystérieux qui gonflait une de ses poches. Il eut bien vite dépouillé son veston de clubman élégant pour endosser une grande lévite grise dont le collet montait jusqu'aux oreilles ; puis il se campa sur les yeux un chapeau gris à larges bords qui le rendait absolument méconnaissable. Ainsi accoutré, il grimpa sur son siège et partit au grand trot chercher ses *clients* Jacques et Renée à Lover-Cottage.

Bientôt, le couple apparut. Jacques, toujours simple, était en chapeau canotier avec un complet bleu marin ; mais Gillette avait mis toutes voiles dehors. Figurez-vous, ô mes lectrices, une robe en gaze de soie brodée de pensées ; de dessous la jupe formant petits paniers partaient des bandes de ve-

lours terminées par des choux formant de grandes pensées ; sur la tête, un chapeau en paille d'Italie avec d'innombrables panaches lilas et des rubans de velours pensée posés en nœud plat dans cette cacophonie de plumes. Un éblouissement.

— Aux courses ! cria Jacques au cocher Bertrand.

Et l'on partit au grand trot tout le long de la Touques, dans une poussière dorée, entre deux files de voitures.

Gillette triomphait. On admirait beaucoup le cab, bien que le cabman marquât assez mal. Bientôt on arriva au double pont, et là, il y eut forcément un ralentissement.

— Allons ! cocher, un peu plus vite, faites-nous une entrée brillante sur la pelouse, dit Jacques en soulevant le petit couvercle fixé dans le toit du cab.

Alors Bertrand prit le paquet qu'il avait emporté, et, par l'ouverture du cab, il versa

délicatement tout le contenu d'un cornet de farine, qui s'étala en pluie sur les deux voyageurs stupéfaits… si bien que Gillette et son compagnon arrivèrent blancs comme des mitrons devant tout le pesage aux acclamations d'une foule en délire.

Renée était vengée.

MONSIEUR ÉDOUARD

Hier, je m'habillais pour aller chez la princesse Gortschakoff qui inaugure son magnifique hôtel de la rue de Varenne lorsque ma femme de chambre vint m'annoncer que M. Édouard était arrivé. Je m'empresse de vous dire que M. Édouard est tout simplement mon coiffeur, mais pas un coiffeur ordinaire, car il vient, à la dernière séance d'*Académie de coiffure*, de remporter le premier prix, en édifiant une « Tour Eiffel » en cheveux.

— Monsieur Édouard, lui dis-je au moment où il entrait avec une grâce dont Lauzun… et plus tard Félix ont eu seuls le secret, permettez-moi de vous féliciter sur votre

dernier succès à l'Académie. M. Eiffel est distancé et vous avez accompli là un véritable tour de force.

— Oui, madame, me répondit-il avec modestie, je fais des cheveux tout ce que je veux. J'ai déjà remporté l'année dernière la médaille d'honneur avec mon *Donjon de Vincennes.* Bien avant M. Antoine, du Théâtre-Libre, j'avais pressenti l'intérêt qu'il y aurait à évoquer le souvenir du duc d'Enghien.

Et comme il commençait à me coiffer, je lui dis, pour lui être agréable :

— Vous êtes un précurseur !

Il ôta le peigne qu'il avait dans les dents et me répondit avec vivacité :

— Moi ! Dieu m'en garde, madame ! Je serais plutôt un réactionnaire. J'avais contribué pour une bonne part au retour de ces modes Louis XV et Louis XVI, qui ont, jusque dans ces dernières années, régné

dans la coiffure, les meubles et les ajustements. Ah ! madame, l'aimable temps que ce XVIII^e^ siècle ! Dans toutes ses modes, dans toutes ses corruptions, dans toutes ses délicatesses, une seule préoccupation : le plaisir. Un joli monde à la fois sceptique et enthousiaste, ne croyant plus à ce qui était par ennui, croyant à tout ce qui allait être par un besoin de sensations nouvelles. Plans de réformes, sensiblerie exagérée, aspirations vagues vers une amélioration sociale, projets de religions ou de coiffures nouvelles concordant avec les besoins du cœur, que de choses il y avait dans ces têtes poudrées portant de véritables édifices, comme par exemple la frégate : *la Belle-Poule !*

La conviction de M. Édouard m'amusait. Il continua en me faisant une ondulation savante :

— Le temps même était supprimé. La jeunesse se prolongeait parce que la concen-

tration des fortunes et aussi une longue paix laissent plus de loisir à l'oisiveté. On a dit avec justesse que ceux qui n'avaient pas connu l'existence sous l'ancienne monarchie ne connaissaient pas la joie de vivre, une joie de vivre qui n'a rien de commun avec celle de M. Zola. La poudre et le rouge confondaient les âges. Au-dessus de ces chatoiements d'étoffes brodées, la figure n'est plus qu'un point imperceptible. Les cheveux blancs ? Tout le monde s'en fait. L'embonpoint ? Mais le ventre est absolument nécessaire pour porter ces longs gilets de soie éclatante et diaprée. Voyez quel grand air avait Thiron dans le *Marquis de la Séglière*, et étonnez-vous que le duc de Richelieu ait eu sept rendez-vous d'amour à quatre-vingts ans.

— Des rendez-vous, peut-être, monsieur Édouard… mais à condition qu'on ne se rendit pas.

— Précisément, madame, il y a une corrélation étroite entre les coiffures et la façon de comprendre l'amour. Plus vous accumulez les obstacles matériels, plus vous rendez le sentiment éthéré, platonique, délicat. Une femme entourée d'un panier, coiffée d'un échafaudage de fleurs, y regardera à deux fois avant de se livrer à un acte aussi difficile, aussi compliqué, aussi brutal que…

— Oui, oui, je vous entends. Glissez, monsieur Édouard.

— Le moyen de se rendre furtivement à un rendez-vous en marchant dans la boue avec ces hauts talons rouges, de se pencher pour faire de l'œil, par les ouvertures tarabiscotées de ces chaises à porteurs, de tomber – quoi qu'en disent Watteau et Fragonard – sur un lit de fougères. Non ! non ! Il faut parcourir pas à pas et graduellement toute la carte du Tendre en passant par le fleuve des Soupirs, et par l'île des Petits-

Soins. De là, des ralentissements, des raffinements, des suspensions qui décuplent le plaisir.

— Savez-vous, monsieur Édouard, que vous êtes un profond philosophe ?

— Non, madame, un observateur tout au plus. À la fin du XVIII^e siècle, l'influence de Rousseau se fait sentir. On veut revenir à la nature. On supprime la poudre et les falbalas. La République amène de désastreuses imitations de l'antiquité et les pompes d'une certaine mythologie aussi absurde que théâtrale. Les femmes sont des *nymphes,* des déesses, et se coiffent comme telles. Les cheveux à peine peignés sont simplement enserrés dans un cercle d'or ou dans des bandelettes. On n'a plus besoin de nous et notre office devient une sinécure ; d'ailleurs, on a si peur de mourir que l'on veut vivre avec frénésie. Madame Tallien se promène avec des bagues à ses pieds nus dans les jardins

du Palais-Royal, et donne dans son chalet de l'allée des Veuves des soirées où les invitées montrent tout et laissent sous des tulles légers à deviner… le reste. Madame Récamier excite la même admiration qu'aujourd'hui madame Hading entrant en scène, mais la beauté est offerte sans art, sans apprêts, l'amour devient brutal, les cheveux se dénouent aussi vite que les ceintures, et, n'était le respect que je dois à madame, je dirais comme jadis Brasseur dans une revue des Nouveautés : « – C'est dégoûtant ! »

— Vous êtes sévère, monsieur Édouard.

— Je suis juste, madame… et j'arrive au césarisme – le césarisme qui, au point de vue de la coiffure est l'époque, sans contredit, la plus désastreuse de notre histoire.

— Expliquez-moi cela.

— Parfaitement. Tout est à la Titus. C'est Talma qui donne le ton. Le souverain tondu et glabre copie les empereurs ro-

mains. Plus de ces coiffures à la chien avec lesquelles les muscadins avaient voulu protester contre cette rage de se montrer simplement tel qu'on est. Plus de boucles, plus de mèches ; les cheveux ras à l'ordonnance. Les hussards d'Augereau eux-mêmes sont obligés de sacrifier en pleurant de rage leur poudre et leur cadenette. Quant aux femmes, madame, ah ! les pauvres créatures ! Est-ce que ces soldats grossiers qui passent leur temps à galoper de Madrid Moscou, et de Naples à Berlin, est-ce que ces soudards moustachus, aux bottes maculées de boue, aux tuniques noircies par la poussière de la route et la poudre du combat savent faire la cour ? Allons donc ! Il leur faut des coiffures toutes simples, avec la nuque dégagée pour laisser place aux baisers hâtifs, et un petit toupet relevé sur le sommet de la tête qu'on peut refaire soi-même en un tour de doigt.

Les robes toutes plates, sans corset, sans rubans, sans jupons ou sans taille, sont retenues par une simple agrafe sous les seins tout offerts et ne demandent qu'à glisser au moindre mot ou au moindre geste. Que voulez-vous ? On n'a plus les loisirs de s'attarder à la bagatelle. Nos guerriers n'ont que tout juste le temps de passer… et de vaincre… Fermez les yeux et comparez Trianon à la Malmaison, la cour de Marie-Antoinette à celle de Joséphine, et vous ne serez pas étonnée d'entendre l'empereur répondre brutalement à madame de Staël que « la femme la plus charmante est celle… qui fait le plus d'enfants ».

— Il me semble que les idées ont un peu changé à cet égard.

— Pourquoi, madame ? Grâce à moi, qui depuis trente ans et non sans succès, me suis efforcé à faire revivre les modes de cet adorable XVIII^e^ siècle. Sur mes conseils,

l'impératrice Eugénie s'était toujours modelée sur l'épouse de Louis XVI. La crinoline était presque aussi majestueuse et incommode que les paniers. Tous les meubles étaient acajou et or ; toutes les étoffes étaient pompadour avec des bouquets gais sur fond clair ; tous les boudoirs étaient zinzolins, et les vitrines étaient encombrées de petits saxes, marquis, bergères, houzard. Tout cela chantait l'amour : l'amour médecin, l'amour désarmé, l'amour rémouleur, un tas de petits coquins, d'adorables vauriens bien plantés sur leurs petons, bien coiffés sous leurs lampions à cocarde, avec des chairs blanches, appétissantes, qu'on mangerait de baisers.

Eh bien ! monsieur Édouard, ne pleurez pas ; mon salon est toujours Louis XV et vous pouvez en sortant jeter un coup d'œil à mes vitrines.

— Évidemment, madame, on lutte. C'est même pour cela que je continue à édifier des *Tour Eiffel* et des *Donjon de Vincennes*… mais, au fond, je me sens absolument vaincu. Le césarisme nous menace, et déjà j'en vois les signes précurseurs. Vous reprenez les jupes tombant sans draperies, ni plis ; les coiffures redeviennent simples, avec le front dégagé, et un simple toupet, frisottant au sommet de la nuque. Un moment, j'ai cru triompher avec mon catogan ressuscité, mais mon succès n'a été qu'éphémère. Ça n'a pas pris, et c'est bien dommage.

— Vous êtes superbe, monsieur Édouard, votre catogan graissait les corsages de toutes nos robes.

— Et les hommes, madame, les hommes eux-mêmes se coiffent en racine droite comme Murat, et reviennent aux cravates à deux tours, à l'immense plastron de satin avec épingle, comme Chateaubriand.

N'importe ! J'aurai ma conscience pour moi et j'aurai lutté jusqu'au bout. Ainsi, ce soir, puisque madame va chez la princesse Gortschakoff, je lui ai fait, tout en causant, une coiffure franco-russe, une de ces coiffures diplomatiques qui cimentent, si j'ose m'exprimer ainsi, et rappellent, par un heureux mélange, l'architecture de la place de la Concorde unie à celle de la perspective Nevski.

Elle était très bien ma coiffure franco-russe, et j'ai eu beaucoup de succès chez la princesse ; mais quel homme, quel génie, quel artiste que cet Edouard !

Et, comme avec son érudition extraordinaire, il réalise bien le type stupéfiant du coiffeur *fin de siècle*.

MÉNAGE MODERNE

Au dernier dîner chez le jeune Pankrattieff, Bertrand de Lissay, venu là en garçon, n'avait pas été sans s'apercevoir que la duchesse de Linaretz lui faisait force avances. Étrange dîner d'ailleurs, où il y avait un peu de tout, des artistes, des danseuses, des demi-mondaines représentant ces fameuses « pêches à quinze sous » stigmatisées par Olivier de Jalin, et au milieu desquelles la duchesse, si tombée qu'elle fût depuis sa séparation, tranchait encore par la haute allure, le grand air et ce je ne sais quoi qui caractérise la race.

On disait tout bas qu'elle accordait, moyennant finances, ses faveurs au prince

Pankratieff, ce vieux boyard dont la face congestionnée sue l'ivrognerie et le vice, mais que ne dit-on pas ? et, en somme, rien n'était prouvé. Bertrand, qui l'avait d'ailleurs autrefois connue dans le meilleur monde, – il y avait même un cousinage éloigné, – était un peu gêné vis-à-vis d'elle, ne sachant pas s'il devait avoir l'air d'un naïf en continuant, en dépit des changements survenus, les respects d'antan, ou paraître un malappris en prenant le ton familier de la maison.

Après une seconde d'hésitation, il se décida pour le respect, et ce fut sans doute ce qui aguicha la duchesse, qui prit ces égards pour de la froideur calculée, et peut-être même du dédain pour sa beauté triomphante.

— Comment se fait-il que ma cousine vous ait laissé venir à ce dîner ? lui demanda-t-elle à brûle-pourpoint.

— Oh ! fit Bertrand, mon ménage est très parisien, très moderne. Madeleine est une excellente camarade qui comprend la vie et qui – en femme intelligente – ne s'oppose jamais à mes plaisirs. J'ajoute qu'elle a la plus grande confiance en moi.

— Est-ce qu'elle a raison ?

Et la demande fut ponctuée d'un regard si passionné, si brûlant, si rempli de coquetterie tendre, que Bertrand, tout blindé qu'il fût, ne put s'empêcher de tressaillir. C'est qu'elle était charmante, la duchesse, dans son costume en grenadine noire, parsemé de roses brochées, avec col Médicis, très évasé, laissant apercevoir les splendeurs d'une gorge à la Rubens. Au fait, pourquoi n'aurait-elle pas une toquade pour lui ? Et le vieux fonds de fatuité masculine reprenant le dessus, il se mit, pour rien, pour la curiosité, à chercher sous la table un genou qui ne se déroba pas, au contraire. Les pres-

sions, d'abord imperceptibles, et pouvant, à la grande rigueur, être mises sur le compte du hasard, devinrent plus accentuées, plus précises dans leur brutalité. Décidément, le genou de sa voisine permettait tout ce qu'un honnête genou peut permettre, tant et tant que, ma foi ! Bertrand glissa son escarpin verni sous le soulier de bal qui se campa gentiment sur lui, acceptant sans vergogne cette prise de possession.

La soirée continua ainsi, avec ces effleurements de doigts, ces caresses du regard, ces frôlements, tous ces menus suffrages qui constituent d'adorables privautés, et sont à l'amour comme des apéritifs cantharidés. À onze heures le souvenir de la pauvre Madeleine était, je dois le dire, un peu effacé, et quand, dans l'antichambre, Bertrand, très attendri, eut jeté sur les épaules de la duchesse une grande mante doublée de satin rayé rose, avec grand col

et petit collet garni de galons d'or, il ne put s'empêcher de dire avec une voix tremblante :

— Il n'est pas tard, voulez-vous me permettre de vous reconduire ?

— Vous ? demanda madame de Linaretz en le regardant bien en face, quelle drôle d'idée !

— C'est comme ça.

— Et que dira ma cousine ?

— Madeleine aurait un gros chagrin, et je serais désolé qu'elle sût quoi que ce soit ; mais elle ne saura rien. Péché caché est tout à fait pardonné.

— Oh ! ces maris, tous coureurs ! Allons, venez !

Au septième ciel, Bertrand sauta dans le coupé de la duchesse, et je crois bien qu'en arrivant à l'hôtel de la rue Malakoff, il avait déjà pris un ou deux baisers en acompte,

mais de ces baisers *à peu près* risqués sur les cheveux ou sur la nuque.

Que fut-ce, lorsque après l'avoir attendue un moment dans le boudoir, il la vit revenir dans un déshabillé mauve, vaporeux, froufroutant, où moussaient dans un chatoiement exquis le crépon et la gaze ! Sous le peignoir entrouvert, on apercevait le jupon de soie glacée, avec hauts volants de Chantilly sur brocatelle à fond maïs ; puis, au-dessus, le corset en peau de soie lilas garni de dentelles de Bruxelles ; et de tout cet ensemble si élégant, si féminin, se dégageait un parfum âcre, troublant, capiteux.

Pour le coup Bertrand n'y tint plus et, cette fois, prenant dans ses bras la jolie tête de madame de Linaretz, il lui appliqua sur les lèvres un de ces baisers longs, savants, savoureux, qui mettent en rut le mâle énamouré, et le rendent ensuite capable de faire n'importe quelle folie.

Puis, d'un geste brusque, il voulut l'entraîner vers la chaise longue…

Mais la duchesse très calme se dégagea, puis regardant son hôte qui la dardait tout pâle avec des yeux où passaient comme des lueurs fauves, elle lui dit :

— Tout cela, c'est très joli, mais maintenant causons sérieusement.

— Au diable !… C'est bien le moment ! Nous causerons après. Viens !…

— Ta ! ta ! ta ! Quand on ne cause pas avant, on cause encore moins après. Croyez-en mon expérience. Vous êtes charmant. Vous me plaisez beaucoup, mais les affaires sont les affaires ;

À l'heure actuelle, j'ai de grands ennuis d'argent. Asseyez-vous à cette table et signez-moi un chèque de quarante mille francs.

— Quarante mille !… Cela me serait tout à fait impossible.

— Alors, deux billets de vingt mille. À trois mois.

— Jamais de la vie !

Et Bertrand, passablement écœuré, ayant reçu sur la tête une de ces douches morales qui font… rentrer en eux-mêmes les gaillards les mieux disposés et les mieux armés pour la bataille, repassa résolument les manches d'un frac qu'il avait, je ne sais plus trop pourquoi, enlevé dans la chaleur de la conversation.

Alors la duchesse se campa devant lui, les deux mains sur les hanches, dans une attitude à la fois résolue et agressive. Ce n'était plus la sirène charmeresse et lascive, c'était la panthère montrant ses griffes avec une férocité féline.

— Mon cher, je n'aime pas à m'être dérangée pour rien. Je ne suis plus une duchesse, vous entendez ; je suis une fille qui n'a plus rien à perdre, et qui par conséquent

peut tout se permettre et tout oser contre une société dont elle a à se plaindre et contre un monde qui l'a mise à la porte. Réfléchissez bien à ce que je vais vous dire : si vous ne me signez, pas ce soir les deux billets que je vous réclame, demain matin ma douce cousine saura votre aventure avec un luxe de détails qui ne pourra lui laisser aucun doute sur ma véracité.

La misérable !... Jamais Bertrand n'aurait cru qu'une femme fût tombée aussi bas. Stupéfait, il resta un moment perplexe, anéanti, épongeant son front où perlaient de grosses gouttes de sueur, voyant par la pensée Madeleine apprenant tout, Madeleine si confiante, si loyale, découvrant son parjure. Qui sait ? Peut-être la paix de son intérieur à jamais compromise, son bonheur brisé ; une rupture, un divorce, un scandale... D'un autre côté, céder ainsi à un guet-apens, le

poignard sur la gorge, à un ignoble chantage… tout son être se révoltait.

Et pendant ce temps, madame de Linaretz, comme si elle lisait toutes les pensées contraires qui se heurtaient dans sa cervelle – une tempête sous son crâne – tendit la plume en souriant d'un air gouailleur ;

— Allons ! mon pauvre monsieur, exécutez-vous.

— Non ! finit enfin par crier Bertrand avec rage, non, je ne signerai pas ! Faites tout ce que vous voudrez.

— C'est bien. Vous entendrez parler de moi.

Et, sur un appel de timbre, un grand valet de pied parut pour « reconduire monsieur le comte ».

Une fois dans la rue, Bertrand se mit à étudier la situation. Il avait fait là un joli coup. La duchesse n'était pas femme à reculer devant l'exécution d'une menace.

Comme elle le disait elle-même, elle n'avait rien à perdre. Que faire ?… Comment conjurer la catastrophe ? Tout à coup, il se frappa le front comme un homme qui a pris une décision suprême, et, dès qu'il fut rentré, il marcha résolument vers la chambre où madame de Lissay l'attendait en lisant.

Il s'assit à son chevet et commença non sans effort :

— Ma chère Madeleine, j'ai une confession à vous faire… Je serai franc. Ce soir, je vous ai trompée – oui, je vous ai trompée si tant est que l'intention soit réputée pour le fait ; cependant je me hâte d'ajouter que ma faute n'a pas dépassé une velléité et que, de fait, je ne suis pas coupable. Votre cousine, la duchesse de Linaretz, m'a menacé de tout vous écrire demain si je ne lui donnais pas quarante mille francs. J'ai réfléchi… j'aime mieux tout vous avouer et me mettre vis-

à-vis de vous l'amende de dix mille francs pour vos toilettes ou vos pauvres.

Et non sans une certaine anxiété, il leva les yeux sur sa femme pour voir quel effet avait produit sa confession. Il craignait de voir un visage courroucé, des yeux baignés de larmes.

Il aperçut une bouche qui souriait, deux mains tendues vers lui dans un élan de bonne camaraderie, tandis que Madeleine lui disait ;

— Bertrand, mon ami, vous êtes d'une jolie force. Vous me faites un cadeau royal et vous sauvez trente mille francs. Tous mes compliments. Quel bon tour joué à la duchesse ! Ah ! si tous les gogos étaient comme vous, la pauvre femme n'aurait plus qu'à mettre la clef sous la porte en criant : « Enfin, nous avons fait faillite ! »

— Alors, vous ne m'en voulez pas trop ?… Vous acceptez mes cinq cents louis en manière d'expiation ?

— Comment donc, mon adoré ! Mais, à ce prix-là, je vous permets d'avoir toutes les… velléités possibles. Et maintenant, la duchesse peut m'écrire tout ce qu'elle voudra. Ne sommes-nous pas un ménage moderne ?

LES DORMEUSES

« Nous allons lui percer le flanc.
Ah ! nous allons rire !... »
SHAKESPEARE

IL Y AVAIT grande fête au château de la Bernerie. En effet, mademoiselle Laure de Chaneuf épousait le comte Yvan de Belangin. On sait que les Chaneuf portent de gueules à la corne d'or, accompagné en chef de trois coquilles d'or et en pointe d'un lion léopardé de même. C'est tout dire. La famille, originaire de Bretagne, établit sa filiation directe depuis Gontran de Bezemal, qui devint seigneur de Chaneuf du chef

d'Aurore de Chaneuf, sa femme, en 1596. Elle a fourni des chevaliers de Malte et a de bonnes alliances.

Quant à la maison de Belangin, c'est une des plus marquantes parmi l'ancienne chevalerie bretonne. La filiation est authentiquement prouvée depuis Tugdual de Belangin anobli, après boire, par le duc Henri de Lorraine, en 1621. Comme armes : d'azur à une coupe d'or chargée à la base d'une croisette de pourpre accompagné en chef de deux lions d'argent affrontés de langués de gueule.

Vous ne comprenez rien ?… Ah ! si vous croyez que la langue héraldique est faite pour être comprise par tout le monde ! Mais je n'étais pas fâché de vous donner ces petits renseignements, aussi obscurs que précis, pour vous faire savoir que, du Pornic à la Roche-sur-Yon, tout le pays était en liesse. La mariée, une jeune fille charmante

sous ses dentelles blanches, la descendante fière et fine d'une noble race bien française ; une âme d'artiste sous une couronne de cheveux d'or. Le marié, un de nos sportsmen les plus émérites, un des disciples les plus fervents de Saint-Hubert, n'ayant pas son pareil pour forcer un cerf, et pour exécuter sur la trompe toutes les sonneries, depuis le *lancer* jusqu'à *l'hallali,* le modèle accompli du gentilhomme campagnard.

Bref, c'était de tout point ce qu'on appelle une union bien assortie, Chaneuf et Belangin étaient faits pour s'entendre. Aussi les cadeaux avaient-ils afflué des châteaux environnants, bijoux, bronzes, services, paravents, amulettes faites de défenses de sanglier, brûle-parfums, candélabres bout de table, étoffes soyeuses, missels rares, ivoires précieux, tout cela avait été entassé dans un désordre artistique de manière à constituer

une merveilleuse exposition dans la grande salle du château de la Bernerie.

Seul le cousin Théodoric-Victurnien, Palamède marquis de Chaneuf n'avait rien envoyé, et cette abstention n'avait pas été sans causer une douloureuse surprise, car on prétendait que le cousin, brillant capitaine de cavalerie, avait été très épris de sa cousine, et voyait le mariage d'un mauvais œil, lorsqu'au moment où le cortège allait se mettre en route pour la chapelle du château – le voyez-vous d'ici le cortège, non, mais le voyez-vous ! – il ne faut pas vous figurer que cela ressemblait au cortège de féerie ou d'opérette lorsque la reine Louise Théo va épouser le prince Albert Brasseur. – Au moment, dis-je, où l'on se rendait à la chapelle, le beau marquis, étincelant dans son uniforme de hussard, arriva apportant un écrin qu'il offrit avec une grâce toute chevaleresque.

— Ah ! je savais bien qu'il me donnerait un souvenir ! s'écria Laure avec une joie enfantine.

On s'empressa, on ouvrit l'écrin et l'on aperçut des *dormeuses*, formées de deux magnifiques perles noires entourées de diamants.

— Que je suis heureuse ! s'écriait la mariée, en battant des mains, moi qui précisément n'ai jamais porté de boucles d'oreille. Oh ! mon petit Palamède, comme tu es gentil ! Rien ne pouvait me faire plus plaisir.

— C'est un cadeau vraiment royal, appuya le comte Yvan, sur le front duquel l'arrivée inopinée du capitaine avait cependant amené comme une ombre de jalousie.

Cette fois, on se remit pour de bon en route vers la chapelle – ce qui me navre, c'est que je suis sûr que vous ne voyez pas le noble cortège. – Pendant la cérémonie, mademoiselle Suzanne de Sussmondois chaula

le *Pater Noster* de Niedelmayer, tandis que M. Boudet-Broutard, le juge du tribunal d'Angers, lui donnait la réplique en interprétant avec sa voix superbe l'*Ave Maria* de Hummel, et l'*O Salutaris* de Hoschtetler.

Puis quand monseigneur Bavette, l'évêque de Niort, eut dit compendieusement aux deux époux tout ce qu'il pensait, non seulement d'eux, mais de leurs ancêtres escrabouillés à Bouvines, à Denain et à Malplaquet, on reprit le chemin du château, tandis que les cloches, ding ding don, sonnaient à toutes volées, et que les paysans tiraient des coups de fusil en formant la haie le long des prairies en fleurs. Pondant la cérémonie, la mariée avait paru distraite, préoccupée ; parfois un sourire étrange errait sur ses lèvres, et plus d'une fois Belangin surprit le regard de Laure allant avec une reconnaissance attendrie vers le dolman bleu de ciel du cousin.

— Ah ! Palamède avait bien besoin de revenir ! soupira le comte Yvan. Enfin, je veillerai. Je ne suis pas chasseur pour rien, et j'ouvrirai l'œil.

On revint dans la salle des fêtes et, de nouveau, l'on s'empressa pour admirer l'exposition des objets. Bon gré mal gré, le marié fut obligé de rester, afin de faire les honneurs, tandis que sa femme, après avoir chuchoté je ne sais quoi à l'oreille du capitaine, allait enlever sa toilette de mariée pour revêtir une polonaise drapée en tissu écossais, avec empiècement et manches en drap bleu marine, costume commandé pour le voyage.

Évidemment cette absence était nécessaire, cependant elle contraria Belangin, qui finit par la trouver prodigieusement longue. Le temps passait, Laure ne reparaissait pas, et tout en détaillant d'une voix distraite les cadeaux envoyés, le malheureux mari avait

la fièvre, et tournait à chaque instant ses yeux vers la porte. Son irritation même commençait à être remarquée.

Que fut-ce, lorsqu'il s'aperçut tout à coup de la disparition du cousin Palamède. Oui, le dolman à tresses noires et à soutaches d'argent ne tranchait plus sa note claire sur les habits sombres des hommes. Peut-être n'y avait-il qu'une coïncidence, une simple coïncidence… ; mais, enfin, cette coïncidence était fâcheuse.

— Où est donc madame de Belangin ? avaient déjà demandé plusieurs vieilles douairières avec un sourire pointu.

— Elle est à sa toilette, mais elle ne peut tarder à reparaître.

— En tout cas, nous ne voulons pas remonter en voiture sans l'avoir embrassée, cette chère enfant.

L'embrasser ! Peut-être y avait-il à ce moment une autre personne qui

l'embrassait ! À cette idée, le comte se sentait comme une sueur froide. Et il était obligé de rester là, inerte, paralysé par tous ces nobles hobereaux qu'il eût voulu voir à tous les diables. À la fin, il n'y tint plus, et réfléchissant, qu'en cas d'esclandre, il valait mieux ne pas mettre dans le secret une personne appartenant à l'aristocratie, cherchant une confidente sûre, discrète, en laquelle il pût avoir confiance, il aperçut tout à coup le profil rondelet de madame Boudet-Broutard, la femme du juge du tribunal.

— Voilà mon affaire ! pensa-t-il.

Et à mi-voix, il la prit dans une embrasure de fenêtre pour lui confier, sinon ses angoisses… du moins sa contrariété. L'absence de la comtesse faisait mauvais effet. Madame Boudet-Broutard serait bien aimable de voir ce que pouvait bien faire lu comtesse… évidemment occupée à s'habiller, mais cependant cette absence

était bien longue, et sans être inquiet – par-bleu non il n'était pas inquiet ; pourquoi serait-il inquiet ?… – cependant, il aimerait bien la voir reparaître, afin de rassurer ses nombreux amis.

— Soyez tranquille, dit la femme du magistrat, toute joyeuse d'être chargée d'une mission de confiance et flairant peut-être quelque intrigue amoureuse.

Et quand de nouveau on se mit à s'enquérir de Laure :

— Madame Boudet-Broutard vous l'amènera, répondit simplement Belangin.

Cinq minutes après, la grosse dame reparaissait, riant, mais riant d'un rire qui la secouait de hoquets convulsifs.

— Eh bien, où est la mariée ? fit-on en formant le cercle autour de l'ambassadrice hilare.

— Oui, où est Laure ? appuya le comte très énervé.

— Hi ! hi ! hi ! continuait à susurrer madame Boudet-Broutard.

À la fin elle finit par dire :

— Figurez-vous !… Ah ! la petite folle !… Figurez-vous que je l'ai trouvée avec son cousin Palamède… Hi ! hi !… Elle était en train de se faire percer…

Il y eut un cri d'indignation à la ronde, et, tandis que les hommes pouffaient à leur tour, quelques jeunes châtelaines se cachaient en rougissant derrière leur éventail.

— Sacrebleu ! madame, rugit Belangin, que nous racontez-vous là ?

— Eh bien ! oui… Elle était en train de se faire percer les oreilles pour mettre tout de suite ses dormeuses.

Et en ce moment, calme, très inconsciente du scandale causé, madame de Belangin apparut souriante, le torse moulé dans la polonaise de voyage, et portant à ses

oreilles, d'où coulait un mince filet de sang, les belles perles noires.

— …Mon cher, dit le cousin Palamède à l'oreille du comte Yvan, je vous félicite ; vous pouvez y aller carrément. Les Chaneuf ne tremblent jamais et la comtesse est une brave.

BRISEUR DE CHAÎNES

Elle n'était pas bien gaie, Olga Koupchine, en se rendant ce soir-là au Cirque. La veille, on avait arrêté bon nombre de ses amis, de braves nihilistes qui rêvaient l'amélioration sociale par la suppression complète du vieux monde gangrené et pourri jusqu'aux moelles. Et Panoff, qui fabriquait si bien la nitro-glycérine ; et Bombiski, pour lequel le fulmi-coton n'avait pas de secrets ; et Pulvereff, qui avait inventé le tube à percussion centrale ; et Bakoune, le fameux Bakoune lui-même, ce génie de la destruction, qui avait trouvé l'obus de poche.

Ah ! c'eût pourtant été un beau spectacle que la vue de cette société escrabouillée, finie, ramenée au néant ! Plus rien, rien, que des ruines, des morts et des décombres ! Et alors, de cette décomposition, de ces cadavres, de ce fumier régénérateur renaîtrait un être nouveau, bon, grand et juste, qui rendrait enfin la terre habitable par des procédés autres que ceux promis par le tyran Constans dans son discours de Périgueux !

Et voilà que les apôtres de cette œuvre sublime étaient maintenant sous les verrous ! Quel serait le Spartacus ? Qui briserait ces chaînes forgées par l'autocratie et la ploutocratie ? Qui ? C'est en songeant à cette douloureuse situation, que ses yeux étaient tombés sur une affiche où était annoncé, en lettres gigantesques : *« Max Liberator – le briseur de chaînes. »*

Quel beau nom ! Aussitôt Olga avait senti palpiter son cœur de révoltée. Son adorable petit nez, un peu kalmouk, frissonna comme celui d'un chien sur une bonne piste, et, jetant sur sa robe parisienne en peau de soie bleu-paon avec dessin drapé en crêpe de Chine, le *sonafan* national, elle partit pour le Cirque, en constatant, avec une certaine joie, qu'elle était plus jolie que jamais.

Non pas qu'une Koupchine attachât la moindre importance à un bien aussi périssable que la beauté, mais, pour son rôle de séductrice, ses yeux verts frangés de longs cils pouvaient être une arme plus dangereuse que l'obus de poche. Toute sa personne, en effet, exhalait un on ne sait quoi d'exotique troublant et capiteux en diable ; elle laissait derrière elle comme un sillage de désirs, et son apparition sur les gradins

de l'amphithéâtre produisit une vive émotion dans la loge de l'Épatant.

Cependant, au son d'une musique guerrière, Max Liberator avait fait son entrée. C'était un superbe gaillard, aux cheveux drus, au cou de taureau, aux biceps invraisemblables, avec des pectoraux puissants moulés sous le maillot de soie rose fanfreluché çà et là de quelques nœuds de satin mauve. On apporta une lourde chaîne qui fut enroulée sur une poulie. À cette chaîne se suspendirent, lamentables et déjetés, des grappes de laquais pesant de tout leur poids, et la chaîne résista. Alors, Liberator la prit entre ses deux mains, garnies seulement d'un mouchoir de dentelle, et, avec un petit coup sec, il la brisa en deux tronçons, aux acclamations d'une foule en délire.

Et, pendant que les applaudissements résonnaient sous les grandes voûtes avec un bruit de tonnerre, Olga Koupchine faisait

son rêve – oh ! bien beau ! – Elle ensorcellerait ce Max, elle le griserait d'amour, de caresses, de baisers – qu'importe la pudeur, qu'importe la vertu lorsque la cause est sainte ! Et lorsqu'elle aurait *sa chose* de ce superbe mâle, lorsqu'elle l'aurait asservi par le plaisir, comme les dompteurs dressent les bêtes fauves, alors elle le prendrait par la main, elle le mènerait dans les prisons, et les portes de Mazas, de la Roquette, de la Conciergerie, de toutes les Bastilles modernes voleraient en éclats, les geôliers seraient assommés d'un coup de poing en plein front comme des bœufs à l'abattoir, les menottes, les chaînes infâmes de la tyrannie seraient brisées comme verre, et Panoff, Bombiski, Pulvereff et Bakoune pourraient à nouveau recommencer leur œuvre au grand soleil de la liberté !...

Les exercices avaient continué. Les laquais-suspensions étaient maintenant de-

venus les laquais-cabestans, et, attelés en sens contraire, ils tiraient sur une double chaîne qui ne rompait pas. Alors, Max Liberator l'enroulait autour de son torse, et d'une simple dilatation du sternum, il la faisait éclater.

— Bravo ! bravo ! criait la foule, qui a toujours idolâtré la force qui impose et qui s'impose.

Et pendant ce temps-là, à son insu, les idées d'Olga Koupchine avaient pris une autre direction. Pour un instant, elle était redevenue femme, et, toute frissonnante d'un désir inconnu, elle se disait qu'il y aurait peut-être une volupté étrange et âcre à être dans les bras de ce merveilleux colosse. Il pouvait vous briser sans doute, mais on devait éprouver des sensations inconnues, quelque chose comme une mort lente ; une torture en même temps violente, atroce et exquise. Serrée contre sa poitrine d'Hercule,

on devait faire un long voyage à travers les paradis artificiels, un voyage dont on revenait lasse, exténuée, mais ayant vécu une vie intense de larmes, de plaisirs et de joies. Quelle nuit ! Quelles folies ! quel rêve !…

Oui, la politique ardente, la nihiliste avait disparu pour faire place à la Slave passionnée, enragée d'amour, et sans doute ses yeux verts en disaient long, car Max, l'ayant aperçue, ne put s'empêcher de tressaillir, tant il y avait d'effluves, de fluide magnétique dans le regard flamboyant de cette femelle en rut.

Il sourit en saluant avec des grâces de danseur, et Olga se précipita vers les écuries. Sans fausse honte, sans pudeur inutile, elle alla droit au but :

— Tu es fort, tu me plais, et je t'enlève. Je t'attends dans mon coupé, au coin de la rue de Ponthieu. Est-ce convenu ?

Max Liberator, qui, à ce moment, essuyait son front, tout mouillé de sueur, avec une serviette-éponge, regarda son interlocutrice dont la figure apparaissait sous le bashlik de soie crème. Charmante de fait, et très différente des conquêtes qu'il avait eues jusque-là.

— Je m'étais pourtant bien promis, murmura-t-il, que ce soir je rentrerais me coucher de bonne heure. La semaine a été dure. Enfin !... Est-ce loin où nous allons ?

— À deux pas, dans mon petit hôtel, rue Galilée.

— Eh bien ! attendez-moi, madame, je passe un veston et je redescends.

Quelques minutes après, Max Liberator, transformé en véritable gentleman, revenait et s'installait à côté d'Olga, très émue. Pendant ces quelques minutes de réflexion, elle avait repris tout son sang-froid. Sans doute, elle serait maîtresse et courtisane ; sans

doute, elle saurait mêler, comme a dit le poète :

Les voluptés du ciel à celles de l'enfer.

Mais tout cela n'était qu'un détail, un moyen. Le principal était le but à atteindre, et à nouveau elle avait revu dans son imagination assombrie Panoff, Bombiski, Pulvereff et Bakoune enchaînés. Tandis qu'elle mordait ses vieilles dentelles dans un spasme, ses malheureux amis seraient à souffrir sur la paille humide des cachots. Au moins fallait-il sanctifier cette nuit d'orgie en faisant servir cet anéantissement passager au grand anéantissement général, en transformant son plaisir à elle en bonheur de tous.

Et du coin de l'œil elle regardait la stature athlétique de son compagnon, ces larges cuisses éclairées par la lueur du gaz

s'étalant énormes sur la banquette de la voiture, ces mains velues, aux doigts trapus et chargés de bagues qui brisaient les entraves. Et, à son insu, elle se sentait prise à son tour comme d'un respect religieux vis-à-vis de ce phénomène, de cet homme providentiel.

— Ah ! je vais le rendre bien heureux ! se dit-elle dans un bel élan de socialisme attendri.

On arriva au petit hôtel, et Olga Koupchine enleva son sonafan. Dans ce mouvement, une des fleurs brodées suivant la mode de Tiflis se prit dans le bracelet d'or qu'elle portait au bras. Elle tira et le ressort se trouva faussé, retenu par la chaîne de sûreté.

— Allons, dit-elle, mon cher, en tendant, avec un geste charmant, sou bras nu à son compagnon, commence dès maintenant ton œuvre de libérateur et brise cette chaîne d'or, puisque je ne puis l'ouvrir. Plus tard, je

t'en ferai briser d'autres plus sérieuses. Tu verras !

Max Liberator prit la petite chaîne d'or entre ses doigts, il tira de toutes ses forces, ses veines du front se gonflèrent, ses yeux s'injectèrent de sang, mais… à la grande stupéfaction d'Olga, il ne put parvenir à rompre cette gourmette minuscule !

Comment ! s'écria Olga indignée, tu ne peux pas même rompre la chaîne d'or de mon bracelet ! C'est là ta force ! Et voilà l'être chétif et impuissant auquel j'allais me donner ce soir, auquel j'allais confier le sort de la jeune Russie !

— Ma foi, madame, dit Max, il ne faut pas m'en vouloir. Depuis trois semaine que j'ai débuté à Paris, beaucoup de grandes dames ont eu… la même idée que vous. Alors, vous comprenez, à la longue… Je continue bien encore à briser les chaînés de fer, les chaînes que je connais, auxquelles je

suis habitué. Question d'entraînement. Mais pour le reste… ah ! je l'avoue, je suis complètement éreinté.

Et voilà pourquoi Panoff, Bombiski, Pulvereff et le fameux Bakoune sont encore sous les verrous et attendent un Spartacus sérieux.

M. Marcou, peut-être ?…

LES ÉMERAUDES

Au fait, qui est au juste ce comte Larbona qui, un beau jour, débarqua parmi nous comme le Brésilien dans la *Vie Parisienne*, éblouissant, étincelant.

J'arrive de San Francisco
Couvert de monacos.

Installé dans un des plus beaux hôtels de l'avenue Hoche, il avait un moment réussi à pénétrer dans un grand nombre de salons ; puis la réaction eut lieu, et un journal du matin prouva clair comme le jour que le comte Larbona était le dernier des ruffians, et avait beaucoup de peccadilles, et même

quelques crimes graves sur la conscience. On affirmait qu'il avait été pendu deux fois.

C'est il ce moment psychologique de son existence qu'il chercha à se donner l'appui de relations sûres, en se prodiguant, en donnant des fêtes et en se faisant présenter aux club-men connus, et l'on cite encore le mot ravissant de Georges Durandal, le gentilhomme sans peur et sans reproche.

Comme Larbona demandait humblement que Durandal voulût bien honorer un petit souper de sa présence :

— J'ai quelques amis dans ma modeste demeurrrre ce soir… vieille habitoude du samedi – un verre de xampagne, quelques écrevisses…

— Monsieur le comte, lui répondit Durandal, en esquissant un sourire goguenard sous sa barbe à la Henri IV, on m'a dit que vous aviez un peu volé ; on m'a dit que vous aviez beaucoup pillé ; on m'a même affirmé

que vous aviez énormément assassiné… Eh bien, je m'en fiche… pourvu que votre vin soit bon et vos écrevisses fraîches. Hein ? je suis gentil…

Et, cette boutade lancée, ajoutons que Durandal n'alla pas au souper.

Ces préliminaires étaient indispensables pour vous expliquer la situation sociale du bonhomme auquel nous avons affaire. De plus une mise excentrique, des bijoux trop clinquants, des cravates trop éclatantes, et une rosette trop multicolore avaient encore souligné le côté rastaquouère, bien avant qu'on eût entendu ce langage étrange où, à côté du zézaiement nègre, les *r* vivaient avec des sonorités terribles.

Renvoyé du vrai monde, Larbona voulut se rabattre sur le demi-monde, où ses patares devaient attendrir le cœur des Nétilla, si tant est que ces dames n'aient pas changé

de goût depuis le baron de Gondremark. De ce côté, il faut être juste, le comte fut beaucoup mieux accueilli. Il savait que la petite Flavie, dans son petit hôtel de la rue Pergolèse, recevait tout ce qu'il y avait de mieux comme verticales de grande marque, et, dès la première rencontre aux courses de Longchamps, il s'arrangea pour frapper un grand coup.

Vous avez vu cent fois passer Flavie en amazone, vous savez, cette belle fille qui a gardé au milieu de nos névroses parisiennes toute la vigueur, toute la fraîcheur éclatante d'une belle campagnarde. C'est elle qui toute petite, dans les champs, saisissait les chevaux de la ferme par la crinière, et partait dessus, au galop, sans selle ni bride, à poil… une habitude dont elle ne s'est pas d'ailleurs complètement départie. Vous connaissez ses cheveux lisses, bien serrés sous le petit chapeau d'homme, son rire

étincelant, ses fossettes, et surtout sa croupe andalouse moulée dans une jupe sans couture. Mais ce jour-là, elle était en dame, avec une robe en cachemire vert d'eau pâle, recouverte d'une veste à dents pointues en guipure noire bordée de jais ; sur la tête un béguin, en crêpe vert d'eau, orné d'un pouf de roses, et attaché par des brides noires dans lesquelles était passée une rose sans feuilles. Larbona fut tout à fait subjugué.

— Madame, dit-il avec son accent du Sud – un de ces accents qui rassurent tout de suite les femmes comme Flavie, madame, ze souis ébloui, tout à fait ébloui, de votre costoume. Poutant, voulez-vous me pemettre oune petite critique ?

— Allez, monsieur, dites toujours, ça n'engage à rien.

— Eh bien ! pour celle rrrobc verrrt-d'eau, il faudrait quelque chose pour allerrrr avec.

— Mais quoi, mon vieux Brésilien, mais quoi ?

— Eh bien ! des émerrrrraudes, oui, il vous faudrait de belles émerrrraudes aux oreilles.

— Vous êtes bon, vous. Si vous voulez m'en donner une paire pour compléter le… costoume… ne vous gênez pas.

— Précisément, madame, c'est la permission que je vous demande humblement… Voulez-vous me permettre de vous envoyer dans un écrin à votre chiffre une paire de boucles d'oreilles dignes de vous, dignes de vos charmes et de votre élégance – en émerrrraudes garnies de diamants ; tenez, dans le genrrre de ceux que j'ai à ma cravate. Hein ?

Flavie regarda l'épingle qui, véritablement, était magnifique ; en somme, ce rastaquouère paraissait absolument riche, et, à défaut d'autres références morales, l'épingle

pouvait déjà servir de référence matérielle. Elle ne crut donc pas devoir refuser son adresse.

Le lendemain, le comte arrivait dans le petit hôtel de la rue Pergolèse.

— Ze vous les ai commandées, vos boucles d'oreilles, dit-il, z'ai choisi les pierres moi-même, vous verrez, elles sont souperbes, oun éclat, oune limpidité ! Le marchand m'a dit : « Senor, zamais ze n'en ai vou d'aussi poures. Enrichies de diamants, elles seront oun vrai cadeau de roi. »

Et il ajouta galamment :

— C'est bien le moinsse pour oune reine comme vous.

Au fait, pourquoi Larbona aurait-il menti ? De ce jour, il eut chez Flavie ses grandes et petites entrées. Il y rencontra Altesse, Blanche Malataire, Teckman, la comtesse Trajowska ; ces dames connaissaient elles-mêmes des petits jeunes gens naïfs, ap-

partenant tous au plus pur gratin, à la crème. Qui sait ! Peut-être par eux pourrait-on parvenir à se recréer quelques relations dans le monde propre. Ils se demandaient parfois entre eux :

— Qui est-ce, ce comte Larbona ?

— Mon cher, c'est l'amant de Flavie.

Ce renseignement suffisait, et le bon-garçonnisme parisien faisait le reste. Cependant le temps passait et les boucles annoncées ne faisaient pas leur apparition.

— Et mes émeraudes ? demandait parfois Flavie avec impatience.

— Ma cère, il faut le temps, qué diable ! Les émeraudes, on les a, mais il faut choisir chaque diamant oun à oun, des diamants qui soient dignes de la pierrerrrie centrrrale. Voulez-vous posséder oun bijou ounique ? Eh bien, il faut du calme. Rien ne s'improuvise, surtout les merveilles.

Et Flavie patientait sans défiance, continuant à donner des fêtes à son seigneur et maître qui, à ce jeu-là, avait déjà récolté une demi-douzaine de poignées de main très présentables. Quand on plaisantait la belle fille sur les étrangetés de son hôte, sur ses moustaches de forban, sur ses termes de mauvais goût, elle répondait :

— Tout ce que vous voudrez, mais ça n'empêche pas le comte d'être un parfait gentilhomme qui va me donner des émeraudes magnifiques. *J'ai vu les pierres.* C'est fantastique ! Jamais vous n'aurez rien admiré de semblable.

— Ah ! disaient les petites camarades avec un soupir de jalousie préventive. Toutes nos félicitations, ma chère.

Deux semaines, trois semaines se passèrent, et l'écrin continuait à briller par son absence. Avec cela, symptôme inquiétant, Larbona n'avait pas paru depuis plusieurs

jours. Flavie commençait à être dans une vive inquiétude, lorsque hier, en revenant des Acacias, elle aperçut tout à coup le comte qui descendait à pied l'avenue du bois de Boulogne. Elle saute en bas de son huit-ressorts et saisit vivement le bras du rastaquouère ;

— Dites donc, vous savez, vous, je commence à croire que vous êtes un joli farceur !

— Oun farceur ! Moi ! Ah ! ma pauvrrrre amie, je n'y pense guère à la farce. Vous ne voyez pas que ze souis en deuil, en grrrand deuil.

Et il montrait un crêpe minuscule à son chapeau cambré ; puis, essuyant une larme imaginaire, il ajouta :

— Depuis que ze vous ai voue, z'ai ou oun grand malheur, oune catastrophe. Z'ai perdou ma pauvre mère…

— Tout cela est bel et bon, mais je ne vois pas le rapport qu'il y a entre cette perte

et mes émeraudes, ces émeraudes que vous m'avez promises et que je ne vois jamais arriver.

— Précisément, ma cère amie, précisément Ah ! c'est tout oun drame, si attendrissant qu'à l'Ambigou on ne pourrait pas le raconter sans pleurer. Figourez-vous que, quelques jours avant la mort de ma mère, les boucles d'oreilles étaient arrivées. Elles étaient si zolies, si zolies, que ze les avais montrées à la pauvre pour la distraire… Alors, par oun caprice de malade, elle a voulu se les essayer aux oreilles… Oune dernière coquetterie de femme. Ze n'ai pas voulu lui refuser cette suprême joie… Si vous aviez vu l'effet produit par ces pierres vertes, ces diamants étincelants, sur ce visage déjà pâli par la morrrrt ! C'était lugubre !… et en même temps magnifique, à cause de la richesse du bijou. Alors, ajouta le comte Larbona en étouffant un sanglot…

alors, quand la pauvre maman a eu rendu le dernier soupir, ze n'ai pas eu le cœur de lui enlever des oreilles ces belles boucles qu'elle avait tant aimées. Que voulez-vous ? on a du cœur ou on n'en a pas. Ma mère avait aimé ce bijou. *Moi, ze l'ai enterrée avec !…* Et voilà pourquoi, ma chère Flavie, vous n'aurez jamais vos émerrraudes.

UNE CONVERSION

Il y avait trois ans déjà que la petite Jeanne Gouray avait quitté le village de Luxeuil (Orne), à quelques lieues d'Alençon, pour suivre à Paris un sous-lieutenant de chasseurs qui passait par étapes. Depuis, la fortune était venue et l'officier avait passé la main à bien d'autres ; Jeanne Gouray était devenue Jane de l'Orne ; le *Diable Boiteux* la citait parmi les tendresses et les mousseuses qui, en compagnie de Sonadieu, de la Croix-Ramillies et de tout le Royal-Meilhac, font l'ornement des Acacias, du Cirque-d'Été ou du Jardin de Paris.

Là-bas, au village, le fermier Pierre Gouray avait suivi, non sans une certaine

admiration, l'avancement prodigieux de sa fille, et volontiers il eût dit comme le père de Lydie Garousse, au Vaudeville :

— Tu es l'honneur de la famille. Jamais un garçon ne serait parvenu à ta position.

Mais si Pierre Gouray était satisfait, il y avait quelqu'un de profondément attristé, c'était l'abbé Charras, curé de Luxeuil. Il avait élevé Jeanne, lui avait fait faire sa première communion et l'avait conservée jusqu'à l'âge de dix-sept ans comme porte-bannière dans la confrérie de la Vierge. Ainsi, voilà quel avait été le fruit de ses conseils, de ses pieuses exhortations !… Bien souvent, il lui avait dit que l'essence même de toute religion était contenue dans ce simple précepte : *«Faites aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fît…»* Mais il n'avait jamais cru qu'elle appliquerait dans un sens aussi profane ce magnifique dogme de morale évangélique.

Ah ! l'exemple était déplorable et le scandale était immense ! Là-bas à Luxeuil, dans les assemblées du dimanche qui avaient lieu sur le mail devant le porche de l'Église, le brave curé entendait parfois les propos des fillettes, et, loin de jeter la pierre à la Gouray, il y en avait beaucoup – même parmi la confrérie de la Vierge – qui disaient, avec un soupir d'envie :

— Cette Jeanne ! En voilà une qui a eu de la chance !

Il n'y avait pas à se le dissimuler, le danger était imminent. Que de nouvelles grandes manœuvres eussent lieu dans l'Orne, qu'un nouveau régiment de chasseurs vint à passer par Luxeuil, et l'exode aurait lieu en masse, tous les bonnets s'envoleraient par-dessus les moulins, sans oublier celui de la Galette, et, qui sait, peut-être arriverait-il un jour où le pauvre pasteur, abandonné de son troupeau, en serait

réduit, dans les processions, à faire porter la bannière par le bedeau – un vieil ivrogne d'aspect rien moins que virginal.

C'était navrant !…

Et tout cela à cause de Jane de l'Orne, cette première brebis qui avait été cavalcader dans les buissons ardents. Pourtant elle n'était pas mauvaise fille autrefois ; elle l'écoutait bien, et c'était certainement une des âmes du village sur laquelle il avait le plus d'empire. *« Faites aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fît. »* Et alors dans ce temps-là, elle soignait les malades, distribuait des aumônes, restait chaste et portait la bannière.

Depuis ! Ah ! depuis !… Je vous demande un peu à quoi ça sert, en temps de paix un lieutenant de chasseurs ?… Abomination de la désolation !

À force de réfléchir, l'abbé Charras comprit bien vite que les lamentations –

même celles vulgarisées par le prophète Jérémie – étaient d'une inutilité complète, ce qu'il fallait, c'était couper le mal à la racine, partir pour Paris et ramener, si possible, Jane de l'Orne à de meilleurs sentiments.

Aussitôt cette décision prise, il se sentit soulagé d'un grand poids, comme un homme qui a été éclairé subitement par la lumière divine et qui a trouvé la scène à faire.

Le jour même, il apprenait de Pierre Gouray que sa fille demeurait « en son hôtel », 8, rue Fortuny.

— Oui, monsieur l'abbé, en son hôtel, comme qui dirait quasiment un château auprès duquel votre presbytère paraîtrait une étable. Et des tableaux, et des divans, et des statues ! Ah ! elle a choisi la vraie carrière, ma Jeanne, et elle me donne bien de la satisfaction.

Le curé Charras, très contristé, n'essaya pas d'expliquer à ce paysan fin de siècle que sa morale était d'une élasticité déplorable, mais, le soir même, il partait pour Paris. Toute la nuit, pendant que le train roulait, le digne prêtre rumina dans sa cervelle un peu alourdie par le sommeil les arguments auxquels il aurait recours pour ramener Jeanne dans le sentier de la vertu. *Faites aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fît*... certainement, c'était un précepte admirable... mais peut-être le sens du texte n'était-il pas suffisamment clair, puisque Jeanne l'avait si peu compris. Il faudrait ajouter quelques considérations sur la nécessité de rendre le bien pour le mal, sur la dignité d'une vie de travail employée à réparer le passé, une existence qui serait, pour ainsi dire, consacrée à des occupations diamétralement opposées à celles pratiquées jusqu'ici... Tout cela était simple, facile, et devait être accep-

té avec une foi ardente par l'ancienne porte-bannière.

À neuf heures, il se présentait rue Fortuny, au grand scandale d'une soubrette accorte qui lui dit en riant avec impertinence :

— Franchement, monsieur l'abbé, vous avez un certain aplomb ! venir à cette heure-ci, en costume… vous auriez bien pu revêtir un petit complet noir…

— Pourquoi cela ?

— Vous compromettez madame.

— Je croyais au contraire que ma robe me permettait d'entrer partout et à toute heure sans compromettre personne. Hais là n'est pas la question… Veuillez annoncer à votre maîtresse l'abbé Charras, curé de Luxeuil.

Jane poussa un cri de joie en entendant ce nom apporté par la femme de chambre, et, sans souci d'un très joli garçon, dont la moustache se profilait sur l'oreiller de den-

telles, elle sauta à bas du lit, passa ses mules et endossa en hâte sur sa chemise en vieux point de Venise, un peu fripée – ah, dame, à neuf heures du matin !... – un déshabillé en gaze de soie Louis XV, illustré de roses et d'iris sur jupe de satin iris ; le corsage mi-partie uni, mi-partie à bouquets, d'un vaporeux presque diaphane, jabotait en cascade jusqu'à la jupe terminée par un bouillonné de valenciennes sur volant triple. Et tout cela exhalait un âcre parfum de chypre et de mimosa qui poussait à la perdition.

Ce fut dans cet attirail qu'elle accourut dans le boudoir où l'abbé Charras, un peu offusqué par tout le luxe qui l'entourait, s'était assis sur le bord d'un fauteuil causeuse, recouvert en peluche et velours de Gênes.

— Monsieur le curé, dit Jane en lui sautant au cou, comme c'est gentil à vous d'être venu me voir ! Vous m'apportez des nou-

velles de papa. Il va bien ? Il ne manque de rien, j'espère ? Je lui ai encore envoyé cinquante francs dimanche dernier.

— Il ne s'agit pas de votre père, mon enfant, répondit l'abbé en la repoussant doucement, mais de vous, de vous seule, de vous qui roulez sur une pente fatale… C'est peut-être ma faute, après tout… Je n'ai peut-être pas assez précisé… mais il faut que vous m'écoutiez longuement.

Alors Jane de l'Orne, tout heureuse, s'assit sur un petit tabouret très bas, comme au temps où elle était encore sur les bancs du catéchisme, et là, joignant les mains, elle fixa le vieux prêtre – attendant la bonne parole.

Et celui-ci, après avoir toussé, commença le discours auquel il avait songé dans le wagon… Aimer son prochain comme soi-même, sans doute… rendre le bien pour le mal, évidemment ; mais tout cela avait be-

soin d'être commenté, expliqué. Avant tout, il fallait rompre avec une existence scandaleuse, une existence d'oisiveté et de débauches… Il fallait gagner honnêtement sa vie, revenir à la dignité d'une vie honnête et dignement occupée…

Et, tandis qu'il parlait, Jane, très attendrie, revoyait par la pensée la petite chapelle de Luxeuil, et les grands champs piqués de bleuets et de coquelicots, les plaines ensoleillées à travers lesquelles se déroulait la procession – la procession en tête de laquelle, elle, Jeanne Gouray, marchait en tête avec la bannière. Elle revoyait sa robe blanche, son nœud bleu en sautoir, son grand voile ; c'était toute sa jeunesse qui ressuscitait devant elle, tandis que l'abbé Charras parlait avec sa voix grave aux intonations attristées, et elle se sentait des larmes dans les yeux.

— Que faut-il faire ? monsieur l'abbé ; dites, commandez ! J'obéirai, je vous le jure.

— Eh bien, ma pauvre enfant, il faudrait prendre le contre-pied de votre conduite actuelle. Je vous disais jadis : *Faites aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fît.* J'avais tort sans doute. Aujourd'hui, mieux éclairé, je vous dis : *Peinez, travaillez, en un mot faites ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît.*

… Alors la physionomie de Jane s'éclaira d'une lumière céleste ;

— J'ai compris, monsieur le curé, j'ai compris !… Ah, vous serez content de moi !

Huit jours après, Jane de l'Orne entrait au cirque, où, devant un public en délire, elle réussissait admirablement les poses de ses lapins savants.

LE REFRAIN

Ce qui plaisait surtout à Jacques dans Blanche de Nesles, c'était la poésie indéfinissable qui émanait de toute sa personne. Fille, sans doute, si l'on veut donner ce qualificatif prud'hommesque à toutes les belles créatures qui sacrifient à la blonde déesse sans avoir l'autorisation d'un monsieur orné d'une sous-ventrière tricolore, mais du moins occupant le sommet hiérarchique dans cette caste spéciale qui a sa noblesse, sa bourgeoisie et son prolétariat.

À coup sûr, si Blanche avait été une duchesse, personne ne s'en fût étonné, et l'on eût trouvé tout simple de rencontrer sa

haute stature, sa silhouette aristocratique se profilant sur les boiseries de quelque vieux salon du faubourg Saint-Germain. Blonde, les cheveux tout plats formant sur le front très pur quelques ondulations naturelles, ses costumes étaient de vrais poèmes. Louis XV, Louis XVI ou Directoire, je ne sais, mais c'étaient des œuvres creusées fouillées comme un roman de Bourget, cachant sous une simplicité apparente un luxe merveilleux et une élégance impeccable.

Une voix très douce, jamais de gros mots, un rire discret et perlé : musicienne jusqu'au bout des ongles et retenant avec une facilité merveilleuse les airs entendus, dès la première audition, airs qu'elle se plaisait ensuite à répéter sur le piano, tout cela avait enchanté notre ami Jacques, nature essentiellement sensitive, écœuré par la grossièreté des créatures avec lesquelles les hasards de la vie parisienne l'avaient forcé à

passer ses jours… et pas mal de ses nuits. Oh ! les plaisanteries triviales, les calembours idiots, les gros rires lancés à pleine voix, pour faire retourner la galerie et bien prouver que l'on s'amuse, les parfums vulgaires du patchouli et du musc, les entresols tendus de satin bleu avec meubles en palissandre !… Tous ces souvenirs lui donnaient comme une nausée, et faisaient éprouver à son âme d'artiste un véritable malaise ; la femme la plus ravissante devenait tout à coup pour lui impossible, s'il entendait dans ses lèvres pourpres quelques-uns de ces mots orduriers, comme ces crapauds gluants qui sortaient de la bouche de la princesse dans le fameux conte de Perrault.

Aussi, avec quelle joie n'avait-il pas fait la connaissance de Blanche de Nesles aux courses d'Auteuil, dans ce joli décor d'éden moderne créé par le vieux prince ! Elle semblait là dans son élément naturel au milieu

de ces clubmen du *Jockey*, du *Petit Cercle*, de l'*Épatant* et de l'*Union* qui la traitaient avec des égards spéciaux ; sa robe en foulard fond crème avec semis de nœuds bleus, relevés par quatre choux de velours bleu foncé était tout simplement exquise ; son ombrelle à pommeau garni de saphirs ombragée de froufrous de tulle sur laquelle on avait jeté une brassée de roses et de bleuets faisait comme une auréole vaporeuse derrière la tête fine, élégante et fière. Tout était joli, jusqu'à ce nom de Blanche de Nesles qui éveillait je ne sais quelle idée aristocratique de châtelaine moyen âge !…

Jacques fut donc complètement ensorcelé ! Toute la journée, il se prodigua en attentions ; toute la semaine il fit une cour assidue dans le coquet petit hôtel de la rue Murillo – une bonbonnière dont les fenêtres ouvraient sur les grands ombrages du parc Monceau ; bouquets et écrins se succédaient

avec une largesse royale et une profusion sardanapalesque, et enfin samedi dernier – il eût été navré si Blanche n'avait pas exigé au moins ces huit jours de stage – il obtint la promesse d'un dîner aux Champs-Élysées dans un de ces cabinets garnis de cretonne gaie d'où l'on aperçoit une fontaine mouillant de son panache argenté les feuilles émeraudes du saule pleureur.

Après le dîner délicat, auquel la belle blonde ne toucha que du bout des lèvres, on voulut aller au cirque ; mais toutes les loges étaient retenues, et là une femme comme Blanche de Nesles ne pouvait décemment se contenter de simples fauteuils. Rentrer si vite au nid ! Mon Dieu, Jacques y pensa bien un moment : mais n'était-ce pas compromettre par trop de précipitation – un bonheur certain, ardemment désiré ? L'heure du berger sonnerait ce soir-là, c'était chose tacitement convenue, sans qu'il eût même ja-

mais été besoin de parler du mot, ni de la chose, et alors n'était-il pas plus correct – et même plus hygiénique – de différer jusqu'au moment où les doux rossignols chantent dans les branches… et où la digestion est faite.

— Si nous allions au café-concert, proposa Jacques avec une certaine hésitation.

Ainsi qu'il l'avait craint, sa compagne fit une moue des plus significatives.

— C'est bien commun… Enfin, comme vous voudrez, mon ami, cela fera toujours passer la soirée… et puis, si les choses qu'on nous débite sont trop bêtes, nous n'aurons qu'à nous isoler l'un avec l'autre, et à écouter la romance divine que chante notre cœur, n'est-ce pas ?…

Jacques enthousiasmé, attendri, les yeux humides, offrit son bras et l'on partit à petits pas le long de l'avenue Gabriel. Parfois dans sa jeunesse, dans la campagne so-

litaire, aux pénétrantes senteurs, sous l'éclatante lumière que la nature semblait prodiguer à lui seul, il se souvenait avoir aussi pleuré, pénétré de reconnaissance pour tant de bonheur immérité.

On arriva ainsi bras dessus bras dessous aux Ambassadeurs. En scène, un grand garçon difforme, gigantesque et travesti en danseuse, avec des jambes d'échassier apparaissant sous la jupe bouffante chantait, avec d'horribles déhanchements et sur un rythme canaille à rêver :

Si tous avez des puces
Qu'ell's soient anglais' ou russes,
Grattez-vous, grattez-vous
De la tête au genou, Hou !

Et, tandis que le publie égayé répondait en chœur par un : « Hou ! » formidable, Bertin, le fameux Bertin faisait passer son bras droit derrière sa taille et venait par un pro-

dige de dislocation, se gratter la cuisse gauche.

— Diable ! fit Jacques avec un mouvement d'épouvante, nous arrivons mal.

Il y avait quatre couplets, quatre incommensurables couplets terminés par ce refrain absurde, d'une vulgarité voulue, s'enfonçant comme une vrille dans la cervelle, pour ne plus en sortir. Notre ami était atterré ; c'est à peine s'il osait jeter un petit coup d'œil de côté à sa compagne, redoutant de rencontrer son regard olympien dans un sourcil froncé…

Blanche contemplait Bertin avec une nuance de surprise, comme on regarde un phénomène ou un prodige, mais sans colère, sans dégoût ; je crois même, Dieu me pardonne, qu'elle avait comme un sourire étrange sur les lèvres au dernier couplet, et quand le chanteur eut disparu dans une tempête de bravos ironiques, Jacques, stu-

péfait, entendit Blanche qui se fredonnait à elle-même, comme dans un rêve :

Si tous avez des puces
Qu'ell's soient anglais' ou russes,
Grattez-vous, grattez-vous !

Puis, elle ajouta :

— Il est très drôle, ce garçon.

— Comment ! vous trouvez drôle cet horrible pitre ! s'écria Jacques. En tout cas, ma chère amie, de grâce, ne chantez plus devant moi cet affreux refrain. Si vous saviez l'effet qu'il produit dans votre bouche !

— Allons, c'est bon, vieux névrosé que vous êtes ; ne vous fâchez pas, on ne chantera plus ces paroles qui vous déplaisent.

La soirée continua, très paisible en somme, avec la Macaronada, les pas de Bonnivet, et les couplets élégiaques de la chanteuse Dukesny, mais, était-ce une illusion ?… il semblait parfois à Jacques qu'il

percevait à ses côtés, dans les accalmies de l'orchestre, comme un bruissement – une petite voix, qui répétait :

Grattez-vous, grattez-vous
De la tête au genou. Hou !

Mais non, ce n'était pas possible. Sans doute, ses oreilles bourdonnaient au souvenir de ce refrain idiot.

Enfin, vers les onze heures, le cœur battant à tout rompre, notre amoureux fit signe à la victoria d'avancer et l'on partit au grand trot vers l'hôtel de Blanche.

L'air était embaumé ; les arbres des Champs-Élysées répandaient des parfums d'acacias en fleurs ; la lune enveloppait hommes et choses d'une lueur douce qui atténuait les contours et les baignait des nuances lilas d'apothéose. Tout à coup, au milieu du silence, Jacques entendit cette

fois, d'une façon très nette, Blanche de Nesles qui murmurait à mi-voix :

Si vous avez des puces,
Qu'ell's soient anglais's ou russes…

— Par pitié, s'écria-t-il je vous ai déjà demandé, ma chère, de ne pas chanter ces paroles qui m'énervent, qui vous enlèvent toute votre grâce, toute votre séduction. Je vous en supplie !…

— Ce n'est pas ma faute. Quand j'ai un air en tête, je ne puis m'en débarrasser. J'ai entendu jadis un monologue de Cadet là-dessus. Cela s'appelait : *l'Obsession.* Allons ! ne faites plus la moue, vilain homme ! C'est fini. Je vous promets de m'observer.

Jacques fut, d'ailleurs, bien vite rasséréné par la vue du petit nid de la rue Murillo, dont le luxe flattait si bien ses instincts délicats et aristocratiques. Ce fut avec ivresse

qu'il se glissa dans le grand lit Louis XVI à dossier renversé, supporté par des amours en bois doré se glissant au milieu des feuilles d'acanthe et des guirlandes de fleurs en ronde-bosse. Il admirait le baldaquin en soie rose garni d'un fort marabout de soie rose tendre, brodé de fleurs folichonnes, et le couvre-lit satin crème avec application de rubans en velours de Gênes, lorsque Blanche, fraîche, parfumée, son beau corps à peine dissimulé par une chemise réseau fond noir avec guirlande de violettes de Parme, vint se glisser à ses côtés.

— Ah ! Blanche ! Blanche ! que je suis heureux, balbutia Jacques.

Il y eut un silence… puis tout à coup, dans la chambre fanfreluchée, retentit encore le terrible couplet :

Si tous avez des puces
Qu'ell's soient anglais' ou russes,

Grattez-vous, grattez-vous
De la tête au genou, Hou !

Jacques, exaspéré, s'élança hors de la chambre, et, fou de rage, dégringolant de son rêve étoilé, rentra chez lui. Depuis, il n'a jamais voulu revoir Blanche, mais on affirme que celle-ci passe toutes ses soirées au café chantant, et envoie chaque jour un bouquet de roses au grand Bertin.

EN VINGT CLICHÉS

Comment, malheureux, disais-je à Bertrand, tu as laissé ta femme partir seule pour Aix ! Cependant tu m'as dit cent fois que tu redoutais tout d'elle, sa coquetterie, sa légèreté et surtout l'action incontestable de sa beauté fulgurante.

— Évidemment, me répondait mon ami, Berthe est bien jolie ; elle a dans les yeux caressants un satané désir de plaire à tous qui me rend fou, mais quoi !... Le médecin lui ordonnait les eaux d'Aix d'une manière impérative... il m'était impossible pour le moment d'abandonner l'affaire Taponel, une affaire qui peut se chiffrer pour moi par des millions ; alors, j'ai bien été obligé de laisser

Berthe partir toute seule… mais j'ai pris mes précautions.

— Ah ! ah ! raconte-moi cela.

— Vois-tu, continua Bertrand, les agences Tricoche et Cacolet ont merveilleusement perfectionné leur outillage et leur système d'information. Autrefois, l'on se contentait d'un petit bulletin quotidien relatant les faits et gestes de madame, depuis le lever jusqu'au coucher, et *vice versa*…

Surtout *vice versa*.

— Si tu veux, mais ces bulletins pouvaient être mensongers. Vous offriez vingt francs par jour à Tricoche pour connaître la vérité ; rien ne prouvait que votre femme n'en avait pas offert quarante à Cacolet pour endormir vos soupçons. Aujourd'hui, nous avons changé tout cela. Grâce à la photographie instantanée, la vérité apparaît triomphante. Chaque jour, à son insu, votre femme pose devant l'objectif, et chaque

jour, également, l'agence vous envoie une collection d'épreuves qui vous permettent de suivre pas à pas votre légitime dans tous les actes de son existence honnête ou accidentée. N'est-ce pas merveilleux ?

— Parfaitement. – Mais la nuit, il me semble que les clichés les plus intéressants doivent te manquer.

— La nuit, on opère comme dans le jour, grâce à de la poudre de magnésium enflammée par une étincelle électrique. C'est l'enfance de l'art. Ainsi, tout à l'heure, je viens de recevoir le paquet de clichés représentant la journée d'hier, il y en a vingt. Je ne les ai pas encore examinés ; si tu veux, nous allons les regarder ensemble.

— Tiens ! tiens ! mais cela doit être très intéressant.

— Prends la loupe qui est sur la table, et attention ! je fais sauter les cachets.

Bertrand, un peu ému, déficela un volumineux paquet qui était sur la table, je m'armai d'un verre grossissant, et l'inspection commença.

— Vois-tu, voici le *numéro un, neuf heures*. – Berthe se lève dans la villa des Glaïeuls, avenue Victoria. Elle vient à la fenêtre dans sa matinée de gaze de soie toute frangée de soie floche.

— Elle regarde le temps qu'il fait ?

— Non. Tu vois, sa tête est tournée en souriant dans la direction de Paris ! Elle pense évidemment à moi.

— Évidemment.

— *Numéro deux, dix heures*. – La voilà devant la grille, avec sa petite veste en flanelle blanche s'ouvrant sur un gilet breton que je connais bien. Regarde comme elle est gentille avec son chapeau Watteau en paillasson loutre relevé de côté par un nœud de velours.

— Adorable.

— Et toujours toute seule ; remarque bien, mon ami, toujours toute seule. Maintenant voyons le *numéro trois, dix heures un quart*, sur la route de Marlioz.

— Aïe ! aïe !… Il me semble qu'il y a rencontre avec un monsieur qui a de bien belles moustaches.

— Oui, je le reconnais. C'est un de nos bons amis, M. de Joyeuse, capitaine de cuirassiers. Je ne savais pas qu'il fût à Aix.

— Eh bien, tu le sais maintenant.

— Tu vois comme c'est pratique ce système de photographie : rien n'échappe ; mais constate mon cher, comme le capitaine salue respectueusement, et comme il tient bas son chapeau.

— Je constate, mais montre-moi le *numéro quatre, dix heures et demie*. Ah ! les voilà sortis cote à côte sur la route de Marlioz.

— Oh, je suis bien tranquille. Berthe va prendre sa douche ; ils seront bien forcés de se séparer. En effet, regarde *onze heures*, les voilà qui se quittent à la porte de l'établissement et de Joyeuse s'en va de son côté. Bravo !

— Tu ne trouves pas qu'il a l'air bien content, le cuirassier. Tiens, regarde sa physionomie à la loupe tandis qu'il redescend l'allée du parc.

— Évidemment il pense à quelque chose de gai. Les cuirassiers sont toujours gais.

— Je t'en prie, montre-moi bien vite le *numéro six*. J'ai hâte de voir donner la douche.

— Polisson ! Est-ce que tu crois que mon agent est payé pour te tirer des clichés libidineux ; non, non, regarde plutôt ma jolie Berthe, fraîche, reposée, retournant à onze heures et demie sous la grande avenue ombragée de platanes. *Numéro sept*, elle rentre

à la villa des Glaïeuls. *Numéro huit, midi ;* qu'est-ce que tu dis de celte toilette en batiste – c'est rose avec des petites fleurettes mauves… et ce chapeau rustique avec des avoines tombantes dans lesquelles sont blotties des hirondelles. Oh, ce chapeau ! ce chapeau !…

— Voyons, calme-toi. Et où ta femme va-t-elle, aussi élégante ?

— Elle va déjeuner à la villa des Fleurs. Toute seule, toujours toute seule. Tiens, regarde le cliché *neuf, midi dix minutes*, la voilà à table dans le petit salon qui donne sur le grand hall. Elle mange des œufs Fœdora et un filet grillé. Je reconnais là son bel appétit de femme jeune et robuste. *Cliché dix, une heure…* Ah, voilà le cuirassier revenu !…

— Laisse-moi voir. Oui, c'est bien lui. Il a apporté un bouquet de cyclamens. Il s'installe à table… Il prend même un petit verre de je ne sais quoi.

— Du kummel. Berthe adore le kummel… *Cliché onze, une heure et quart.* La voilà qui allume une cigarette… Ah ! cela, je n'approuve pas. Comme tenue en public, c'est un déplorable laisser-aller. Maintenant, je sais bien que dans une ville d'eaux… C'est égal, à première vue, et pour quelqu'un qui ne saurait pas comme moi la vérité, ce cuirassier et cette jeune femme fumant ensemble, et attablés à la même table… oui, décidément, le cliché onze produit un mauvais effet.

— Et le cliché *douze ?*

— Le voici. Ils montent en voiture ensemble, en voiture découverte… Mais où diable peuvent-ils bien aller ? Le *numéro treize* va nous le dire. *Deux heures*, ils montent en canot sur le lac du Bourget. Je savais bien qu'il n'y avait rien à craindre.

— Je te ferai observer qu'ils n'emmènent pas de rameur. Ta femme se met à la barre.

— De Joyeuse rame très bien. Avec lui, aucun danger. Saperlipopette ! je n'avais pas songé à cela. Mon agent reste sur le rivage, si bien que la vue du bateau qui s'éloigne diminue de plus en plus. Tiens, *numéro quatorze*, le bateau sur le lac n'est plus qu'un point imperceptible. Je t'en prie, toi qui as de bons yeux, prends la loupe, mon bon, la grosse loupe, et regarde bien, Est-ce que Berthe lient toujours la barre ?

Attends… Oui, il me semble bien… Mais tu sais, c'est un peu vague, je ne pourrais pas préciser.

— Enfin, ô joie ! voilà le *numéro quinze, cinq heures.* Le bateau regrossit, et aborde au Grand-Port. Berthe m'a l'air très calme, et le chapeau rustique est bien en place, ne te semble-t-il pas ?

— Oui, mais, sapristi ! que M. de Joyeuse a l'air fatigué !

— C'est qu'il a ramé, mon ami, c'est qu'il a ramé très fort. Tu n'as pas idée comme c'est éreintant de tirer l'aviron sur ce lac du Bourget. Il y a du tangage, du roulis, des courants irrésistibles…

— Enfin, moi, je veux bien. Voyons le seize.

— *Le numéro seize, sept heures.* Voilà Berthe rentrée à la villa des Glaïeuls, qui ressort pour aller dîner. Toute seule, tu vois, la chère créature. Note, je t'en prie, la robe en foulard à gros pois, et, sur les épaules, le camail garni d'une grosse ruche chicorée découpée, et, sur la tête, la capeline Louis XVI en paille d'Italie, voilée de tulle blanc, avec gerbe de roses sur le côté, et derrière une touffe de plumes noires, comme le *crest* du prince de Galles. Est-ce joli, non,

mais est-ce joli ? J'ai envie de lâcher l'affaire Taponel et de partir demain pour Aix.

— Hé ! hé ! tu ferais peut-être bien.

— Numéro *dix-sept y huit heures du soir*. Là, mon agent a opéré au magnésium ; l'épreuve devient moins nette. Néanmoins je distingue très bien Berthe assise à une grande table, sur la terrasse du Casino, en nombreuse compagnie. Voilà les Folangui, Baupertuis, le général Pousaille, la vieille duchesse O'Kelbassing… Cela me fait plaisir que la duchesse suit là.

— Et le cuirassier ?

— Il est là aussi, à côté de Berthe ; mais il se tient très bien.

— Est-ce qu'il n'est pas un peu près ?

— Mais non, mais non… C'est la table qui est étroite. *Épreuve dix-huit, onze heures du soir*. Diable, voilà de Joyeuse et ma femme qui partent bras dessus, bras dessous, tout le long de l'avenue Victoria. Je

sais bien que le soir il est d'usage d'offrir son bras ; c'est de la stricte politesse… Cependant je t'avouerai, mon ami, que je suis ému. La sueur me perle sur le front… Je n'ose pas regarder la suite…

— Allons ! un peu de courage, que diable !

— Ah ! tu vois, me cria Bertrand triomphant, tu vois. *Cliché numéro vingt. Le dernier ! Minuit et demi.* Berthe referme la grille de la villa des Glaïeuls, et M. de Joyeuse s'en retourne tout seul. Ouf ! c'est égal, j'ai eu rudement peur, et me voilà soulagé d'un grand poids.

… Je regardai avec attention ce dernier cliché, étonné de voir que Berthe, en repoussant la grille, n'avait plus la robe de foulard à pois, mais bien la matinée en soie floche.

— Ah ça ! m'écriai-je tout à coup, je vois bien le *cliché dix-huit* ou l'on reconduit et le

cliché vingt où l'on s'en va ; mais la collection n'est pas complète. Où donc est le *cliché dix-neuf ?*… Et que faisait-on pendant le *cliché dix-neuf ?*

Bertrand resta un moment interloqué, puis, avec un sourire confiant, il ajouta :

— Bah ! l'agent se sera trompé dans le numérotage.

PAS D'ÉMOTIONS !…

Je le connaissais bien le père Langlade, et toutes les fois que je passais à Vidourle sur le pont de Sommières (Gard) – un pont qui date des Romains, s. v. p., – je ne manquais jamais de m'arrêter à l'échoppe où il vendait des berlingots. Ce n'est pas qu'à mon âge j'aie un goût bien vif pour ce bonbon acidulé, mais Langlade avait à ses côtés, sous le parasol écarlate, Isaure, sa femme ; or, tandis que lui robuste, haut en couleur, taillé en Hercule Farnèse, éveillait l'idée de quelque portefaix de Marseille, sa compagne mince, svelte, conservant avec une singulière élégance le costume d'Arles,

semblait une princesse mésalliée par suite de quelque maléfice.

Elle était très pâle avec un point rouge seulement aux pommettes, et à Sommières on disait généralement qu'elle avait une maladie de cœur.

Cela avait suffi pour me la rendre intéressante, et, tout en achetant des berlingots, je cherchais à découvrir le secret de ces deux êtres si disparates. Langlade, en somme, avait l'air d'un honnête garçon, un peu fruste, un peu commun, mais adorant sa femme et ayant pour elle des attentions attendrissantes, qu'Isaure acceptait avec un sourire mélancolique et résigné.

Dans le Midi on est assez liant, et l'on aime causer ; de petits cornets en petits cornets de berlingots, j'étais devenu plus qu'un client, un ami. Langlade me consultait, écoutait attentivement mes conseils et professait à mon égard une confiance flatteuse.

La belle Isaure, elle, restait timide, très réservée, levant parfois rendant ses grands yeux intéressés quand je parlais de Paris, la Ville-Lumière, où il y avait tant de mouvement, tant de bruit, tant de fleurs et tant d'amour.

Un matin, en passant sur le pont, je fus étonné de ne pas voir l'échoppe ouverte ; le lendemain, le marchand était à son poste, mais tout seul, sans la belle Arlésienne. Je m'avançai, très étonné.

— Eh bien, mon bon monsieur Langlade, je ne vois pas madame Isaure. Est-ce qu'elle serait malade ?

— Oui… un peu… indisposée. Vous savez, ce maudit cœur… Ah ! pécaïré, je ne suis qu'une brute !

Et le colosse passa fiévreusement la main dans sa toison frisée. Je flairai un drame intime, et je repris, vivement intéressé :

— Mais, non, monsieur Langlade, je vous connais bien, vous êtes bon, très bon, vous ne vous rendez pas justice.

Le marchand allongea un coup de poing formidable sur la tablette de sa boutique, ce qui fit sauter en l'air tous les berlingots dans leur bocal de verre, puis il me dit avec cette voix de basse-taille et cet accent du pays qui fait un sort à toutes les syllabes ;

— Écoutez, monsieur, vous allez me donner votre avis, noun de Diou ! bien franchement ? Vous jugerez si j'ai tort ou raison, *heingue,* car moi je suis un pauvre homme et je ne sais plus, je ne sais plus !…

Je m'assis sur la petite chaise occupée d'ordinaire sous le parasol par la belle Arlésienne, et le marchand, très ému, commença :

— Il faut vous dire, monsieur, que j'ai rencontré ma femme il y a trois ans, à Arles, dans un voyage que je faisais pour renou-

veler mes échantillons. J'avais encore des berlingots blancs, mais les rouges commençaient à me manquer. Quand j'ai vu Isaure avec son petit casque noir, son fichu de soie gorge-pigeon, ses longues boucles aux oreilles, il m'a semblé que le ciel s'entr'ouvrait.

» Très fière, un peu dame, elle me changeait absolument du type que l'on rencontre par ici. J'en étais devenu absolument fou ; elle, de son côté, je ne sais pas si elle m'aimait – peuchère ! on ne sait jamais ces choses-là – mais enfin elle était gracieuse, avenante, elle m'accueillait toujours en souriant.

» Pas un moment je n'eus l'idée d'en faire ma maîtresse. Je la respectais trop pour cela ! J'avais un peu de bien ; la vente des bonbons était prospère, bref, on ne fit aucune difficulté pour m'accorder la main que

je demandais. Seulement, la maman me dit, très grave :

» — Mon pichoun, observez-vous avec Isaure. Vous m'avez l'air violent, té, et la moutarde paraît vous monter facilement au nez – avec cela vous paraissez d'une force peu commune… – ça, c'est vrai, monsieur, entre mes deux doigts je tortille une barre de fer, tenez, comme ce berlingot… – eh bien, notre Isaure a une maladie de cœur, et le médecin a déclaré que la moindre émotion pouvait lui être fatale. Donc, jamais de gros mots, jamais de colère, c'est à cette condition que nous vous confions l'enfant.

» De la colère ! Des gros mots ! Amoureux comme je l'étais, ce n'était pas à craindre ! Les cérémonies terminées, j'emportais mon Isaure comme une proie et je m'installais ici, où je repris mon petit commerce.

» Ah ! monsieur, je puis bien dire pour ma décharge que j'étais devenu doux, mais doux comme un mouton. Je ne jurais plus, je ne fumais plus, je ne buvais plus. J'essayais d'éteindre ma voix trop vibrante pour des oreilles si finement ourlées ; ce n'est pas ma faute si j'ai de gros doigts un peu lourds, un peu maladroits, mais je m'arrangeais pour manier ma femme avec des délicatesses infinies, comme un bocal en verre mousseline qu'on craindrait de briser. J'avais avec elle comme une timidité d'enfant, comme un besoin de protection et de gâterie pour une créature fragile.

» Le docteur de Sommières l'avait examinée, et lui aussi, m'avait dit qu'il fallait des ménagements de toutes sortes… pas d'émotions vives, vous me comprenez… il parait que ces deux points rouges qu'elle a sur les joues pâles, – vous les avez vus, hein, – eh bien, ça peut jouer un mauvais tour.

Aussi, c'est à peine si j'osais la toucher ; ma parole, je vivais moins en mari qu'en frère, mais je n'en demandais pas plus. Le matin, je m'installais côte à côte avec elle, là où vous êtes, monsieur, au bon soleil, sous le grand parasol rouge ; les voyageurs passaient sur le pont, il y avait toujours du va-et-vient, des voitures, des charrettes, des troupeaux, pas moyen de s'ennuyer une minute… Nous faisions de bonnes affaires, et la journée passait comme un rêve.

» Parmi nos clients préférés – je vous mets à part, vous, monsieur, – il y avait le brigadier de gendarmerie, un nommé Rouflard, un petit brun, très gentil, marié, et qui de temps en temps m'achetait un cornet pour ses mioches. Rouflard, toujours tiré à quatre épingles, portait bien l'uniforme, le képi crânement enfoncé sur l'oreille, les aiguillettes, argent et soie tintinnabulant sur sa large poitrine, même que cela amusait

Isaure, en causant, de jouer avec les ferrets. J'avais bien remarqué qu'elle lui faisait toujours bonne mesure de berlingots dans la balance ; mais quoi, le brigadier avait des enfants ; dans le métier militaire on n'est pas riche… et je fermais les yeux.

» D'ailleurs, on ne se refait pas ; mon père, vieux garde-chasse, m'a élevé dans le respect de la buffleterie et du tricorne, Roufflard était gendarme, ça me suffisait ; j'avais confiance.

» Le matin, pendant qu'Isaure, restée à la maison, faisait le ménage, il passait rapidement sur le pont avec sa sacoche de cuir, échangeant seulement avec moi un petit bonjour d'ami, mais dans l'après-midi, en revenant du rapport, il avait le temps de bavarder avec nous. Alors, il s'installait, campé sur une hanche, debout, très élégant, fumant sa cigarette dont il faisait tomber la cendre avec de petits coups secs de sa main

gantée, amusant Isaure avec ses histoires, Isaure qui ne le quittait pas des yeux. Et, aveugle que j'étais, je ne voyais rien, monsieur, rien !...

» Hier, en passant, le facteur me dit en riant d'un air mauvais : – ta bourgeoise est à la maison ? – Oui, que je réponds, et puis après ? – Il riait toujours. – Elle ne s'ennuie pas, té ! – Pourquoi ? – Parce qu'il y a le brigadier Rouflard qui lui tient compagnie. – Tu mens, bandit ! – Eh ben ! va t'en assurer, c'est comme ça tous tes matins.

» Ma foi, le sang me monta aux yeux, je vis rouge. On ne réfléchit pas toujours, n'est-ce pas, monsieur. Je lâchai la boutique, les berlingots, je courus chez moi, j'entrai comme une bombe, sans frapper... et là... je constatai... que le facteur avait dit vrai ! Rouflard, le lâche, s'enfuit en rajustant ses aiguillettes et je me trouvai face à face avec Isaure, toute blanche dans son lit... si

blanche qu'on eût dit qu'elle allait mourir… Alors, en la voyant si pâle, j'oubliai tout, ma colère, mes projets de vengeance et de meurtre – car, un moment, oui, monsieur, j'avais pensé à tuer – et je ne songeai plus qu'à une chose, c'est que, par mon irruption si brusque, je venais de lui causer l'émotion, la terrible émotion que j'avais pourtant bien promis à la maman de lui éviter. Je me jetai à ses genoux :

» — Rassure-toi, lui dis-je, moun trésor, ce n'est rien ; je t'en supplie, ma bonne, ne te trouble pas pour si peu !

» Et je lui fis boire de la fleur d'oranger. Néanmoins, vous comprenez, ça lui a donné un coup à la pauvre ! Voyons, monsieur, franchement, est-ce que j'ai eu tort ?…»

Je regardai le colosse qui me racontait tout cela avec des larmes aux yeux, si franc, si naïf dans son amour loyal, si sublime dans son abnégation inconsciente. D'autres,

peut-être, l'eussent trouvé ridicule, le pauvre marchand de berlingots ; quant à moi, je l'avoue, je me sentis ému, et je lui dis, très attendri, en lui tendant la main :

— Père Langlade, vous êtes un brave homme !

LE TREMBLEMENT DE TERRE

MARIUS, étudiant en droit, Marius, un des plus ardents propagateurs du béret comme coiffure distinctive dans le quartier Latin, Marius, dis-je, avait reçu une lettre qui ne laissait pas que de lui causer une certaine inquiétude. Son oncle, le docteur Lestroulabe, membre de l'Académie des sciences de Marseille, et correspondant d'une foule de sociétés plus savantes les unes que les autres, annonçait son arrivée à Paris dans le courant de juillet.

Il voulait étudier l'Exposition, non pas comme tant d'autres, au point de vue danse du ventre, cuisine comparée et beuverie internationale, mais du point de vue purement

scientifique : la tour Eiffel, l'ascenseur Ledoux, la galerie des machines, tout cela constituait des attractions qui le ravissaient. De plus, on avait parlé de certaines oscillations terrestres ressenties à Paris de l'est à l'ouest, les uns affirmant l'existence d'un tremblement de terre, les autres le niant avec un scepticisme plein d'ironie, et l'oncle Lestroulabe se proposait d'étudier très sérieusement la couche terrestre sur laquelle repose la métropole.

Ce qu'il y avait de menaçant dans ce voyage, ce n'était pas l'étude de l'ascenseur Ledoux ni de la croûte terrestre, mais l'excellent docteur disait « dans le courant de juillet » sans préciser de date » et le neveu Marius était terrifié à l'idée de voir débarquer son parent à l'improviste. La propagation du béret a du bon : l'étude du droit est certes intéressante, mais quand on a vingt-quatre ans, ce n'est pas suffisant, et

notre futur magistrat avait installé dans sa chambre, rue Monsieur-le-Prince, une très jolie fille du quartier, qui répondait au nom euphonique de Louise Revolver, par abréviation Loulou.

Tous les soirs, Loulou rejoignait Marius à la petite pension que ce dernier honorait de son mirifique appétit, place de l'Odéon – pour deux francs on avait trois plats au choix, une demi-bouteille et le pain à discrétion – puis, bras dessus, bras dessous, on allait flâner dans les brasseries du quartier, retrouvant les camarades, fumant force pipes, causant amour, littérature et politique entre deux bocks, et, à minuit, on reprenait à petits pas le chemin de la chambrette meublée, où l'on était si heureux pour soixante francs par mois.

Loulou, en effet, habillée, ne payait pas beaucoup de mine ; ses chapeaux ne sortaient pas de chez Virot, elle eût volontiers

confondu le couturier Doucet avec l'académicien du même nom, et la vérité m'oblige à dire qu'elle professait pour le rouge cramoisi un culte exagéré ; mais, une fois les vêtements tombés, une fois la femme dépouillée de la défroque qui masquait ses formes sculpturales, on retrouvait sous la simple chemise de toile la plus merveilleuse maîtresse qu'on pût rêver. Grande, mince, serpentine, ses seins émergeaient fermes et durs au-dessus des dentelles de la poitrine, et sa chevelure d'or, dénouée et frisant naturellement, lui faisait autour de ses épaules rondes comme un manteau de roi. Ses beaux bras blancs et potelés, terminés par des mains de patricienne, aux doigts fuselés, formaient autour du cou de Marius un collier de satin qui ne se dénouait pus facilement, et ses jambes de déesse, recouvertes d'un fin duvet qui prenait à la lampe des re-

flets dorés savaient également enlacer de 1a manière la plus voluptueuse du monde.

Et, si je m'étends avec autant de complaisance sur les charmes plastiques de mademoiselle Loulou, sur le talent enthousiaste avec lequel elle sacrifiait à la blonde déesse, ne croyez pas, ami lecteur, que ce soit pour le simple plaisir de vous faire venir l'eau à la bouche ou de faire naître dans votre âme pudibonde l'affreux péché de la concupiscence. Je n'ai d'autre but que de vous faire comprendre pourquoi – malgré les menaces de la lettre Lestroulabe – Marius ne put jamais se décider à se priver, ne fût-ce qu'une nuit, de la douce présence de sa camarade. Le regret eût été trop amer, les heures eurent paru trop tristes… Et, d'ailleurs, rien ne prouvait que l'oncle de Marseille n'arriverait pas simplement à une heure décente, dans l'après-midi.

Ce jour-là – comme c'était dimanche – les deux amoureux avaient fait la grasse matinée, et les folies avaient continué encore plus tard que d'habitude. Rien ne creuse davantage l'estomac que des bêtises débitées ainsi, la tête sur le même oreiller ; aussi, pour se refaire, Loulou avait-elle décidé que l'on *ferait chocolat*. Elle avait un talent tout particulier pour rouler entre ses deux menottes réunies le bâton de la chocolatière, très vite, très vite, jusqu'à ce que l'odorant breuvage finît par bouillonner dans le récipient avec une belle mousse, et l'on se préparait à déguster avec componction l'excellent liquide ainsi obtenu… lorsque deux coups forent frappés à la porto, et Marius, tout pâle, entendit une voix marseillaise qui disait :

Comment ! pas encore levé ? Allons ! paresseux, houst ! ouvre un peu à l'oncle Lestroulabe, té !

En une minute, le pauvre étudiant entrevit tout le drame. L'indignation vertueuse du savant, son rapport sans doute envoyé aux vieux parents annonçant que le fils, au lieu de piocher Grotius, s'épuisait avec des gueuses, – puis, par le retour du courrier, le rappel dans le pays natal, dans la petite bastide qui, là-bas, sur le sol calciné, élève sa silhouette grise au milieu des micocouliers et des pins roussis par le soleil. Il faudrait dire adieu à Paris, au boul'Mich', aux camarades, et surtout à Louise Revolver !...

Prompt comme l'éclair, il prit une chaise sur laquelle étaient étalés une robe de foulard, un jupon garni de dentelles, un corset de satin rose, deux bas brodés avec des papillons, et il poussa le tout dans le cabinet de toilette ; puis, tandis que sur un signe la tête mutine et frisée de Loulou disparaissait sous les couvertures, il courut vers la porte,

tira le verrou, et se refourra brusquement dans le lit, en reprenant, comme un honnête homme, sa tasse de chocolat à la main.

Lestroulabe fit alors son entrée, la mine souriante sous sa tignasse blanche toute frisée comme un caniche.

— Je vous demande pardon, mon cher oncle, de vous recevoir dans mon lit, dit Marius, mais l'examen approche, j'ai veillé très lard hier au soir, et, ma foi, comme c'était dimanche…

Tu as raison, mon *pitchoun*, c'est le jour du repos, et lu l'as bien gagné. On travaille ferme pendant six jours, *noun de Diou !* et l'on se refait le septième.

Cependant le nez du vieux savant avait des frémissements bizarres ; sans doute le nerf olfactif du chimiste percevait quelque arome subtil…

— Et qu'est-ce que ça fleure donc dans ta case, té ?

— Le chocolat, sans doute, mon bon oncle, le chocolat du planteur.

Et, tandis qu'il jetait un dernier regard d'inspection autour de lui pour bien s'assurer que rien ne trahissait la présence de la femme, il aperçut soudain la croupe andalouse de Loulou qui sous la courte-pointe piquée formait un promontoire accusateur. Il n'eut que le temps de jeter un journal pour masquer cette gracieuse protubérance, et pour lui donner une apparence de raison, pour la justifier en quelque sorte, il posa dessus la tasse de chocolat.

— Vois-tu, mon garçon, continuait l'oncle Lestroulabe, je ne suis pas venu a Paris pour faire la fête ; mais là-bas, notre grand Numa Causaire, tu sais, celui qui a enfin défini la géologie exacte des Cévennes…

— Oui, mon oncle, on ne connaît que lui ici.

— Eh bien ! Numa prétend que les gens qui parlent de tremblement de terre en Normandie et dans l'île de France ne peuvent être que des farceurs. Il affirme que la croûte terrestre de cette partie du globe est beaucoup coriace, beaucoup trop épaisse pour qu'on puisse y ressentir des oscillations provenant d'un travail souterrain ; d'un autre côté, notre correspondant Campistrous, horloger, rue de l'Arbre-Sec, nous écrit qu'à un certain moment sa bouillotte s'est renversée sans raison dans sa cuisine, et qu'à son étage toutes les montres ont tremblé, comme si un fardier avait passé. Tu m'écoutes bien ?

— Parfaitement, mon oncle. Je vous suis.

La vérité est que Loulou, qui s'ennuyait sous la couverture se livrait à des farces et à des chatouillements d'un goût plus que douteux, étant donnée la gravité de la situation.

— Alors je me suis dit : je vais aller à Paris, j'étudierai le terrain sur place, au besoin j'en référerai à mes confrères de l'institut, et ce sera bien le diable si je n'arrive pas à faire quelque observation intéressante.

À ce moment, Loulou exécuta je ne sais quelle nouvelle fumisterie, et, pour la faire tenir tranquille, Marius lui envoya clandestinement un coup de genou dans les parties charnues qui s'offraient le plus à sa portée. Mal lui en prit. Il en résulta un mouvement de croupe imprévu, un sursaut formidable qui fit basculer la tasse de chocolat, si bien que tout le liquide se répandit brusquement sur le journal. L'étudiant était consterné, mais Lestroulabe, l'œil dilaté, s'était levé radieux.

— Voilà que cela recommence, s'écria-t-il ! Le phénomène de perturbation continue. Cette fois, il n'y a pas d'erreur et le tremblement de terre est indiscutable.

Il tira son chronomètre, nota l'heure avec soin, courut à la fenêtre pour regarder l'état du ciel, puis fiévreusement il écrivit la dépêche suivante sur un papier :

« À Monsieur Numa Causaire.
« Académie des sciences. – Marseille.

» Aujourd'hui, onze heures dix du matin, temps nuageux, température seize degrés centigrades, dans l'air un parfum phosphoré et capiteux ; nouvelle oscillation ressentie à Paris de l'est à l'ouest. Sans cause apparente, une tasse de chocolat posée sur un lit a été violemment renversée sous mes propres yeux.

» LESTROULABE. »

Puis, comme un fou, il prit son chapeau et courut au télégraphe, tandis que Marius, et Loulou sortie de sa cachette, lançaient de

longs éclats de rire qui résonnaient dans la chambrette ensoleillée comme des cascades de perles.

UN SOUS-OFF

Quand je rentrai en France après cinq mois de captivité à Kœnigsberg avec le colonel Cornat, le 4e de marche, dans lequel nous fûmes versés, ne ressemblait pas beaucoup au 4e dragons de Metz. Des cadres recrutés je ne sais où, d'anciens adjudants passés capitaines, des hommes aigris par toutes les souffrances de l'armée de la Loire ; nous n'étions pas dix officiers appartenant à l'ancien corps.

Pourtant, j'eus la joie, en reprenant mon peloton, d'y retrouver le marchi Auburtin ; rien du vieux brisquard d'autrefois : un petit jeune, sorti de Saumur juste pour la guerre, et que sa maman, les yeux pleins de

larmes, m'avait recommandé au moment du départ.

— Pensez, me dit-elle, il n'a pas vingt ans. C'est à peine s'il a de la barbe au menton. Ayez-en bien soin.

Et j'en avais eu bien soin, c'est à-dire que j'avais veillé, dans la mesure du possible, à son bien-être matériel. Mais quant à lui diminuer sa part de péril, il n'eût pas fallu y songer une minute. À Borny, à Gravelotte, à Saint-Privat, à Coincy, je n'avais qu'a donner un petit coup d'œil à l'extrémité de l'aile, et je savais l'escadron bien encadré, puisque Auburtin, qui me servait de *guide de droite*, était là à son poste, attentif à mon moindre geste, et imperturbablement à sa distance, au pas ou au galop de charge.

Toujours gai, d'ailleurs, d'une gaieté de gavroche crâne, risquant au plus fort du danger les calembours les plus insensés, les

calembredaines les plus énormes, qui faisaient tordre le peloton et m'obligeaient parfois à me retourner furieux pour lui imposer silence, mais avec quelle formidable envie de pouffer de rire !

Et voilà que je le retrouvais dans un régiment bizarre composé de cavaliers en vestes de lanciers, en spencer de hussards, en vareuses de moblots, huchés sur des chevaux de l'Apocalypse. Lui, il avait toujours sa bonne figure toute neuve, toute épanouie, avec les trois poils hérissés qui lui servaient de moustache et avait conservé sa blague parisienne. C'était un précieux auxiliaire, car, en dépit de son éternelle bonne humeur, il ne plaisantait pas avec le service, et, en moins de trois semaines, à l'auberge de la Belle-Épine, où nous étions détachés en grand'garde, il m'avait refait un peloton discipliné, astiqué, marchant au doigt et à l'œil.

Pauvre Belle-Épine ! Une bien jolie auberge, autrefois, gaie, bruyante, animée, pleine de voyageurs et de servantes accortes. Louis XV y était venu avec madame de Pompadour et avait planté l'arbre qui servait d'enseigne. Depuis, bien d'autres amoureux avaient inscrit leur nom sur son écorce, en buvant à son ombre le petit vin du pays ; puis, un beau jour, la guerre avait éclaté, les voyageurs avaient cessé de venir et les jolies servantes étaient parties, laissant l'auberge abandonnée.

À l'époque dont je parle, il restait encore de la Belle-Épine quelques murs noircis, derrière lesquels on pouvait à grand'peine se mettre à l'abri des obus communards envoyés par la redoute de Villejuif.

Devant nous s'étendait indéfiniment la route d'Italie, blanche, poudreuse, inondée de soleil, et, parfois, sur cette route, on voyait poindre une carriole. C'était la ma-

man Auburtin qui, installée au village du Moulin-Saquet, venait voir son fils.

— Eh bien ! lui disais-je, on vous l'a conservé, votre marchi. A-t-il assez bonne mine !

— Oui, répondait-elle avec un soupir, mais je voudrais bien que tout cela fût fini.

— Bah ! rassurez-vous, la mère ; dans une guerre de siège, la cavalerie ne peut pas risquer grand'chose. Il fait beau, l'air est tiède, la nature est on fête… Dans quelques semaines, tout sera terminé, et le fils sera proposé pour l'épaulette d'or.

Et la maman partait un peu rassérénée, après avoir embrassé à pleines lèvres les joues bronzées de son grand gars, et lui avoir recommandé de prendre bien garde et d'être prudent. Prudent ! Ah ! bien oui. Chaque jour, mon Anburtin risquait quelque nouvelle prouesse.

La semaine précédente n'avait-il pas eu l'idée, étant envoyé en reconnaissance offensive avec quatre cavaliers, de prendre à lui tout seul les Hautes-Bruyéres, sous le fallacieux prétexte qu'il supposait la position abandonnée. Il avait surpris les dix hommes qui composaient la garnison, avait cousu un lambeau de chiffon blanc et un carreau de tablier bleu, trouvé dans les casemates, à la hampe de l'ancien drapeau rouge, ainsi transformé en drapeau tricolore, puis, après avoir attaché ses prisonniers dans un vieil omnibus de Madeleine-Bastille, échoué là, Dieu sait après quels hasards ! il était revenu triomphalement à l'auberge, conduisant lui-même l'omnibus traîné par deux chevaux du peloton, avec des cordes à fourrage.

Ça avait été un retour épique, avec les canassons qui rétivaient au brancard et le marchi gravement huché sur son siège.

— Mon omnibus est complet, disait-il. Mes voyageurs ont la correspondance pour Versailles. Et l'on riait !

Le soir même, le colonel Cornat, auquel j'avais fait mon rapport, invitait le marchi à dîner et le proposait pour le grade de sous-lieutenant. Le lendemain, nous recevions l'ordre de nous porter à Choisy-le-Roi pour nous emparer d'une locomotive blindée qui, chaque jour, avançait sur la ligne d'Orléans, tirait sur nos avant-postes, puis faisait machine en arrière.

Le pian était très bien combiné. Notre escadron devait attaquer la locomotive de front, tandis que deux artilleurs, envoyés sur ses derrières, devaient, avec la dynamite, faire sauter quelques mètres de rails. Nous laissons nos chevaux sur la place de Choisy, sous la garde de quelques hommes, puis nous partons à pied, en nous glissant le long de la haie du chemin de fer. La lo-

comotive envoie une décharge qui n'atteint personne, puis repart pour Paris, tandis que nous suivons au pas gymnastique.

— On aurait bien dû ajouter un wagon pour nous ; c'eût été moins fatigant, disait Auburtin en courant à ma droite. C'est égal, ça va être farce quand on va voir le *cramp-ton* faire *calipette.*

Mais, à notre grande surprise, le cramp-ton ne faisait pas du tout « calipette ». Il continuait sa route lentement, avec un beau panache de fumée, poursuivi par nous, tandis que les Prussiens, commodément assis sur la berge opposée de la Seine, fumaient tranquillement leur pipe en assistant à ce sport d'un nouveau genre.

— Ah çà ! fit mon capitaine, on nous fait aller rudement loin ; enfin, tant pis, exécutons l'ordre jusqu'au bout.

Mais, à ce moment, nous vîmes arriver, dans un nuage de poussière, deux artilleurs.

— Mon capitaine, demanda l'un d'eux, où faut-il placer la dynamite ?

— Sacrebleu ! jura le capitaine, il est bien temps ! Que le diable vous patafiole ! Et maintenant nous voici dans de beaux draps !

En effet, nous nous étions beaucoup trop éloignés de Villejuif, et déjà tout un bataillon de fédérés débouchait de derrière les murs.

— Avancez ! avancez ! Nous les tenons ! criait le commandant.

Nous n'étions pas un contre dix et il ne fallait pas songer à la lutte. Le seul parti à prendre était de revenir sur Choisy et d'y retrouver les chevaux. On bat en retraite, en faisant bonne contenance, sous une grêle de balles, et l'on arrive dans le village par une rue, tandis que l'ennemi accourt par l'autre.

Alors, dans le désarroi causé par la précipitation du départ, je vis mon Auburtin, calme, tranquille, tenant la bride des che-

vaux qui s'impatientaient, donnant l'étrier à ceux qui se trouvaient gênés pour remonter en selle, et, quand son peloton fut bien reformé, en colonne par quatre, au complet, il partit le dernier, au petit trot, taillant à l'ennemi une *basane* ironique, et, dans un geste gamin, retroussant les deux pans de sa tunique, il s'éloigna lentement sous le feu de la mousqueterie, montrant au commandant des fédérés ce que la Mouquette devait plus tard exhiber aux gendarmes de *Germinal.*

La lutte, d'ailleurs, tirait à sa fin, Auburtin était maintenu sur la liste des sous-lieutenants et la vieille maman, à laquelle j'avais appris la nouvelle, avait failli s'évanouir de joie. Le 26 mai, il fallut s'emparer du fort d'Ivry, et ce fut encore notre escadron qui reçut l'ordre de marcher. Profitant d'un obus qui venait de faire sauter la poudrière, nous entrons à pied par la poterne, puis une lutte de quelques mi-

nutes s'engage corps à corps dans la grande cour. Mon Auburtin, souriant, plus blagueur que jamais, faisait des prisonniers au pistolet, menaçant toujours, mais ne tirant pas.

— Allons ! te rends-tu, mon bonhomme ? disait-il à un grand capitaine tout galonné qui, retranché derrière un sac à terre, paraissait en proie à une exaltation extraordinaire.

— Oui, oui, viens, je me rends.

Auburtin avança sans défiance, mais, au moment où il allait mettre la main au collet du capitaine, celui-ci se leva et lui déchargea son revolver presque à bout portant. Le pauvre marchi tournoya sur lui-même, et tomba dans mes bras. Je l'emportai, essayant avec ma main crispée d'arrêter le sang qui sortait de sa tunique comme par une soupape. Je le transportai dans une maison de Villejuif, et j'envoyai chercher le major, mais, à sa figure, dès qu'il arriva, je com-

pris qu'il n'y avait plus rien à faire, et que tout espoir était perdu.

Auburtin délirait, s'affaiblissant de plus en plus. Pourtant, il eut, avant de mourir, un éclair de raison, et, me prenant la main :

— Mon lieutenant… pas dire à maman… pas dire à maman !…

Puis il exhala son dernier soupir dans mes bras. Et, le soir, quand la vieille mère vint au mess, le colonel eut l'atroce courage d'annoncer à la pauvre femme que son fils était nommé officier dans un autre régiment… qu'il était envoyé en mission pour quelque temps… au loin… très loin !…

— Ah ! disait la pauvre vieille, j'aurais pourtant bien voulu l'embrasser !

Elle est morte, elle aussi, quelque temps après. De temps à autre, je lui faisais parvenir des lettres par mon fourrier, qui copiait sur le livret de peloton l'ancienne écriture de son fils.

Elle n’a jamais su la vérité.

Si j’ai évoqué ces souvenirs déjà lointains, et si j’ai traité un sujet si différent de ceux qu’on est habitué à trouver sous ma plume, c’est que je me suis cru le droit de dire, moi aussi, mon mot dans la question des sous-officiers.

LES TRUCS DU CAPITAINE

Tiens ! dit le capitaine Chabert, après avoir parcouru l'Annuaire, d'Appel vient de passer chef d'escadrons.

— Ah ! ah ! fit-on à la ronde.

Il y eut un vif mouvement d'attention au mess, car d'Appel évoquait le souvenir d'un joyeux viveur, d'un brillant officier, sachant mener de front Mars et Vénus, et déployant un véritable génie pour concilier ses devoirs et ses plaisirs.

— Sacré d'Appel ! commença le vieux Belière, quand nous étions à Versailles, jamais là, toujours à Paris. Et cependant, il n'y a pas à dire, son escadron marchait carrément et était mis au bouton. Comme il le di-

sait ; « Obtenir des résultats avec la présence réelle, ça c'est à la portée de la première baderne venue ; mais l'idéal, le fin du fin, c'est de tout diriger de loin et d'apparaître inopinément, ne fut-ce qu'une heure, et, pendant cette heure-là, de tout voir et de tout savoir.

— Oui, continua Chavoye, et quand le général Roussillon demandait comment ces absences ne nuisaient pas au bien du service, le colonel désorienté était forcé de répondre : « Il a de si bons éléments ! »

— Connaissez-vous le truc des bottes ? Toujours botté, toujours prêt à sauter à cheval suivant le système Galliffet, il avait trois paires de bottes : les bottes Chantilly, vernies, irréprochables pour les services où il fallait arriver directement de la maison au quartier ; les bottes d'ordonnance couvertes de poussière, pour les jours où il fallait laisser supposer qu'on avait paru sur le terrain de manœuvres, et enfin, pour les mauvais

temps, des bottes couvertes de boue, mouchetées, tigrées, affirmant de longs temps de galop à travers les boues de Satory… même lorsque d'Appel était arrivé de Paris un quart d'heure avant, par le train.

Vous rappelez-vous ? Nous ne comprenions jamais comment d'Appel était toujours présent à la manœuvre lorsque le colonel venait et toujours absent lorsque le colonel ne paraissait pas. Nous mettions cela sur le compte de la chance. Eh bien, c'était très simple : son ordonnance était au mieux avec celle du grand chef, et, après la soupe, en prenant un verre à la cantine, il demandait négligemment à son camarade :

— Est-ce que ton patron monte demain matin ?

Et, suivant la réponse, négative ou affirmative, il envoyait une dépêche à Paris, dépêche qui décidait d'Appel ou à revenir ou

à rester dans les bras de la belle Darthez du Vaudeville.

— Ah, il l'a bien aimée cette Gabrielle Darthez ! Et, au fond, c'était elle la cause de toutes ces folies ; mais elle l'avait pris jusqu'aux moelles et pendant nos quatre ans de garnison à Versailles, on peut dire que l'existence de notre ami a été un véritable tour de force, où tout autre eût laissé sa santé et peut-être sa peau. Lui cependant restait souriant, frais comme l'œil, et merveilleusement équilibré, n'ayant jamais un jour d'arrêt et recevant des compliments à chaque inspection générale. Par exemple, m'amuser comme ça, moi, j'aimerais mieux les travaux forcés à perpétuité.

— Son coup le plus fort, dit Chabert, a été celui de l'inspection générale avec le général Roussillon.

— Ah ! nous ne le connaissons pas, celui-là. Racontez-nous le.

— Eh bien ! messieurs, commença Chabert, Roussillon avait commencé son travail avec ce soin méticuleux, ce souci des détails, cette minutie de myope auxquels nous sommes accoutumés. Il avait annoncé, le matin, au rapport qu'il verrait ce jour-là le 1er et 2e escadrons, et que les capitaines-commandants des 3e et 4e escadrons seraient libres de faire le travail qui leur conviendrait.

D'Appel, vous vous en souvenez, commandait le 3e escadron, et, dans ces conditions, le travail qui lui convenait le mieux, c'était de filer voir la belle Gabrielle. Il avait donc télégraphié : « Alléluia ! Malgré l'inspection, je serai chez toi à une heure. » Comme il le disait : « Avec la vapeur et l'électricité mises au service des gens de guerre, on peut faire de grandes choses. »

Mais, avant de partir, il avait, comme toujours, admirablement organisé son tra-

vail. Il valait mieux éloigner le 3e escadron pendant l'inspection du général, et il l'avait envoyé au service en campagne, pour s'exercer par moitié au service d'avant-garde formant deux divisions de quarante hommes, l'une sur la route de Roquencourt, l'autre sur la route de Saint-Cyr. De cette manière, si quelque gros bonnet venait à rencontrer une division, il pouvait croire que le capitaine était… avec l'autre. Ceci bien réglé, les ordres bien donnés à ses officiers, les itinéraires bien tracés, d'Appel était parti à onze heures et demie à grand fracas en tête de la première division, avait dirigé le service pendant une demi-heure, puis avait quitté cette fraction… sans doute pour aller rejoindre la seconde, et à midi vingt-cinq il sautait dans le train direct. Ah ! il était connu sur la ligne de l'Ouest ! Tous les employés le saluaient, et, vous vous en souvenez, nous l'avions appelé :

l'inspecteur des plaques tournantes. À une heure il arrive rue du Cirque, où Gabrielle Darthez l'attendait, délicieuse avec son déshabillé de crépon de Chine rose, toute parfumée de jeunesse et de sandringham, toute vibrante de passion pour son beau cuirassier, – le seul, paraît-il, qui ait jamais pu lui faire connaître les suprêmes joies et les grands voyages dans les paradis artificiels.

— Ah ! mon bon chéri, comment, ta as pu venir, malgré l'inspection ! Dieu, que tu es gentil et que je t'aime !

On échange quelques baisers longs et savoureux précurseurs d'une foule d'autres caresses bien meilleures encore – pensez donc ! on s'était quitté depuis sept heures du matin – puis, les yeux perdus, la main dans la main, on se dirige vers le grand canapé turc si souvent mis au pillage… lorsque tout à coup la femme de chambre fait irruption :

— Monsieur le comte, une dépêche !

D'Appel saute sur le petit bleu et lit ces quatre mots plus terribles que le *Mane Thecel Phares* et télégraphiés par le plus dévoué des maréchaux de logis chef :

« Le général vous demande. »

— Cette fois-ci, tu es pincé, s'écrie Gabrielle au désespoir, et si tu es puni je ne pourrai pas te voir de plusieurs jours !...

— Écoute, reprend froidement d'Appel, la situation est grave, car on ne doit pas quitter Versailles pendant l'inspection, mais... tout n'est pas perdu. Je vais tenter l'impossible.

Il saute en fiacre. À cette heure-là, il n'y avait pas de train à prendre gare Saint-Lazare ; il met le cap sur la gare Montparnasse, sa précipite sans billet sur le quai et rattrape à la course le dernier wagon aux bagages dans lequel il s'installe. À deux heure dix,

il arrivait à Versailles ; cinq minutes après il arrivait chez lui, ou il trouvait, sur les ordres du maréchal des logis chef, son cheval tout sellé et sa tenue toute prête. Il endossait l'une, enfourchait l'autre, et, tout en se boutonnant, partait au galop sur la route de Rocquencourt à la rencontre de la seconde division qu'il avait la joie de rencontrer rentrant par la rue de la Bibliothèque.

Je n'ai pas besoin de vous dire que les bottes poussiéreuses étaient de la partie.

Alors, tranquillement, sans rien changer à l'allure, il se mettait en tête de la colonne par quatre, faisant mettre le sabre à la main, et rentrait au quartier en faisant sonner à pleins poumons la marche à ses quatre trompettes.

Arrivé dans la grande coup, où le général Roussillon attendait en se promenant, un peu nerveux, il rangeait ses hommes, faisait mettre pied à terre, tout cela avec le plus

grand calme, puis, à son tour, il se présentait les talons réunis :

— On me dit que vous m'avez demandé, mon général ? Je ne croyais pas que vous inspecteriez mon escadron aujourd'hui… alors j'avais fait un peu de service en campagne.

— C'est bon ! Faite mettre les bourgerons. Je vais passer la revue de détail.

… Et il la passa la revue de détail, et il ne manqua rien, pas une brosse, pas une botte à graisse, pas une aiguille dans la trousse, tous les effets marqués ; tous les livrets à jour… Roussillon était émerveillé, et, une fois sa mauvaise humeur passée, ne put s'empêcher de faire des compliments au capitaine… qui à cinq heures, reprenait le train pour aller rassurer Gabrielle.

Par exemple, il avait un peu chaud.

Et, quelque temps après, au café, le colonel disait à d'Appel :

— Hein, pourtant, mon cher, si l'on se fiait aux apparences et si l'on croyait les mauvaises langues. Figurez-vous que le jour où le général vous a demandé à l'improviste, tout le monde vous croyait déjà parti pour Paris.

— Eh bien, mon colonel, dit d'Appel pris d'un bel accès de franchise, ce qu'il y a de plus drôle, c'est que j'étais en effet à Paris.

Et il lui raconta tout, en riant de son beau rire éclatant.

Le colonel ne rit pas, lui ; il tortilla sa moustache grise et lui dit, avec mélancolie :

— Capitaine, vous êtes fort… trop fort même pour notre métier, qui est très simple. Prenez garde de devenir un jour député.

LA LUTTE

Passe avant le meilleur !...

Il y avait foule ce soir-là à la fête de Neuilly, chez Marseille, *Marseille lui-même !* le dernier dépositaire des traditions de la grande lutte. Sur l'estrade, mugissait un orchestre composé de cinq... musiciens dont un tambour, une grosse caisse et une vieille clarinette aphone. De l'autre côté de l'orchestre, trois gaillards très gras, vêtus de maillots roses, les pieds chaussés de bottines garnies de peau de lapin, lançaient en manière de défi à la foule des caleçons et des gants d'escrime. Au centre, Marseille, en

chapeau haut de forme et en redingote noire, avait l'aspect d'un vieux maître d'armes revenu des vanités de ce bas monde.

Delphine de Conmagne ornait la salle de sa présence, en compagnie de ses soupirants habituels Grangeneuve, Folangin, et le plus amoureux de tous, Don Miguel y Gibraltar, épris comme un homme qui n'a encore rien obtenu en dépit de ses cheveux noir bleu, de ses cravates aveuglantes, de ses épingles à trente-six carats et de son accent rastaquouère.

Et tout à coup Marseille avait soulevé la toile derrière le bureau de location, et d'une voix vibrante de semainier à la Comédie-Française, il avait dit :

— Mesdames, messieurs, le spectacle que nous allons avoir l'honneur de donner devant vous (oh ! oh !) commencera par la lutte de M. Albert, dit la *Contrescarpe de Di-*

jon (escarpe suffirait) contre M. Léon, amateur.

Deux hommes à bedaine énorme, nus jusqu'à la ceinture, étaient descendus dans l'arène, l'amateur en pantalon de toile bleue, la Contrescarpe en caleçon de velours écarlate.

— Deux rudes gars ! s'était exclamée Delphine avec une moue de connaisseuse.

Et, après la poignée de main usuelle, les deux gars se palpaient, s'empoignaient, avec des claques qui résonnaient sur les dos rebondis. Tout à coup la Contrescarpe saisit l'amateur par la nuque, et le courba rudement à terre, mais M. Léon s'arc-bouta sur le cou, cambra les reins, et les omoplates ne touchèrent pas.

— Ça y est ! – Ça n'y est pas ! – Où avez-vous vu que ça y est ! hurlait la foule dans un tumulte indescriptible.

Pendant ce temps, la Contrescarpe était retombée de tout son poids sur l'amateur, qui se mit à râler, mais ne faiblit pas.

— Bravo, l'amateur !… Tiens bon ! criait Delphine enthousiasmée.

Mais Albert, pour en finir, souleva M. Léon par le milieu du corps, le plaça horizontalement sur son épaule, puis, après l'avoir fait tournoyer d'un mouvement brusque, il l'envoya rouler dans la poussière. Cette fois, il n'y avait pas à ergoter, *ça y était.*

Et, tandis que les spectateurs trépignaient, tandis que la Contrescarpe, en s'essuyant le front, repassait tranquillement son tricot, mademoiselle de Conmagne, la joue ardente, les lèvres sèches, les pupilles dilatées, disait en dévorant des yeux le gros Albert ;

— C'est égal, c'est rudement beau, la force. Voyez-vous, il n'y a encore que ça. Moi, ça m'électrise.

— Mais, cère amie, ripostait Don Miguel, la *loutte*, ça ne prouve rien, et il ne faut pas croire que ces gros hommes possèdent oune force extraordinaire.

— Silence ! tas de viveurs dégénérés que vous êtes, ne parlez pas de vos muscles absents. D'une chiquenaude, M. Albert vous enverrait rouler à vingt pas.

— Moi rouler ! Ce saltimbanque tomberait un Miguel y Gibraltar ! Allonc donc ! Tenez, voulez-vous que ze lui fasse mordre la poussière à votre colosse, le voulez-vous ?

— Ah ! Miguel, mon vieux Miguel, si vous faites cela, ah ! si vous faite cela !... écoutez, je n'aime guère les rastas, vous ne m'avez pas jusqu'ici inspiré une toquade folle, mais si vous me prouvez une force

aussi stupéfiante, eh bien, foi de Delphine, je vous accorde mes faveurs !

— C'est ça, appuya Grangeneuve.

Sors vainqueur d'un combat dont Delphine est le prix.

— Ah ! Delphine, Delphine, ze suis bien heureux. Vous verrez ce que valent les biceps d'un hidalgo que vous prétendez ramolli par la fête, mais qui a gardé dans ses veines toute la vigueur d'oun chef des Incas !

Immédiatement Don Miguel se levant, alla causer avec Marseille, qui fit appeler M. Albert. Celui-ci sourit, et échangea avec son futur adversaire une cordiale et longue poignée de main.

— Messieurs, dit à nouveau Marseille, un amateur du meilleur monde, un de nos club-men les plus élégants, veut se mesurer

avec M. Albert qui, malgré son combat précédent avec M. Léon, accepte le défi porté par la noblesse espagnole. Nous allons avoir une séance exceptionnelle.

La foule, très égayée, accueillit cette nouvelle avec joie : aussi suivit-on sans grand intérêt la lutte de Bamboula, dit le *Serpent des Pampas*, contre M. Perrin, amateur, et même celui de Cresi, le champion de Paris, contre *Cazenave, le rempart de Nîmes* : tout le monde attendait avec une impatience fébrile la curieuse lutte annoncée.

Enfin, au milieu d'un profond silence, Don Miguel descendit dans l'arène, vêtu seulement de son pantalon noir, retenu par une ceinture de soie. Un peu grassouillet sans doute, le rastaquouère, mais en somme, un assez beau torse, une peau dorée par un rayon de soleil, et des bras velus comme ceux d'un faune.

— Tiens ! tiens ! murmura Delphine, il est moins déjeté que je l'aurais cru, mais c'est égal, ça ne vaut pas Albert.

Celui-ci, en effet, avait une seconde fois enlevé son tricot et étalait fièrement sous la lumière crue du gaz ses pectoraux énormes et ses bras noueux, sur lesquels les muscles apparaissaient comme des cordes en saillie.

— Quand vous voudrez, messieurs, dit Marseille avec une solennité particulière.

Et alors, au milieu d'un profond silence, la lutte commença. La Contrescarpe et Miguel avaient l'air de se méfier l'un de l'autre. C'était des feintes habiles, des effleurements de mains, des petites tapes sur les poignets, comme si les adversaires eussent voulu se tâter avant d'engager sérieusement le combat. Enfin, ils s'empoignèrent à bras-le-corps et allèrent rouler ensemble sur les genoux de deux spectatrices qui se mirent à pousser des cris de détresse. À grand ren-

fort de cannes et d'ombrelles, on dégagea les deux dames, mais les combattants ne se lâchaient pas. Les os craquaient, les muscles se tordaient ; on entendait des *han !* formidables poussés par la Contrescarpe, qui paraissait décidément avoir affaire à forte partie.

— Bravo, l'Espagnol ! criait la foule : Tiens bon ! Allons, bon, voilà l'amateur qui perd sa culotte !

— Debout, et receignez les ceintures ! intervint Marseille.

Cette fois, M. Albert se remit en garde en faisant un véritable bond de jaguar. Puis, tout à coup, sans qu'on sût bien comment ni pourquoi, il se trouva à quatre pattes sur le tapis, et Gibraltar, par une bousculade imprévue, le retourna comme une anguille et le coucha tout du long dans l'arène. Les omoplates avaient touché.

— J'y suis ! dit M. Albert, en se relevant d'un air penaud et confus. Le coup est loyal.

Alors on fit une ovation monstre au rastaquouère. Grangeneuve et Folangin s'étaient élancés dans l'arène et serraient leur ami dans leurs bras. Les femmes entouraient l'heureux vainqueur, et lui remettaient des bottes de légumes achetées aux maraîchers qui descendent de Nouilly. C'était un spectacle imposant. Et, pendant ce temps, Delphine, plus émue qu'elle ne voulait le paraître, s'était approchée à son tour du triomphateur qui ruisselait, et lui tendait gentiment sa main gantée en lui disant :

— Mon cher ami, chose promise, chose due. Ce soir, vous devez être exténué, mais je vous attends demain chez moi à minuit… et j'ajoute que je me promets, en votre compagnie, quelques heures fort agréables.

— Merci, merci, balbutia Gibraltar au septième ciel.

— Hein, pourtant, ces Espagnols ! se disait à elle-même mademoiselle de Conmagne, en remontant, songeuse, dans son coupé. Qui croirait cela, à le voir ! Ah ! c'est bien extraordinaire !…

C'était si extraordinaire, que la belle y pensa toute la nuit, et, le lendemain matin, dès qu'elle fut levée, elle sautait en fiacre, et se faisait conduire à la baraque du père Marseille.

— M. Albert ? demanda-t-elle au pitre occupé à recoudre un maillot très fatigué.

— Tiens, vous aussi vous en tenez pour la Contrescarpe. Décidément, c'est une épidémie. Je vais vous l'amener.

Quelques secondes après, le lutteur apparaissait, le cou nu émergeant hors d'un veston élimé.

— C'est vous, monsieur, qui avez lutté hier contre l'Espagnol, et qui avez été vaincu ?

— Peuh ! Des défaites comme ça, fit le colosse avec un haussement significatif d'épaules.

— Que voulez-vous dire ?

— Que l'amateur m'avait glissé un fafiot bleu de cinq louis dans la poignée de main échangée et qu'avec la permission du patron je me suis laissé tomber, en sauvant l'honneur, bien entendu.

— C'est vrai, ce que vous me racontez là ?

— Demandez à Marseille.

— Eh bien, monsieur la Contrescarpe, dit Delphine en lui serrant les mains avec passion, je vous attends chez moi, 10, boulevard Malesherbes, ce soir, à onze heures et demie, immédiatement après la représentation.

Et la belle ajouta en baissant pudiquement les yeux :

— Ne vous fatiguez pas trop d'ici là !

Et quand Don Miguel y Gibraltar arriva, triomphant, parfumé, le gardénia à la boutonnière, il fut fort étonné de trouver installé dans le boudoir, et couché voluptueusement sur le canapé M. Albert, occupé à fumer une bonne pipe.

— Caramba ! rugit-il, qu'est-ce que cela signifie, et que fait ici ce manant ?

— Mon cher, lui répondit Delphine, ce manant est un amoureux qui aspire, lui aussi, à mes faveurs.

Puis elle ajouta avec sa voix mélodieuse comme un chant d'oiseau :

— Mais la situation est bien simple. Puisque vous êtes plus fort que lui, flanquez-le à la porte.

MISS JENNY

Je ne sais pas si cette année-là Saint-Machin avait mal aux cheveux, s'il avait perdu au baccara plus que d'habitude, ou si sa maîtresse l'avait trompé avec des gens moins bien que lui – ce qui est toujours mortifiant – mais il fut pris d'un désir subit de se marier, de faire une fin, d'avoir une compagne à lui – oh le rêve ! – et de faire souche de petits Saint-Machin légitimes.

À travers la fumée de sa cigarette, et tout en digérant le bifteck bossu que le cuisinier du Petit-Club préparait spécialement pour lui, il entrevoyait un intérieur confortable, une lampe à abat-jour rose, fanfreluché, un bon feu tiède, et sur le fauteuil de sa-

tin crème, une jolie femme chaste, modeste, réservée, faisant de la tapisserie ou lisant la *Revue des Deux Mondes*. Cela ne vaudrait-il pas mieux en somme que cette vie absurde dans ce rez-de-chaussée froid, solitaire, inhabité de la rue du Cirque où l'on ne rentrait, quand on rentrait, que pour faire sa barbe, changer de bottines, ou trouver son courrier ?

Et la liaison avec Olympia, la chanteuse des Bouffes ! Ah ! parlons-en ! encore une jolie corvée ! Une conversation ne roulant absolument que sur le théâtre, les injustices du directeur, les pannes et les effets du 2 ; la promiscuité avec le régisseur, le machiniste et le premier comique. Des journées entières passées dans l'obscurité à attendre derrière un portant la fin de la répétition ; des dîners avalés en hâte, des soupers indigestes à une heure du matin et puis la rentrée exténuée à l'hôtel. Les quelques bons

moments – oui, il fallait être juste, quelques caresses exquises et quelques baisers tout à fait savoureux – sans cela !… Mais encore ce plaisir purement physique était-il gâté par le côté cabotin, reparaissant sans cesse et remplaçant le voyage à Cythère par un internement passage Choiseul.

Oui, tout cela était absurde et tout cela devait cesser : pour cela, nouveau Jason, il fallait partir à la conquête de la Toison d'or ; mais les Parisiennes sont trop délurées, ce ne sont pas des femmes de Temple ni même de foyer. Ce sont des madame Denotton toujours sorties, passant leur existence chez la couturière, chez la corsetière, chez la modiste… quand elles ne font pas pis. Précisément Olympia était en train de suivre à Cauterets une cure pour ses cordes vocales – une lettre anonyme affirmait même qu'elle s'y gargarisait en compagnie de Tartempioni, le premier ténor – Saint-Machin

se trouvait donc libre de prendre la direction qu'il voulait et de s'embarquer pour le pays où fleurit la vraie fleur d'oranger. Comme Hercule, il se trouvait à l'entrée des deux routes, l'une conduisant au vice, – il la connaissait dans les coins – l'autre radieuse, ensoleillée, parfumée par les vertus domestiques, conduisant à la vertu. Réflexions faites, il se trouva que cette route conduisait à Boulogne-sur-Mer.

Pourquoi Boulogne-sur-Mer ? C'est que Saint-Machin savait, par une expérience puisée dans Dickens et dans l'*Illustrated London News*, qu'il n'y a plus qu'en Angleterre qu'on trouve encore la femme modèle, aimant son *home*, soignant la tasse de thé, réussissant les confitures à la rhubarbe et ne craignant pas d'augmenter chaque année l'effectif de la nursery.

Jeunes filles flirteuses, coquettes, envolées, elles deviennent dès le lendemain du

sacrement – du moins, c'est Dickens qui l'affirme des épouses modèles, et neuf mois après – jour pour jour, des mères admirables. Or, sans aller jusqu'à Londres, la colonie anglaise de Boulogne est assez nombreuse pour qu'on puisse facilement trouver la perle rêvée sur cette plage hospitalière.

Saint-Machin sauta très allègre dans son wagon gare Saint-Lazare ; sa connaissance approfondie de la langue anglaise devait faciliter beaucoup ses recherches, de plus il était en relations avec une famille Halifax, qui, installée chaque année dans un vieil hôtel du haut Boulogne recevait beaucoup de compatriotes et donnait des *tea-partys* où figuraient les plus jolis échantillons des filles de la perfide Albion.

Le soir même de son arrivée, Saint-Machin endossait le smoking de rigueur, piquait sur son revers de satin le gros bouquet obligatoire, il faisait son entrée chez Sir

John Halifax Brt. Immédiatement il tomba en arrêt devant une ravissante jeune fille qui, admise dans le *bow-window*, causait avec un vieux gentleman tout en se balançant sur un rocking-chair. Jamais tête de madone plus pure, plus éthérée ne parut sur les toiles mystiques des grands maîtres italiens. Les yeux bleus, timides, purs comme un beau lac que laissait assombri le moindre nuage, n'avaient sans doute jamais reflété une mauvaise pensée ; la bouche pourpre laissant voir des dents merveilleuses allaient s'offrir aux baisers ingénus comme celle de l'enfant chanté par Victor Hugo. Les cheveux formaient, autour du front uni, comme un nimbe d'or, et en dépit de cet aspect angélique le corsage bien garni, la taille svelte, les hanches rondes, tout ce corps, au hasard du balancement, se trouvant dans un abandon gracieux et lascif, promettait les suprêmes joies.

Saint-Machin, émerveillé et tout à fait conquis se précipita vers sir John.

— Je vous en prie, cher monsieur, dites-moi qui est cette adorable jeune fille ?

— Miss Jenny Fonnymoon, une *professionnal-beauty* de Hyde-Park, et une *young-lady* appartenant à une des meilleures familles du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande.

— Et… est-elle à marier ?

— Absolument. Elle a vingt-deux ans… Mais je dois vous prévenir que, suivant la coutume anglaise, elle n'a qu'un beau trousseau et une dot insignifiante.

— Qu'importe ! s'écria Saint-Machin enthousiasmé, est-ce qu'on songe à l'argent quand on découvre un pareil trésor ! Et dites-moi, pas trop coquette, pas trop… *flirt* ?

— Ah ! dame, pour cela, mon cher ami, le mieux est de faire votre enquête vous-

même. Je vais vous présenter, et ensuite vous causerez, vous interrogerez et déciderez eu connaissance de cause.

Le digne baronet présenta Saint-Machin qui, tout palpitant, se mit à entamer la conversation dans un de ces tête-à-tête isolés que la mode anglaise autorise entre jeunes gens. Il s'agissait de confesser cette âme et de savoir ce qu'il y avait au juste sous cet aspect si délicieusement virginal.

À sa grande joie, il trouva une jeune fille gaie, spirituelle, comprenant vite, mais, à ce qu'il lui parut du moins, d'une innocence, et même d'une ignorance absolue. Les deux yeux bleu pervenche ne mentaient pas. Deux ou trois fois, avec cette facilité des sous-entendus et d'allusions auxquels se prête si bien la langue française, Saint-Machin risqua quelque plaisanterie équivoque, mais Jenny ne parut même pas avoir compris. C'était bien là le lis rêvé, le calice d'or,

la rose mystique, le satin immaculé, la blanche hermine, toute la litanie que désire chanter un joyeux viveur écœuré par les courtisanes trop vicieuses et les Olympia trop fatiguées. Il lui sembla qu'il touchait enfin à la terre promise.

Pourtant, par un reste de méfiance, il chercha dans sa tête les histoires les plus lestes de son répertoire. Il en connaissait de bien bonnes. Au hasard des feux d'artifice tirés, il en commença une, lue jadis dans la *Vie parisienne*, un petit chef-d'œuvre de gauloiserie, signé jadis Gustave Droz. Et, quand il fut parvenu au mot de la fin, il regarda sa compagne qui, sans broncher, sans même un sourire plissant les commissures de la bouche, continuait à le fixer avec son regard limpide et droit.

Alors, il résolut de forcer la dose, et, cherchant dans son souvenir, il narra une nouvelle de Pedro Garcia, une des perles de

la collection du *Gil Blas*, une histoire raide, mais d'un raide à foire rougir un singe. Et la chaste jeune fille resta impassible, écoutant sans sourciller un dénouement d'une violence burlesque.

Décidément, c'est un ange ! pensa Saint-Machin ; et déjà il se reprochait ces expériences perverses, ces récits graveleux qui lui semblaient maintenant de véritables blasphèmes, des soufflets appliqués à ces oreilles délicates, lorsqu'il eut l'idée de tenter une dernière expérience.

Et tout d'une traite, dans le feu de l'inspiration, il raconta le dernier potin entendu la veille au petit Club. Une de ces histoires impossibles à écrire, qui obligent à certain moment à compléter la pensée par un geste, et à chuchoter le mot qu'on n'oserait pas prononcer tout haut.

Pour le coup et à la grande stupéfaction de Saint-Machin, miss Jenny s'esclaffa, se-

couée par les transports d'une joie convulsive.

— Aoh ! dit-elle, avec son joli accent, *celle-là*, je ne la connaissais pas !

Saint-Machin est rentré à Paris, et a sommé Olympia de reprendre la vie commune – sans gargarismes et sans Tartempioni – dans les vingt-quatre heures.

LE TAILLEUR

Tous les habitués des villes d'eaux connaissent – au moins de vue – sir Percy Pigall Esq^re^ réalisant dans la plus complète acception le type du grand seigneur prôné par Brantôme : excellent gentilhomme, mais quelque peu paillard.

Il n'est pas joli, joli, sir Pigall ; une figure enluminée sur laquelle la nature, toujours bizarre, s'est complu à tracer des méandres comme sur une carte de géographie, entourée d'une barbe blanche hirsute qui donne à son visage l'aspect d'une praline dans du coton.

Avec cela une certaine difficulté à s'exprimer qui lui fait terminer par des

gestes flous et onduleux des phrases toujours lentes à venir, et toujours incomplètes. Oh ! Parisiens, mes frères, méfiez-vous du moment où votre main arrondie vient au secours de la pensée, et où les « chose » et les « machin » remplacent le mot exact, le mot qui ne vient plus, le mot après lequel on court, mais qui se refuse à la mémoire défaillante. C'est le commencement de la fin, c'est la première étape dans le doux pays du gâtisme, en attendant l'heure où de la bouche entr'ouverte dans un perpétuel sourire idiot, ne sortiront plus que ces mots, souvenirs de l'enfance revenue : « Agaga ! Ouloulou ! Bon nanan ! »

Notre digne Anglais n'en était pas encore tout à fait là, et je dois dire qu'il avait même très bonne façon avec les horizontales de grande marque. Personne mieux que lui ne savait tendre la main pour descendre de voiture à Blanche Malabarre, ou

offrir son bras pour exécuter une entrée triomphale dans un salon à la belle Montlhéry. Assez peu généreux, il remplaçait ordinairement les billets de banque par des égards et des attentions ; or, comme ces dames ont en général encore plus de peine à obtenir l'honneur que l'argent, sir Percy Pigall – en dépit de ses ladreries, de ses dîners mesquins, et peut-être même – tout arrive ! – de quelques lapins adroitement placés – jouissait, parmi les étoiles du demi-monde d'une certaine considération. Pour s'excuser de ses galanteries publiques, elles disaient :

— Évidemment, ce n'est pas un Antinoüs, mais c'est un homme fort aimable.

Aussi je crois, Dieu me pardonne, que le vieux paillard avait tout autant de bonnes fortunes qu'un autre, bonnes fortunes qu'il ne payait pas plus cher qu'un joli garçon, quitte à être outrageusement désavoué s'il se permettait d'être compromettant. On cite

encore ce mot étonnant de Laure Schumann auquel il donnait, dans une salle de restaurant, des marques non équivoques de tendresse :

— Je vous en prie, mon cher, si vous en voulez, n'en dégoûtez pas les autres !

Parmi les services que le digne gentleman rendait volontiers à ses belles amies, figurait en première ligne l'obligation de tailler pour elle un baccara.

On sait qu'à Chic-sur-Mer, le sage législateur prévoyant sans doute les crêpages de chignon, les voies de fait et les objurgations dans le style des héros d'Homère pouvant résulter de la tenue éventuelle d'une banque par les femmes, a décidé que le sexe faible ne prendrait jamais les cartes, et pourrait simplement ponter debout derrière les joueurs commodément assis à la table.

De là, pour les pauvrettes, une situation intolérable. Elles jouent au hasard, ne

suivent pas l'intermittence, ne tâtent pas la banque, souvent ne sont pas payées pour avoir placé leur mise trop loin de la *main*, et enfin surtout ne peuvent jamais se refaire par une belle banque qui permet une certaine défense, l'équilibre des deux tableaux, le tirage ou le non tirage suivant que les ponton ont refusé ou demandé des cartes, etc., etc.

Il ne faut donc pas s'étonner si dans les salons de Chic-sur-Mer, on ne rencontrait que des femmes attristées, tenant dans leur gant de Suède quelques rares jetons-épaves et nous disant sur un ton navré : « Voilà ce qui me reste de cinquante louis », même lorsqu'elles n'étaient pas entrées dans la salle de jeu avec cinquante francs.

Cette malchance anormale se traduisait par des essais d'emprunts aux pontes, qui désolés de voir *barboter* dans leur mise répondaient en général : zut ! à ces demandes.

Ce mot d'ailleurs n'était pas absolument mal reçu, car les féticheuses avaient remarqué qu'il portait la veine, et parfois une belle petite disait sérieusement à un monsieur :

— Dites-moi zut, avant que j'aille jouer.

— Ma chère, ripostait le monsieur, si vous voulez même *la pointure au-dessus*... tout à votre service.

On comprend dans ces conditions le succès colossal obtenu par sir Pigall consentant à tenir la banque en faveur du sexe faible. Il arrivait sans vergogne, souriant – oh ce sourire ! – les mains chargées de billets de banque, puis de son geste onduleux il commençait à tailler, perdant royalement, et pour cause, sans l'ombre d'une émotion apparente.

Quand la mise était partie, il se penchait vers la grande horizontale appuyée an-

xieuse sur le dossier de son siège élevé, et lui disait :

— Arrosons-nous ?

Et la femme arrosait, repassait une nouvelle pile de plaques, ou une nouvelle liasse de billets de banque à notre Anglais qui les jetait au croupier disant sur un ton désillusionné :

— Messieurs, faites votre jeu ; la banque est remise.

— Jamais je n'ai vu, quant à moi, sir Pigall passer une seule fois, mais il y avait à son sujet une légende. On affirmait qu'il avait fait gagner un jour quinze mille francs à la belle Brownstone avec une banque de dix louis, et cette légende suffisait à lui maintenir son prestige.

Aussi, Dieu sait s'il était demandé à Chic-sur-Mer. On se l'arrachait :

— Mon petit Percy, je vous en prie… taillez pour moi. Voulez-vous ?

Et notre gentleman tailleur, passait ses journées et ses soirées à ce noble exercice, tant et tant que parmi les habitués de la salle de jeu, le surnom lui était venu de : Tailleur pour dames. De là, à l'appeler *Godfern* il n'y avait qu'un pas, et comme c'était plus court et plus commode à dire, ce pas fut bien vite franchi.

Or, dernièrement, la comtesse de Gaffe, étant venue en déplacement à Chic-sur-Mer, fut très étonnée de voir couché sur les canapés du salon un monsieur qui, en dépit d'une laideur incontestable, était entouré, fêté, adulé, par toutes les plus jolies femmes du casino.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle à Précy-Bussac.

— Comment, ma chère, vous ne le connaissez pas ? C'est le fameux Godfern.

— Le tailleur pour dames ?

— Précisément.

— Tiens ! cela tombe à merveille, pensa cette bonne comtesse de Gaffe.

Et comme elle avait vu que toutes ces dames arboraient le matin une petite veste en drap blanc avec revers en faille – ce qui manquait absolument à sa collection – elle avança résolument vers sir Pigall et lui dit en minaudant :

— Monsieur, j'aurais besoin de vos bons offices. Vous serez tout à fait aimable de passer demain matin chez moi, à Love-Cottage, sur la route du Port.

Ce bon Pigall en avait vu bien d'autres et d'ailleurs la comtesse était tout à fait charmante. Il répondit donc en homme blasé sur ce genre de bonnes fortunes, et avec une lenteur involontaire :

— Madame… comptez sur moi, le matin… villa chose… parfaitement.

— Apportez tout ce qu'il vous faut.

— Soyez tranquille…

Et il éclata d'un gros rire. Le lendemain, Louise, la camériste, introduisait l'heureux gentleman dans une jolie chambre toute fanfreluchée, suggérant l'amour. Il y trouvait, devant une psyché, madame de Gaffe, adorable diablotin avec son corset de satin et son jupon rose garni de dentelles. Déjà excité par ce déshabillé galant, il avançait, l'œil rond et la langue un peu pendante :

— Ah ! c'est vous, monsieur, dit la comtesse, eh bien, vous allez me prendre mesure.

Pigall s'arrêta, hébété :

— Vous mesurer, à quoi bon ?

— Eh bien, pour me faire une veste en faille blanche. N'êtes-vous pas tailleur pour dames ?

— Oui… mais il y a erreur… Je ne taille qu'au… machin… au baccara.

— Ciel ! vous n'êtes pas Godfern !

— Mais non, madame, je suis sir Percy Pigall, Esq^re^, pour vous… servir.

— Sortez, monsieur, sortez. J'ai très peur des singes.

— Madame, fit Pigall vexé, je ne… m'attendais pas… C'est vous qui m'avez prié de venir pour une… une chose…

— Oui, pour une veste. Eh bien ! de quoi vous plaignez-vous. Vous allez pouvoir la remporter même avant de l'avoir faite. Louise, reconduisez monsieur.

RENTIÈRE ?…

C'ÉTAIT au « five-o'clock-*pince-taille* » de Clara Sergent, et toutes les bonnes petites amies rangées, qui sur les poufs en soie tissée, qui sur les canapés Louis XV, qui sur les fauteuils recouverts en velours de Gênes dégustaient avec des mines de chattes gourmandes un Porto contemporain d'Esther Guimont coupé par quelques sandwiches au caviar. Çà et là quelques cigarettes envoyaient dans l'air un parfum oriental.

L'élégance était d'ailleurs extrême : une véritable foire aux chapeaux ; comme manteaux, Sylvia Nychon avait arboré le *Saint-Mégrin* avec collet en drap sorbier doublé de

satin or ; Blanche Caniset portait le *Maintenon* en velours glacé noir et violet ; Ravaschoff moulait sa jolie taille dans un *Régent* en velours armure vert et gris. Enfin, la maîtresse de céans, trônant sur une chaise héraldique, avait un costume velours aubergine sur un dessous de gaze lilas très clair. Vous voyez cela d'ici. C'était joli et cela sentait bon.

— C'est égal, disait Ravaschoff, en promenant un regard satisfait sur l'ensemble cossu du salon, tu as eu une rude chance de rencontrer lord Aberdeen.

— Oui, disait Clara en riant, de son rire bonne fille éclatant et sonore comme une cascade de perles, dégringolant dans une coupe de jade, vous rappelez-vous mon petit entresol de la rue de Constantinople ? C'était déjà un gentil commencement, – mais enfin il y a progrès.

— Et comment as-tu connu cet Anglais richissime ?

— La veine, ma chère. Il y a des années comme cela. Vous savez que cet été j'avais été à Aix avec le marquis de Pontades, un vieux beau qui me rasait ferme, mais qui avait de belles relations. Une des turlulaines du marquis était la manie de me vanter Bade. Ah ! si j'avais connu Bade sous l'empire ! Et le château ducal, et le Kursaal, et l'Oelbach et les paris de Wolf et de Villemessant, et Anna Deslions, surnommée Anna Deschiens, Julia Barucci et la Joya ! et Léonide Leblanc faisant sauter la banque. Que sais-je, un tas de souvenirs sur un passé que je ne connaissais pas. Vous pensez comme cela m'intéressait. Mais ce qui m'énervait le plus, c'était d'entendre Pontades répéter avec conviction :

— C'est gentil, Aix, mais ça ne vaut pas Bade.

Et pourtant elle était bien animée notre villa des fleurs avec Blackstone, Marie Bekman, Blanche Delabarre, miss Cléry, Marie Delannoy ; il me semblait que les nouvelles ne le cédaient en rien aux anciennes, et que les excursions à Châtillon ou à la Chambotte valaient bien les chevauchées dans la forêt. Cependant, vous savez, une scie bien renouvelée finit quand même par vous entrer dans la tête. Une fois, j'ai répété malgré moi pendant huit jours la chanson de Sulbach :

Gobiné, gobino, pingui, piago la bobinette…

Je devenais idiote. Eh bien ! Bade avait fini par me produire le même effet. C'était de l'obsession. Il me fallait voir Bade. C'était ma destinée sans doute qui m'entraînait par là. La fffatalité ! comme disait Baron-Calchas.

Je lâche Pontades, qui voulait absolument m'emmener à Biarritz, parce que là encore il y avait des souvenirs de l'impératrice, du palais Eugénie et de Marguerite Bellangé – et je reviens à Paris. Je fais mon petit baluchon et, sans prévenir personne, je mets le cap sur la gare de l'Est, où je m'embarque pour Bade. Il parait que l'on dit Baden-Baden. Va pour Baden-Baden. J'ai même dit à l'employé que je le répéterais trois fois si ça pouvait lui être agréable. Il s'est tordu. Il faut bien que tout le monde s'amuse.

Donc, je grimpe dans l'Orient-Express de six heures vingt-cinq du soir, je m'installe dans un coin et je regarde par la fenêtre. Sur le quai, il y avait un gros Anglais apoplectique, vêtu dans un de ces *suits* à carreaux dont nos doux voisins ont le monopole ; sur la tête un objet bizarre en flanelle jaunâtre, moitié casque et moitié cas-

quette, avec visière, jugulaire, couvre-nuque et oreillettes.

Et cependant, malgré tout cela, un je ne sais quoi qui dénotait le gentleman et l'homme calé. On a du flair ou on n'en a pas. Linge très fin, souliers de chez le bon faiseur, une épingle de cravate merveilleuse. Bref, je dévisage mon Anglais avec la tête que je me donne quand je veux avoir l'air aimable, la bouche un peu froncée et formant un petit pointu… on ne sait pas si je ris ou si je fais la grimace, mais je sais que cela va à mon genre de beauté.

Voilà mon insulaire qui s'allume, qui devient plus rouge que jamais. Il flambait littéralement, ma chère, et, sans hésiter, il grimpe dans mon compartiment. Cela marchait très bien : je m'étais plongée dans la lecture du *Gil Blas* pour me donner une contenance, et aussi – qui sait ? – pour l'encourager un brin. Mais, au dernier mo-

ment, patatras ! arrive un vieux monsieur décoré, cheveux blancs, l'air très respectable, peut-être un sénateur. Le tête-à-tête était rompu, et mon Anglais, sous son chapeau-casque, paraissait vexé, mais vexé !… Il lançait des regards furieux au vieux monsieur qui, au reste, ne paraissait pas s'en apercevoir.

Nous franchissons ainsi Reims, Châlons, et voilà qu'en arrivant à Nancy le sénateur devient mélancolique.

— Ah ! dit-il, en s'adressant à l'Anglais, nous approchons de nos provinces perdues.

L'Anglais exprime par geste qu'il ne comprend pas le français ; c'était contrariant, et je songeais, comme je ne savais pas l'anglais, que la conversation serait difficile, mais le vieux monsieur se tourne vers moi, et, en me faisant le genou, il me dit :

— Vous, madame, vous êtes Française, je suis sûr que vous partagez mon émotion.

Et j'allais la partager, l'émotion. N'est-ce pas, mesdames, vous me comprenez… on a beau être comme nous dans la galanterie, ça n'empêche pas d'être de bonnes Françaises et d'avoir du cœur. Rue de Constantinople j'avais deux portraits de femme avec deux grands nœuds noirs sur la tête, des bandeaux plats et des larmes plein les yeux. C'était l'Alsace et la Lorraine. Je songeais à tout cela, très remuée, à la guerre, aux Prussiens, à Reischoffen, au beau Bertrand, qui est capitaine de cuirassiers, et j'avais le gosier un peu serré… Seulement, le sénateur faisait décidément trop le genou… il avait le patriotisme tripoteur, cet homme, et cela m'empêchait de m'attendrir. Mon Anglais regardait toujours, pas content. Soudain le vieux monsieur me dit :

— Vous avez votre passeport en règle ?

— Quel passeport ?

— À la frontière, il faut maintenant un passeport ; en plein XIX^e siècle ! C'est une honte, n'est-ce pas, madame ? Mais patience, patience !…

Un passeport ! Voilà une chose à laquelle je n'avais jamais pensé. Je ne sais même pas comment c'est fait et à qui ça se demande. Et puis des papiers, des machines sur lesquelles on met votre âge avec la date, c'est toujours inutile… plus tard, on peut laisser traîner ça…

Bah ! pensais-je, je ferai à l'employé mon petit sourire en pointu – le moyen m'a souvent réussi, – et je passerai comme une lettre à la poste.

Tandis que je m'absorbais dans ces réflexions, le vieux patriote descend à Lunéville. Je constate la satisfaction de l'homme à la casquette, et je comprends qu'il a le vif désir d'entamer la conversation. Ah ! s'il avait su le français ! Mais il ne savait pas, le

pauvre !… Bref, nous arrivons à Avricourt-Deutsch, et là nous apprenons que tout le monde descend. Nous prenons la file pour entrer à la queue leu leu dans une espèce de bâtiment qu'ils appellent la *commandatur* et qui ressemble à une lampisterie. Mon Anglais suivait derrière.

Bientôt j'arrive à mon tour devant un grand diable sanglé dans une capote bleu-roi, avec une casquette galonnée sur la tête. C'était le moment. Je prépare mon petit sourire, et, comme je le craignais, il commence :

— *Ihre passeport ?*

Je fais signe que je n'en possède pas. Nixt ! Nixt !

— *Ihre profession ?*

Ma profession ?… Ma foi, je cherche un peu, et je réponds bravement :

— Rentière.

— *Was ist das*, rentière ?

Ah ! mais il m'agaçait, ce Teuton ! Il ne savait pas ce qu'était une rentière. Quel crétin ! Alors, je lui éclate de rire au nez, et je lui dis :

— Courtisane. Comprenez-vous, mon vieux gabelou. Courtisane ! Et rappelez-le vous bien pour le dire au gros Anglais, quand il passera.

Et il l'a dit à mon mylord, ce qui a si bien avancé les choses, que, deux heures plus tard, comme faute de passeport je ne voulais pas jouer les Sombreuil en Allemagne, nous repartions ensemble pour Paris.

Voilà comment je ne connais pas Bade – ou Baden-Baden.

Mais je connais lord Aberdeen, et vous voyez, mesdames, que je n'y ai rien perdu.

MARGARITA ANTE PORCOS

Qui eût vu Blanche Darthez jouer chaque soir le rôle de Marie-Thérèse, dans le grand drame du Théâtre-Romantique, eût été forcé de convenir que nulle n'était mieux faite pour personnifier l'altière impératrice d'Autriche.

Elle avait pour elle la prestance, le profil noble et fier, la voix impérieuse sachant prendre, dans les moments de tendresse, les inflexions molles et caressantes. La poudre lui seyait à ravir, avivant la flamme des grands yeux verts frangés de longs cils et surmontés d'un sourcil noir et bien arqué. Elle portait merveilleusement, avec une aisance pleine de distinction ces modes du

XVIII^e siècle, ces robes à taille longue, ces paniers, ces lourdes étoffes Pompadour formant comme un piédestal ample, étoffé, allongé par la longueur de la traîne, piédestal au-dessus duquel le buste se dressait, superbe.

Et elle se mouvait avec une étrange aisance au milieu des intrigues de cette heureuse époque, dans ce monde de vieux enfants à la fois sceptiques et crédules, corrompus et naïfs.

Il ne faut donc pas s'étonner si Pierre Max, le poète impressionniste, l'auteur de ces poèmes divins qui s'appellent : *Frissons des Eaux et des Bois*, fut pris jusqu'aux moelles par cette apparition qui réalisait pour lui un rêve lointain et confus, comme l'évocation d'une époque polie, élégante et musquée. Au fond de son fauteuil, il dardait sa lorgnette sur Blanche, ou plutôt sur Marie-Thérèse, la suivant dans ses mouve-

ments, appréciant avec son sens artistique la grâce de toutes les poses de cette admirable créature divinisée par le feu de la rampe, l'éclat du costume et la mise en scène dont elle était le centre naturel.

Il la suivait dans sa lutte ardente avec le roi de Prusse, l'électeur de Bavière, et, quand obligée de quitter Vienne, réfugiée en Hongrie, elle se présentait devant l'Assemblée des nobles, tenant son fils dans ses bras, lorsque tous les magnats, saisis d'un enthousiasme pour ainsi dire religieux pour la belle souveraine campée comme la vierge dans une pose mystique, s'écriaient dans un grand cri :

— *Moriamur pro regina nostra Maria-Theresa!* Pierre Max partageait l'émotion générale, emballé comme le public naïf des troisièmes galeries par le courage de cette femme qui acceptait virilement la bataille

contre la Prusse naissante, la Prusse, l'ennemie abhorrée.

Pendant l'entr'acte il se faisait présenter dans la loge et se heurtait à deux ou trois familiers, d'une distinction au moins douteuse Tout ce monde-là criait, parlait haut, risquait des calembours ineptes que la reine écoutait, très égayée.

Pierre Max éprouvait comme une sorte de malaise ; il lui semblait que ces gens-là profanaient sa divinité, et c'est avec un réel soulagement qu'il les vit enfin sortir, lui laissant le champ libre.

— Vous voudrez bien, monsieur, excuser mes amis, dit la reine avec un doux sourire ; ils sont un peu *rigouillards.*

Rigouillard !... Par les minces cloisons des planches arrivaient le bruit des loges voisines, criailleries intimes, chansons triviales, lazzis obscènes. Dans le corridor obscur, de vagues relents de pommades, de

fards rances et de plombs, l'odeur méphitique du gaz allumé nuit et jour. Évidemment, il ne fallait pas étudier Blanche Darthez dans ce milieu forcément nauséabond sous peine de voir le rêve s'envoler à tire d'aile.

— Madame, dit Pierre Max en s'inclinant, Votre Majesté m'autorise-t-elle à aller lui présenter mes hommages chez elle, dans son palais ?

— Mais certainement, monsieur, la reine sera heureuse de recevoir un prince de la littérature ; seulement, le palais sera remplacé par un second très simple rue de Rivoli.

Le lendemain, dans cet appartement orné de vieilles tapisseries, décoré avec un goût véritablement artistique, Pierre Max retrouva Blanche telle qu'il l'avait rêvée. Étendue sur une chaise longue recouverte d'une vieille étoffe bleu saphir, elle fit chan-

ter sa voix d'or, tour à tour mélancolique et passionnée, comprenant sans doute avec son intuition de comédienne que la veille, elle n'avait pas été dans la note. Elle lui raconta tout : son enfance misérable à Clignancourt, sur les flancs de la butte Montmartre ; son père fusillé après la Commune ; sa mère l'élevant à la diable avec des pommes vertes comme soutien physique et des gifles comme ravitaillement moral. Puis son entrée au Conservatoire, son accessit de sortie, ses tournées pénibles en province, et enfin son élévation lente, son affinement graduel, jusqu'à la position qu'elle occupait aujourd'hui au Théâtre-Romantique.

— Vous savez, disait-elle avec fierté, quand je songe d'où je suis partie, c'est très beau.

— Oh oui, c'est très beau ! répondait Pierre Max, attendri, et en baisant respec-

tueusement la main qu'on lui abandonnait avec un geste un peu théâtral.

Étrange créature, incomplète, pleine de contrastes, simple et cependant travaillant ses effets comme une vieille cabotine, murmurant de sa voix de grande amoureuse des phrases exquises dans un français impeccable, et les émaillant parfois de quelque terme d'argot qui faisait l'effet d'une tache d'huile sur une étoffe tissée d'or et de soie.

Au beau milieu d'un aperçu très élevé sur sa manière de comprendre et d'interpréter un rôle historique, elle s'écria tout à coup :

— Six heures ! Excusez-moi si je vous mets à la porte. Il faut que j'aille *boulotter.*

Quoi qu'il en soit, notre poète rentra chez lui très épris. Le soir, il vécut à nouveau avec son héroïne la merveilleuse épopée de Marie-Thérèse d'Autriche, haletant,

transporté, et dès le lendemain, il retourna rue de Rivoli.

Il trouva l'actrice de fort méchante humeur.

— C'est absurde, lui dit-elle, j'ai été aux courses tantôt, j'ai parié et j'ai perdu les cinq courses. Vingt-cinq louis, ce n'est pas une bien forte somme… mais, vous savez, il y a des moments où une perte vous gêne plus qu'à d'autres.

Le premier mouvement de Pierre Max fut de tirer sa bourse et de s'offrir à réparer le désastre. Mais comment la hautaine créature allait-elle accepter les cinq cents francs offerts ainsi brutalement de la main à la main ? Il la connaissait encore bien peu pour se permettre une pareille liberté ; peut-être pouvait-il la froisser jusqu'au tréfonds de ses fiertés féminines, et compromettre à jamais l'épilogue d'un roman qui commençait si bien…

Il partit très préoccupé de son idée, cherchant un moyen en même temps ingénieux et délicat. Il dîna mal, et, après son dîner, courut au Palais-Royal pour trouver un porte-carte qui fût digne de l'impératrice d'Autriche.

À force de fureter, il finit par découvrir une miniature de Marie-Thérèse qu'il fit encastrer dans le cuir. Le portrait devait être surmonté du chiffre B D en diamant. On lui promit le carnet pour le lendemain matin à la première heure.

Ce n'est pas tout ; les cinq billets bleus pouvaient déjà se présenter plus décemment sous le couvert de la noble souveraine ; mais il fallait trouver une raison de cet envoi. Tout à coup, le poète se frappa le front. Il se mit à sa table, et, avec la plume qui avait écrit les *Frissons des Eaux et des Bois*, ces stances admirables que toute une génération d'amoureux a répétées par cœur,

il se mit à ciseler des vers. Pendant une grande partie de la nuit, penché sur son œuvre, il travailla, limant et polissant un envoi qu'il voulait impeccable.

Par une fiction ingénieuse, il supposait que les jockeys d'Auteuil, pris de remords et causes responsables du mécompte de la grande artiste, ne voulaient pas qu'elle eût, à cause d'eux, une contrariété même légère. Et vers les trois heures du matin, brisé de fatigue, il achevait le dernier quatrain.

Mais vous avez perdu votre argent : c'est dommage ;
Les jockeys de Longchamp furent mauvais coureurs.
Acceptez donc, madame, avec leur humble hommage,
L'argent de vos paris, pour acheter des fleurs.

Le lendemain, à son réveil, Blanche Darthez recevait le portefeuille contenant les vingt-cinq louis, et enveloppé dans

l'envoi du poète, écrit sur parchemin en encre rouge saupoudrée d'or.

Le soir, à cinq heures, Pierre Max, suivant la douce coutume qu'il avait prise, se rendit chez Blanche. Pendant toute la visite, elle ne dit pas un mot du porte-carte ; seulement, en reconduisant le poète, et comme il allait refermer la porte du vestibule, elle s'écria brusquement :

— Ah ! à propos, vous êtes fou ?

— Pourquoi cela ?

— Eh bien, les jockeys de Longchamp qui me restituent mon argent… J'ai trouvé cela idiot.

Le poète la regarda avec mélancolie et répondit en soupirant ;

— *Margarita ante porcos.*

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Une phrase qu'aurait sans doute comprise Marie-Thérèse qui savait le latin… Mais Blanche Darthez pourra se la faire ex-

pliquer par ses amis rigouillards. Adieu, madame.

SNIPP

OUI, MESDAMES, j'ai célébré ici, assez souvent, les qualités perverses du chat – le chat, cet animal mystérieux et considérable, comme dit mon éminent maître Bernard Derosne – pour qu'il me soit permis, une fois par hasard, de reconnaître les mérites du chien, surtout lorsque ce cher compagnon arrive – comme dans le cas actuel – en farouche défenseur de la vertu. Or, pour le moment – je m'y connais – le vent souffle à la vertu. Les théâtres nous donnent des *Petit Poucet*, des *Petite Poucette*, des *Petit Savoyard*, les députés ne veulent plus de paris, le gouvernement mobilise une armée

contre les bookmakers ; bref, Berquin est grand et M. de Montyon est son prophète.

Mais, me direz-vous, pourquoi Richard nous raconte-t-il tout cela ? Ah ! si vous ne lui permettiez même pas une pauvre petite entrée ou matière !...

Donc, à la cour du grand-duc de Folkestein – je dis Folkestein par discrétion et pour ne pas dire Gérolstein – vivait la princesse Thylda, belle comme le jour, avec un port de reine, des épaules de déesse, et, dans le masque régulier, souligné par des bandeaux à la vierge, quelque chose de l'impassibilité sereine de la fatalité antique. Jamais aucune pensée d'amour n'avait fait palpiter ce sein puissant comme celui de la robuste fille chantée par Barbier dans ses ïambes immortels. Jamais aucune flamme passionnée n'avait fait flamboyer ces grands yeux rêveurs et mystiques, regardant la vie avec la philosophie placide et

résignée d'une… génisse qui regarde passer un train. (Il m'a semblé que pour une princesse le mot génisse était plus noble et plus jeune.)

Et cependant ils ne manquaient pas les jeunes seigneurs à la cour du grand-duc. Il y avait un peu de tout : des princes dégommés de haute race, des diplomates très fins, des chambellans très élégants, des militaires très beaux et une garde d'honneur choisie parmi les gaillards les plus grands, les plus vigoureux et les plus bêtes du grand-duché de Folkestein. Le capitaine des gardes Rodolphe de Liewdkerque, était à lui seul plus grand, plus fort et plus borné que toute sa compagnie réunie. Vous voyez donc qu'il y avait, pour une princesse tant soit peu « fin de siècle », de quoi s'amuser selon les principes de M. Renan – ce philosophe aimable qui trouve que la beauté vaut bien la vertu.

Mais le grand-duc Tugdual de Folkestein n'était pas « fin de siècle », lui. Oh ! pas du tout. Non seulement il n'était pas dans le train, mais encore il se faisait gloire de monter le bateau le plus retardataire, le vieux bateau à voiles, qui marche doucement, poussé par la brise ou soulevé par l'effort des rameurs du bon vieux temps. Il était resté féodal depuis la pointe de ses bottes abominablement faites jusqu'aux crocs de sa moustache effilée à la cire hongroise comme celle du sire de Framboisy. Comme appui l'armée, comme morale une religion rigoriste et étroite, comme distinction les devoirs hebdomadaires et légitimes de l'époux, et, tant qu'il avait pu, le cadeau d'un poupon tous les neuf mois à la grande-duchesse Wilhelmine, qui avait fini par en mourir, légèrement écœurée.

La princesse Thylda avait peut-être puisé dans ce milieu patriarcal les principes so-

lides d'une morale austère ? Peut-être aussi était-elle du bloc – non pas du bloc cher à H. Clémenceau, – mais du bloc marmoréen que n'a pas encore animé le Pygmalion révélateur ; ou bien attendait-elle le Prince Charmant, qui devait un beau jour lui apporter chaussure à son pied, à son robuste pied.

Quoi qu'il en soit, les années passaient, et, parmi les gens de cour, on s'étonnait un peu de cette virginité conservée au delà des limites normales admises par la société et l'hygiène.

— Pourquoi la princesse ne se marie-t-elle pas ? était une question devenue banale dans les conversations courantes.

Cela se demandait entre deux prises de tabac – car à Folkestein on prise encore.

Peut-être a-t-elle fait vœu de célibat ? Peut-être aime-t-elle trop son vieux père pour s'en séparer ? Peut-être la nature l'a-t-elle faite impropre aux joies du mariage ?

Cependant, à première vue, elle semblerait plutôt une gaillarde. Bref, les commentaires allaient leur train, mais jamais il ne serait venu à personne l'idée saugrenue d'effleurer même d'un soupçon la vertu de la princesse Thylda.

Un certain soir, en plein bal, on avait bien été un peu surpris de la voir sortir d'un boudoir au bras du beau Liewdkerque, ayant, accrochée à l'envers et à droite sur son corsage de crépon rose, la plaque de l'ordre du Lapin-Noir, qui, par une singulière coïncidence, manquait précisément, à gauche, sur le large plastron du capitaine des gardes. Mais en sommes ce décrochage, ou, si vous préférez, cet accrochage, pouvait résulter simplement d'une valse un peu scandée, et l'on haussa les épaules quand certains loustics voulurent tirer de l'incident des conclusions déplacées, et des aperçus égrillards…

D’ailleurs, qui donc aurait voulu se compromettre avec Liewdkerque, le terrible coureur de ruelles, celui dont la comtesse Cuissingen avait dit un jour à son mari qui demandait, en le voyant sortir de la chambre nuptiale :

— Ah çà ! ma chère, quel est ce pistolet-là ?

— Mon pauvre comte, c’est vous qui êtes un pistolet. Lui… c’est un revolver.

Son service spécial appelait fréquemment Liewdkerque auprès de la princesse. Il en était résulté une certaine familiarité, respectueuse de la part du capitaine, amicale de la part de la princesse – mais c’était tout.

D’ailleurs, comme si elle eût voulu, même avant l’heure, affirmer son idée de rester vieille fille, Thylda s’était prise d’un goût immodéré pour les animaux et ne sortait jamais sans avoir sous le bras un roquet hargneux répondant au nom de Snipp.

Je ne sais pas comment étaient les dragons qui gardaient les pommes d'or des Hespérides, ne connaissant en fait de dragons que ceux qui sont casernés au quai d'Orsay, mais je suis persuadé qu'ils ne devaient pas être d'un aspect plus terrible que ce petit chien gros comme le poing et qu'on eût écrasé d'une pichenette. Dès qu'on approchait de la princesse, il se mettait à grogner, montrait ses dents dans un rictus féroce, aboyait avec rage, et allongeait un bon coup de dent à tous ceux qui passaient à sa portée ; si bien que chaque semaine on organisait à Folkestein un train de plaisir pour les courtisans allant consulter M. Pasteur.

— Ah ! ma fille est bien gardée, disait quelquefois avec un effroyable sourire le vieux grand-duc, et je ne conseillerais pas à quelque galant de se frotter au fidèle Snipp !

Cette humeur hargneuse était d'ailleurs entretenue par les représailles qu'on ne

manquait jamais d'exercer contre le roquet lorsque, par hasard, il était hors la vue de sa maîtresse. On lui marchait sur la queue, on lui écrasait les pattes, on lui tirait les poils ; parfois même, sans en avoir l'air, on lui envoyait négligemment un coup de pied qui l'envoyait rouler à cinq pas, quitte à reprendre immédiatement l'attitude la plus caressante et la plus humble dès que la princesse Thylda revenait : – *Oh ! le bon chien ! – Venez, le petit Snipp-Snipp ! – Il est gentil ! – Vous aurez du su-sucre* – et autres onomatopées ineptes qui prouvent à quel degré de servilité plate peut descendre cet animal plutôt inférieur qu'on appelle l'homme – quand il n'a pas sucé, avec le lait, les immortels principes de 89.

Or, un soir qu'il y avait un grand raout au palais, la princesse, très entourée comme toujours, riait d'un gros rire qui agitait sa superbe gorge, tandis que Snipp, plus excité

que jamais, campé sur le bras de sa maîtresse, aboyait avec frénésie et maintenait tout le monde à distance respectueuse.

— Mais comment Votre Altesse a-t-elle pu l'apprivoiser ? disait-on à la ronde. Sans doute, ce charme personnel, cette situation inconsciente qui rayonnent et s'exercent même sur les animaux…

— Oh ! pas du tout, répondait Thylda, je n'ai eu qu'une manière de le dresser, ç'a été de le faire coucher avec moi toutes les nuits dans mon lit.

Elle terminait à peine ces mots que Liewdkerque faisait son entrée… et immédiatement, s'échappant des bras de la princesse, Snipp accourut au-devant du capitaine en le couvrant de caresses et en manifestant les transports de la joie la plus désordonnée.

Il y eut un froid… les dames d'honneur rougirent et les courtisans se pincèrent les

lèvres pour ne pas éclater de rire. Le lendemain même, le capitaine des gardes était envoyé en exil dans une petite ville du Nord, et, trois jours après, la chaste princesse Thylda allait le rejoindre dans sa garnison. Je crois que vous l'avez entendue, l'année dernière, à la Scala, chanter en duo avec Libert :

Qui qu'a vu, qu'a vu Coco
Coco dans l'Trocadéro
Co dans l' Tro-Co dans l' Ça
Coco dans l' Trocadéro.

LE VIOLON

L'autre jour, je passais rue de Provence, lorsque le hasard me fit m'arrêter devant une boutique de curiosités, et, levant les yeux, j'aperçus la vitrine de cette excellente madame Manchaballe, vous savez, la mère des deux petites Manchaballe de l'Opéra. Manchaballe seconde est encore un peu maigriote, mais Manchaballe première est superbe, avec une poitrine admirable, pas de salières, et un maillot bien rempli.

Ne croyez pas cependant que ce fut cette pensée profane et égrillarde qui me fit tourner le bec-de-canne donnant accès dans la boutique. Non ; je voulais consulter un

peu madame Manchaballe sur l'achat d'un bracelet dans les prix doux – avez-vous remarqué comme on a souvent besoin d'un bracelet dans les prix doux ? – lorsque mon attention fut attirée par un violon d'aspect antique qui gisait au milieu des pendules rocailles, des bronzes, des saxe et des petits amours en vieux Sèvres, le tout se détachant sur un fond de robes en dentelles défraîchies et en velours élimé.

— Ah çà ! chère madame Manchaballe, vous vendez donc maintenant des instruments de musique ! Est-ce une corde de plus à votre arc ? Ou avez-vous simplement l'intention de faire un cadeau à monsieur Pluque ?

— Du tout, monsieur Richard, du tout. Je ne suis pas de ces mères qui tiennent à influencer les professeurs. Je sais ce que vaut Judith, et ce que promet Rebecca. J'attendrai tranquillement pour mes filles les arrêts du

destin. Non, ce violon, voyez-vous, c'est une bonne œuvre que j'ai voulu faire.

J'ouvris de grands yeux, car je ne sais pas pourquoi, mais je ne me figurais pas maman Manchaballe accomplissant une bonne œuvre, je ne me la voyais pas dans cette posture.

— Oui, oui, continua-t-elle, je constate votre étonnement, mais, au reste, la charité ne m'a pas réussi, et soyez, tranquille, on ne m'y reprendra plus, Tenez, combien estimez-vous ce violon ?

J'examinai l'instrument, qui me parut un joujou d'enfant, un joujou un peu avarié, et je répondis sans hésiter :

— Je crois qu'il vaut une… douzaine de francs, bien payé.

— Eh bien ! moi, je l'ai payé quatre cents francs, vous entendez, quatre cents francs !

Pour le coup je tressautai sur ma chaise, croyant à une plaisanterie très spirituelle, mais je m'aperçus que mon interlocutrice avait, derrière ses lunettes, les yeux mouillés de larmes.

J'ai très bon cœur, et si je voyais pleurer un crocodile, surtout un crocodile femelle – je me sentirais ému. Je pris donc les mains du vieux croco… pardon, de madame Manchaballe, et je lui dis :

— Voyons, racontez-moi tout ; ça vous soulagera.

— Ah ! monsieur Richard ! Vous me retournez le poignard dans la plaie, mais je n'ai rien à vous refuser. Je me rappelle comme vous avez parlé gentiment de Judith dans votre compte rendu de *Coppelia*. Si elle décroche un jour son banquier, c'est certainement à vous qu'elle le devra, autant qu'à sa pirouette à la gran-cousin, et à son fouetté-derrière.

— Vraiment, vous me faites trop d'honneur.

— Si, si, voyez-vous, on a beau dire, les journaux, il n'y a encore qu'eux pour lancer une vierge. Il y a des gens qui lisent la politique, la santé du prince Napoléon, la Chambre, le Sénat, et autres balançoires, mais il y a encore plus de vieux polissons qui ne s'occupent que du théâtre et des jolies filles.

— Vous avez raison, madame Manchaballe… mais si nous parlions un peu du violon ?

— Ah ! j'y reviens. Donc, par les grands froids que vous savez, Judith et Rebecca avaient avalé leur café au lait et étaient parties bras dessus, bras dessous pour la classe de huit heures ; j'étais en train d'épousseter avec soin mes porcelaines, il n'y a que moi qui sache épousseter. Ça ne s'apprend pas ; c'est un don. Je passe sur les Apollon, les

Minerve, les Tritons et les Amours en les effleurant à peine, et je crois que la légèreté que mes filles ont dans leurs jambes, moi je l'ai dans mon plumeau ; lorsque tout à coup je vois une petite mendiante, jolie, ma foi, très jolie sous ses guenilles malpropres. Ah ! la jeunesse, ça ne sait pas son prix ! Elle entre avec son violon sous le bras et me demande l'aumône. Bien entendu, je refuse, – j'ai pour principe de ne jamais donner aux pauvres que je ne connais pas, et même à ceux que je connais. Mais voilà la petite qui se met à sangloter.

» — Madame, ayez pitié… C'est pour acheter un peu de charcuterie pour maman qui a bien faim. À dix heures, quand le monde sera plus réveillé, j'irai chanter dans les cours et, à midi, je vous rapporterai votre argent. Tenez, si vous voulez, je n'ai pas besoin de mon instrument pour chanter – prêtez-moi vingt sous et je vous laisse mon

violon en gage, un violon bien ancien, qui vient de mon arrière-grand-père, et dont je ne voudrais pas me séparer pour tout au monde. Ainsi, vous n'avez rien craindre.

» Ma foi, je ne risquais pas grand'chose… Je gardai le violon et je prêtai les vingt sous.

— Pardon, madame Manchaballe, vous m'avez dit quatre cents francs…

— Attendez donc. Vers onze heures arrive un monsieur qui marquait bien, oh ! par exemple, impossible de mieux marquer. Favoris mousseux et grisonnants ; redingote avec une belle rosette multicolore ; monocle ; bref l'aspect cossu d'un attaché d'ambassade sous l'empire, au temps où nous avions encore une diplomatie cossue. Il se met à regarder ma Vénus-Renaissance, ma pendule Louis XV, avec son enchevêtrement de roues, d'engrenages, de timbres, de cylindres à se croire dans l'observatoire

d'un astrologue – une merveille de Berain ; – puis tout à coup il tombe en arrêt devant le violon. Il le prend, le palpe, l'ausculte, fait résonner lu caisse, puis il me dit : » – Vous avez là un Stradivarius, un vrai !

» — Pas possible !

» — C'est si possible que je vous l'achète cinq cents francs.

J'eus un éblouissement :

» — Mais l'instrument n'est pas à moi. Il a été seulement déposé par… un artiste qui, parait-il, ne veut pas s'en séparer. Il le tient de son arrière-grand-père… Cependant il m'a paru besogneux, je l'ai même obligé d'un petit secours… Bref, je crois qu'on pourrait peut-être s'arranger.

» — Écoutez, madame, faites-moi avoir le Stradivarius pour cinq cents francs, et il y aura une commission de deux cents francs pour vous. Cela me coûtera trente-cinq louis, mais bah ! mes moyens me permettent

une folie et je crois que je réalise quand même une bonne affaire.

» — C'est bien, monsieur, que je réponds, revenez dans l'après-midi. Je parlerai à l'artiste.

» Et vers midi, la voilà qui revient mon artiste. Il faut être juste : elle rapportait les vingt sous :

» — Tenez, madame, je suis une honnête fille et je vous remercie bien ; voilà votre argent. Rendez-moi mon violon.

» — Mon enfant, lui dis-je, je vais vous faire une proposition qui va vous combler de joie. Je connais un vieux monsieur qui veut vous acheter votre violon… trois cents francs.

— Pardon encore de vous interrompre, madame Manchaballe, mais vous m'avez dit cinq cents francs.

— C'est vrai, monsieur, mais on peut se tromper… même à son avantage, et puis il

me semblait que quinze louis, c'était encore un joli denier pour cette petite rien-du-tout. Je croyais qu'elle allait bondir d'allégresse ; – pour elle, c'était la fortune qui lui tombait du ciel, mais la voilà qui fait des façons. Elle tient à son instrument, il lui vient de son arrière-grand-père, tant et tant que je suis, à mon grand regret, obligée de pousser jusqu'à quatre cents francs. Enfin, j'avais encore un petit bénéfice de cinq louis.

— Sans compter la commission de deux cents francs.

— Sans compter la commission, parfaitement ; mais les affaires sont les affaires, et Rebecca et Judith me coûtent encore plus qu'elles ne rapportent – du moins pour le moment. – Enfin, ma mendiante se décide, et comme, pour des raisons de moi connues, je ne tenais pas à ce qu'elle causât avec le diplomate, je lui avance les quatre cents francs, quatre beaux billets bleus, signés Ni-

notte, tout ce que j'avais dans ma caisse, et je garde le Stradivarius.

— Eh bien, madame Manchaballe ?

— Eh bien, monsieur, c'était un coup monté. À qui se fier, mon Dieu ! si l'on ne peut plus avoir confiance dans les gens décorés, avec des favoris mousseux ? Le vieux monsieur à rosette multicolore était un infâme filou et la petite mendiante était sa complice, car je n'ai plus jamais revu personne et j'ai gardé le violon pour compte. Vous me disiez tout à l'heure qu'il valait bien douze francs. Tenez, je ne marchande pas avec vous, un vieux client – je vous le cède pour quinze. Vous gagnerez sur moi trois cent quatre-vingt-cinq francs.

— Merci, merci, je ne joue d'aucun instrument et je n'ai jamais fait de musique à personne, Consolez-vous ; vous trouverez peut-être un amateur !

— Pour le violon, oh ! je ne l'espère pas ; mais pour la petite mendiante, qui sait ? Elle est toute jeune, très jolie… Si je la repince, j'arriverai peut-être à rentrer dans mes fonds.

— Cette morale vous honore. Adieu, madame Manchaballe. Bien des choses à Judith et à Rebecca. À Judith surtout.

— Mon aînée. Ah ! vous avez raison, monsieur. Voyez-vous, celle-là… je puis dire qu'elle est à point.

FIN

TABLE

EN MISSION
THERMIDOR ET GERMINAL
LE TRIOMPHE DE VÉNUS
SUR LES GENOUX
À QUOI CELA TIENT
LA PIQÛRE
AU CONCERT VATOIRE
BRIMADES
LE CAB
MONSIEUR ÉDOUARD
MÉNAGE MODESTE
LES DORMEUSES
BRISEUR DE CHAÎNES !
LES ÉMERAUDES
UNE CONVERSION
LE REFRAIN
EN VINGT CLICHÉS

PAS D'ÉMOTION !
LE TREMBLEMENT DE TERRE
UN SOUS-OFF
LES TRUCS DU CAPITAINE
LA LUTTE
MISS JENNY
LE TAILLEUR
RENTIÈRE ?
MARGARITA ANTE PORCOS
SNIPP
LE VIOLON

1 sic